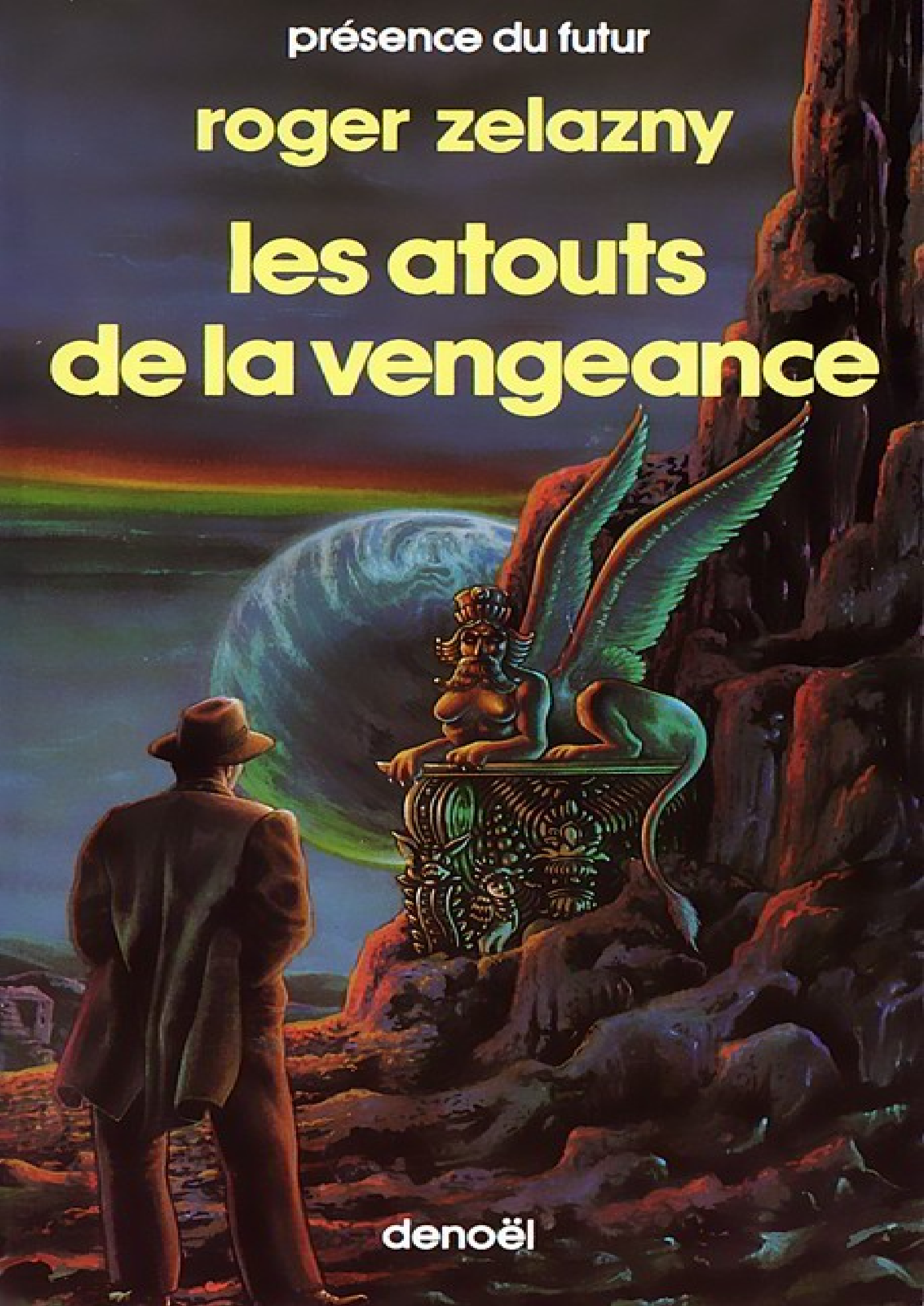


présence du futur

roger zelazny

les atouts de la vengeance



denoël

ROGER ZELAZNY

Les atouts de la vengeance

*roman traduit de l'américain
par Jean-Pierre Pugi*



DENÖEL

Titre original :

TRUMPS OF DOOM
(Arbor House, New York)

© *by Amber Corporation, 1985*

Et pour la traduction française

© *by Éditions Denoël, 1986.*

19, rue de l'Université, 75007 Paris

ISBN 2-207-30466-3

1.

Attendre d'être l'objet d'une tentative d'assassinat porte sur les nerfs.

Mais nous étions le 30 avril et je savais qu'on essaierait de me tuer, comme chaque année à la même date. S'il m'avait fallu un certain temps pour en prendre conscience, c'était désormais chose faite. Mes occupations m'avaient jusqu'alors empêché d'agir en conséquence, cependant je venais d'achever mon travail et n'étais resté dans les parages que dans ce but. J'éprouvais le besoin impérieux de régler la question avant mon départ.

Je me levai, me rendis dans la salle de bains, pris une douche, me brossai les dents, etc. Je portais à nouveau la barbe, afin de m'épargner la corvée du rasage. Je n'avais pas d'étranges appréhensions, contrairement à ce 30 avril, trois ans plus tôt, quand je m'étais éveillé avec une migraine et une prémonition, avais ouvert les fenêtres et m'étais rendu dans la cuisine pour découvrir que les brûleurs de la cuisinière à gaz étaient ouverts à fond, et éteints. Non. Ce n'était même pas comparable à cet autre 30 avril, deux ans auparavant, dans mon appartement précédent, lorsque je m'étais éveillé avant l'aube pour sentir une légère odeur de fumée et comprendre que tout flambait. Je me tins malgré tout éloigné des luminaires, au cas où les ampoules eussent été emplies d'un produit inflammable, et j'actionnai les interrupteurs d'une pichenette au lieu de les pousser. Rien de fâcheux n'en résulta.

Habituellement, je prépare mon café la veille au soir et règle la minuterie de la cafetière pour l'heure de mon réveil. Ce matin-là, cependant, je ne désirais pas boire un breuvage n'ayant pas été préparé sous mes yeux. Je refis du café, et

vérifiai mes bagages en attendant qu'il fût prêt. Toutes les choses auxquelles j'accordais une certaine importance tenaient dans deux caisses : vêtements, livres, tableaux, divers objets et souvenirs, etc. Je fermai ces caisses. Des vêtements de rechange, un sweat-shirt, un bon livre de poche et un carnet de traveller's chèques trouvèrent une place dans mon sac à dos. Je laisserai mes clefs au gardien en partant, afin qu'il les remît aux nouveaux occupants, et les caisses iraient dans un garde-meubles.

Pas de jogging pour moi, ce matin.

Tout en buvant mon café à petites gorgées, j'allai d'une fenêtre à l'autre et fis de longues pauses à côté de chacune d'elles pour surveiller discrètement les rues et les immeubles (l'année précédente, la tentative d'assassinat avait été perpétrée par un type armé d'un fusil à lunette). Et je me remémorai la première fois où cela s'était produit, sept ans plus tôt. Je marchais dans une rue, par un après-midi printanier ensoleillé, quand un camion avait fait une embardée, sauté le caniveau, et manqué de peu m'amalgamer à un mur de briques. J'étais parvenu à plonger de côté et rouler sur le soi. Le conducteur n'était quant à lui jamais sorti du coma, et j'avais classé l'incident dans la catégorie de ces événements accidentels qui se produisent parfois dans la vie de tout un chacun.

Un an plus tard, je revenais chez moi après être passé chez mon amie, en fin d'après-midi, quand trois hommes m'avaient attaqué (un armé d'un couteau, les deux autres de barres de fer) sans avoir même la politesse de me demander préalablement mon portefeuille.

J'avais laissé leurs restes dans l'entrée de la boutique d'un disquaire, et ce fut seulement le lendemain qu'il me vint à l'esprit que l'attaque s'était produite un an, jour pour jour, après l'accident survenu au camion. Même alors, j'attribuai cela à une simple coïncidence. Ce fut seulement quand un paquet postal explosa et détruisit la moitié d'un autre appartement, le 30 avril suivant, que je me demandai si les lois des probabilités n'étaient pas un peu faussées dans mon voisinage en cette période de l'année. Et les événements qui se produisirent ensuite changèrent cette supposition en certitude absolue.

Quelqu'un devait trouver amusant d'attenter à mes jours une fois par an, à date fixe. C'était aussi simple que cela. Après chaque échec, je bénéficiais d'une année de répit avant l'essai suivant, ce qui évoquait presque un jeu.

Et, cette année, j'étais fermement décidé à m'amuser moi aussi. Mon principal sujet de préoccupation était le suivant : il/elle/cela n'était jamais présent lorsque l'événement avait lieu, préférant agir à la dérobée, utiliser des gadgets, ou envoyer des émissaires. Je me référerai à cette personne par la lettre F (qui sera tour à tour l'initiale de « fourbe » ou de « fêlé » dans ma cosmologie personnelle), car X a été trop galvaudé et je n'aime guère utiliser des appellations aux antécédents contestables.

Je rinçai la tasse et la cafetière, puis les rangeai sur l'étagère. Ensuite, je pris mon sac et sortis. Mr. Mulligan était absent, ou endormi, et je glissai mes clefs dans sa boîte aux lettres avant de remonter la rue pour aller prendre mon petit déjeuner dans un restaurant proche.

La circulation était fluide, et tous les véhicules se conduisaient correctement. Je marchais lentement, les sens en alerte. C'était une matinée agréable, annonciatrice d'une belle journée. J'espérais régler rapidement le problème posé par F afin de pouvoir *en profiter pleinement*.

J'atteignis le restaurant sain et sauf. Je pris un siège à côté de la fenêtre. Le serveur venait prendre ma commande quand je reconnus une silhouette familière dans la rue (un ancien camarade de classe, et ensuite de travail), Lucas Raynard, un mètre quatre-vingts ; rouquin ; assez séduisant malgré ou grâce à un nez cassé selon un angle très esthétique ; avec la voix et les manières d'un représentant, ce qu'il était.

Je tapai à la vitre. Il me vit, me fit un signe de la main, et entra.

« Merle, j'ai vu juste », dit-il en venant vers la table.

Il me serra l'épaule, s'assit, et m'arracha le menu des mains.

« Comme tu n'étais pas chez toi, j'ai supposé que tu devais être ici. »

Il m'oublia, pour étudier le menu.

« Pourquoi ? m'enquis-je.

— Si vous n’avez pas fait votre choix, je reviendrai plus tard, déclara le serveur.

— Non », répondit Luke.

Il passa une énorme commande puis ajouta, lorsque j’eus fait de même : « Parce que tu es prisonnier de tes habitudes.

— Habitudes ? Je ne fréquente presque plus cet établissement.

— Je sais, mais tu y es toujours venu quand tu étais sous pression. Avant un examen, par exemple... ou quand tu avais des soucis.

— Hm. »

C’était sans doute exact, même si je n’en avais jamais pris conscience. Je fis tourner le cendrier où était imprimée une tête de licorne, une version modèle réduit du motif ornant la séparation de verre, à côté de la porte.

« Je ne pourrais pas en expliquer la raison, déclarai-je finalement. Qu’est-ce qui te fait croire que quelque chose me tourmente ?

— Je n’ai pas oublié tes peurs paranoïaques du 30 avril... à cause de deux accidents.

— Plus de deux. Je ne t’ai pas tout dit.

— Tu y crois donc toujours ?

— Plus que jamais. »

Il haussa les épaules. Le serveur vint nous apporter nos cafés.

« D’accord. Tu y as déjà eu droit, aujourd’hui ?

— Non.

— Dommage. J’espère que ça ne va pas émousser ton bon sens. »

Je bus une gorgée de café.

« Aucune crainte à avoir.

— Parfait », fit-il avant de soupirer et de s’étirer. « Bon... je suis rentré en ville hier...

— Tu as fait un bon voyage ?

— J’ai établi un nouveau record de ventes.

— Félicitations.

— Je viens seulement d’apprendre que tu as remis ta démission.

— Ouais. Il y a bien un mois.
— Miller a tenté de te contacter. Mais comme ton téléphone était débranché, il n'a pas pu te joindre. Il est même passé chez toi, à deux reprises, mais tu étais sorti.

— Dommage.

— Il voudrait que tu reviennes.

— Ma décision est irrévocable.

— Attends d'avoir entendu sa proposition, d'accord ? Brady a été expédié dans un autre service et tu peux devenir le nouveau chef du service de la recherche... avec vingt pour cent d'augmentation. Voilà ce qu'il m'a chargé de te dire. »

J'eus un petit rire.

« C'est effectivement alléchant. Mais, comme je te l'ai dit, je ne reviendrai pas sur ma décision.

— Oh ! »

Ses yeux étaient brillants alors qu'il m'adressait un sourire entendu.

« Tu as donc trouvé autre chose. » Il s'interrogeait.
« D'accord, Miller l'a prévu et m'a chargé de te demander combien nos concurrents te proposent. Il fera tout son possible pour essayer de t'obtenir un salaire équivalent.

— Je crains de m'être mal exprimé. C'est fini. Un point c'est tout. Je ne veux ni retourner à la Grand Design ni travailler pour une autre boîte. J'ai tiré un trait sur tout ça. J'en ai ma claque, des ordinateurs.

— Tu es pourtant un spécialiste. Dis, tu entres dans renseignement ?

— Non.

— Bon Dieu ! Il va pourtant falloir que tu travailles. Est-ce que tu aurais fait un héritage ?

— Non. J'ai simplement l'intention de voyager un peu. Je suis resté trop longtemps au même endroit. »

Il termina son café, se carra sur son siège, croisa les mains sur son estomac, et ferma à demi les paupières. Il resta un moment silencieux, puis me déclara : « Tu dis que c'est fini. Veux-tu parler de ton travail et de cette ville, ou également d'autre chose ?

— Je ne te suis pas.

— Tu as toujours eu l'habitude de disparaître... même au collège. Tu partais pendant un certain temps, puis tu réapparaissais brusquement. Et tu ne fournissais jamais la moindre explication, comme si tu menais une sorte de double vie. Il existe un rapport ?

— Je ne vois pas ce que tu veux dire. »

Il sourit.

« Bien sûr que si. »

Comme je ne répondais rien, il ajouta : « Enfin, bonne chance... quels que soient tes projets. »

Toujours agité, rarement détendu, il manipulait nerveusement ses clés réunies par une breloque de pierre bleue pendant que nous prenions une deuxième tasse de café. Nos déjeuners arrivèrent finalement et nous mangeâmes en silence pendant un moment.

Puis il me demanda :

« Tu as toujours le *Starbust* ?

— Non. Je l'ai vendu l'automne dernier. J'étais si occupé que je n'avais plus le temps de faire de la voile. »

Il hocha la tête.

« Dommage. Nous avons pris du bon temps, à bord du *Starbust*, que ce soit au collège ou ensuite. J'aurais aimé faire une dernière virée en mer, comme au bon vieux temps.

— Ouais.

— Dis, as-tu vu Julia, ces derniers temps ?

— Non, pas depuis notre rupture. Je crois qu'elle sort toujours avec un certain Rick. Tu es au courant ?

— Ouais. Je suis passé chez elle, hier soir.

— Pourquoi ? »

Il haussa les épaules.

« Elle faisait partie de notre bande... et nous nous sommes tous perdus de vue.

— Comment va-t-elle ?

— Elle semble en pleine forme. Au fait, elle m'a demandé de tes nouvelles et m'a chargé de te remettre ceci. »

Il sortit de sa veste une enveloppe cachetée, qu'il me tendit. J'y lus mon nom et l'ouvris.

Merle,
Je me suis trompée sur ton compte. Je sais qui tu es. Un danger te menace. Il faut absolument que je te rencontre. Je détiens une chose dont tu auras besoin. C'est très important. Téléphone, ou passe le plus rapidement possible. Affectueusement.

JULIA

« Merci. »

J'ouvris mon sac à dos et y glissai la lettre.

Je la trouvais plus surprenante que déconcertante. Enfin, je déciderais plus tard. Si je tenais toujours à Julia, plus que je ne voulais l'admettre, j'hésitais à la revoir. Mais qu'avait-elle voulu dire en m'écrivant qu'elle savait qui j'étais ?

Je la chassai de mon esprit, une fois de plus.

Je regardai passer les voitures, bus mon café et me remémorai ma rencontre avec Luke, au cours de notre première année au collège. Elle avait eu lieu au cercle d'escrime, et il était une fine lame.

« Tu manies toujours l'épée ? lui demandai-je.

— Parfois. Et toi ?

— Occasionnellement.

— Nous n'avons jamais pu déterminer qui était le meilleur.

— Plus le temps, à présent. »

Il eut un petit rire et me menaça avec la pointe de son couteau.

« Sans doute. Quand vas-tu nous quitter ?

— Demain, probablement... il me reste à régler quelques affaires, et ensuite je partirai.

— Où comptes-tu aller ?

— Ici et là. Je n'ai encore rien décidé.

— Tu es cinglé.

— Hm... hum. Autrefois, les artisans partaient faire un voyage d'un an avant de s'installer. Je n'ai pas connu l'époque du compagnonnage, mais il n'est jamais trop tard pour bien faire.

— C'est effectivement bien tentant. Il faudra que j'essaie moi aussi, un de ces jours.

— Il me semble que tu as déjà pris des acomptes.

— Que veux-tu dire ?

— Je n'étais pas le seul à disparaître dans la nature.

— Oh ! ça... », fit-il avant d'écarter l'argument d'un geste de la main. « C'était pour les affaires, pas pour le plaisir. Je devais effectuer certaines transactions pour pouvoir régler les factures. Tu comptes aller voir tes parents ? »

Etrange question. Nous n'avions jusqu'alors jamais parlé de nos familles, hormis en termes très vagues.

« Je ne pense pas. Comment vont les tiens ? » Il croisa mon regard, et le soutint. Son sourire chronique s'élargit un peu.

« Difficile à dire, répondit-il. Nous n'entretenons pas des rapports très étroits. »

Je souris à mon tour.

« Je connais ça. »

Nous terminâmes notre petit déjeuner et prîmes un dernier café.

« Tu n'iras pas voir Miller ? demanda-t-il.

— Non. »

Il haussa une fois de plus les épaules. Le serveur apporta l'addition, et il la prit.

« C'est pour moi. Je ne suis pas chômeur.

— Merci. Je te revaudrai peut-être ça pour le dîner. Où habites-tu ?

— Attends. »

Il plongea la main dans la poche de sa chemise, et en sortit une pochette d'allumettes qu'il me lança.

« Là. *New Line Motel*.

— Je passerai vers six heures.

— Entendu. »

Il régla l'addition, se leva, et nous nous séparâmes dans la rue.

« Au revoir, dit-il.

— Ouais. »

Adieu, Luke Raynard. Un type étrange. Nous nous connaissions depuis presque huit ans et avions passé ensemble

de bons moments. Nous nous étions mesurés dans un grand nombre de disciplines sportives. Nous avons fait du jogging presque chaque jour, appartenu à la même équipe d'athlétisme, donné parfois rendez-vous aux mêmes filles. Je m'interrogeai une fois de plus à son sujet... fort, intelligent, et aussi secret que moi. Il existait un lien entre nous, un lien dont je n'avais jamais pleinement compris la nature.

Je regagnai le parking de mon appartement et inspectai le capot et le châssis de ma voiture avant d'y placer mon sac et de mettre le contact. Je roulais lentement, regardant des choses que j'avais découvertes huit ans plus tôt pour leur dire adieu. Au cours de la semaine précédente, j'avais rendu visite à toutes les personnes ayant compté pour moi, Julia exceptée.

Il s'agissait d'une rencontre que j'aurais aimé repousser, mais le temps pressait et c'était maintenant ou jamais. En outre, ma curiosité avait été piquée au vif. Je trouvai une place sur le parking d'une galerie marchande et cherchai une cabine téléphonique, mais Julia ne décrocha pas lorsque j'eus composé son indicatif. Peut-être faisait-elle la journée continue, prenait-elle une douche, ou était-elle allée faire des courses. Je décidai de me rendre chez elle pour m'en assurer. Elle habitait non loin de là. Et, quelle que fût la nature de l'objet qu'elle désirait me remettre, passer le chercher me fournissait une excellente excuse pour la voir une dernière fois.

Je parcourus son quartier pendant plusieurs minutes avant de pouvoir me garer. Je fermai à clé le véhicule, revins jusqu'à l'angle du pâté de maisons, tournai à droite. Il faisait un peu plus chaud, à présent. Quelque part, des chiens aboyaient.

Je me dirigeai d'un pas nonchalant vers la grande villa victorienne qui avait été divisée en appartements. De la rue, je ne pouvais voir ses fenêtres. Elle habitait au dernier étage, côté cour. Je luttais contre la nostalgie tout en suivant le trottoir ; vainement. Des souvenirs de notre vie commune ne cessaient de m'assaillir, accompagnés par une meute d'anciennes émotions. Je m'arrêtai. Passer la voir était stupide. Pourquoi prendre cette peine ? Et cependant...

Bon Dieu. Je *voulais* la revoir. Je n'allais pas me défiler maintenant. Je gravis les marches et traversai la terrasse. La porte de l'immeuble était entrebâillée, et je la poussai.

La même entrée. Les mêmes pots de violettes à l'aspect défraîchi et aux feuilles poussiéreuses, sur la commode, devant le miroir au cadre doré... ce miroir qui avait reflété tant de fois nos étreintes, en les déformant légèrement. L'image de mon visage y ondula, quand je passai devant lui.

Je montai l'escalier à la moquette verte. Un chien se mit à hurler, quelque part.

Le palier du premier était conforme à mes souvenirs. Je suivis le petit couloir, passai devant les eaux-fortes sépia et la vieille table, puis gravis la seconde volée de marches. Je me trouvais entre deux étages, quand j'entendis un crissement et un bruit de bouteille ou de vase roulant sur un plancher, au-dessus de moi. Puis ce fut à nouveau le silence, à l'exception des plaintes du vent dans les chêneaux. Je connus une légère appréhension et pressai le pas. Je m'arrêtai au sommet des marches. Rien ne semblait anormal, mais je notai bientôt une odeur singulière. Je ne pouvais l'identifier... sueur, moisissure, poussière humide, peut-être... certainement d'origine organique, en tout cas.

Je gagnai la porte de l'appartement de Julia et attendis un moment. Ici, l'odeur paraissait plus forte.

Je frappai doucement au battant de bois sombre. Pendant un bref instant, je crus entendre bouger à l'intérieur. Je tapai à nouveau.

« Julia, appelle-je. C'est moi... Merle. »

Rien. Je frappai plus énergiquement.

Quelque chose tomba, se brisa. Je tentai de tourner le bouton de porte. Verrouillé.

Je secouai et forçai la poignée, la plaque de verrou, et arrachai tout le système de fermeture. Je me jetai aussitôt sur la gauche et me collai au mur du couloir. Je tendis ma main gauche et exerçai une légère pression sur le haut du battant, du bout des doigts.

Je le poussai de quelques centimètres, et attendis. Le silence, et seule une tranche de mur et de plancher qui apparut dans

mon champ de vision, avec des fragments d'une aquarelle, du divan rouge, du tapis vert. J'ouvris un peu plus la porte. Toujours la même chose, en un peu plus grand. Et l'étrange odeur était plus forte.

Je fis un pas sur la droite, et poussai.

Rienrienrien...

Je ramenai brusquement ma main en arrière quand je la vis. Elle gisait sur le sol. À l'autre bout de la pièce. Ensanglantée...

Il y avait du sang sur le plancher et le tapis, un désordre sanglant dans l'angle qui se trouvait sur ma gauche. Meubles renversés, coussins déchirés...

Je réprimai l'impulsion de me précipiter vers elle.

Je fis lentement un pas, puis un autre, tous les sens en alerte. Je franchis le seuil. Il n'y avait personne d'autre dans la pièce. Frakir se serra autour de mon poignet. J'aurais dû lui dire quelque chose, mais j'avais l'esprit ailleurs.

Je m'approchai et m'agenouillai à côté d'elle. J'eus des nausées. Depuis la porte, je n'avais pu voir que la moitié de son visage et son bras droit avaient disparu. Elle ne respirait plus. Elle portait une robe de chambre couleur pêche déchirée et sanglante, un pendentif bleu au cou.

Le sang qui s'était répandu au-delà du tapis, sur le plancher, était étalé et couvert d'empreintes. Il ne s'agissait pas de marques de semelles, mais de choses plus grosses, allongées, à trois orteils et dotées de griffes.

Un courant d'air que j'avais à peine noté (il provenait d'un point situé derrière moi, de la porte de la chambre restée ouverte) s'interrompit brusquement et l'odeur s'intensifia. Je perçus une autre pulsation rapide à mon poignet. Pas un bruit, cependant. Tout était silencieux, mais je savais que la chose était là.

Je pivotai, toujours accroupi...

Et je vis une large gueule dont les babines ensanglantées se retroussaient pour révéler des crocs redoutables. La créature ressemblait à un chien mais devait peser plus de cent kilos. Elle avait des poils jaunes, qui paraissaient moisis. Ses oreilles faisaient penser à des touffes de champignons et ses grands yeux cruels étaient jaune orangés.

Ses mauvaises intentions ne faisant pas le moindre doute, j'utilisai comme projectile le bouton de porte que j'avais gardé à la main sans même en avoir conscience. Il ricocha sur l'arête osseuse surmontant l'œil gauche de la créature, sans effet notable. Toujours silencieusement, la chose bondit sur moi.

Pas même le temps d'adresser une parole à Frakir...

Les tueurs des abattoirs savent qu'il existe sur le front d'un animal un point qu'on peut trouver en traçant une ligne imaginaire de l'oreille droite à l'œil gauche, et une autre ligne de l'oreille gauche à l'œil droit. Ils portent le coup de merlin cinq centimètres au-dessus du point de jonction des barres de ce X. Mon oncle me l'avait appris. S'il n'avait jamais travaillé dans un abattoir, il était un expert pour tuer.

C'est pourquoi je bondis en avant, sur le côté, quand la chose sauta, et j'abattis mon poing vers son front. Mon adversaire était cependant plus rapide que je ne m'y étais attendu, et ma main l'atteignit trop tard. La forte musculature de son cou l'aida à encaisser l'impact.

Mais le coup le fit sortir de son mutisme... je l'entendis glapir. La bête secoua la tête et pivota rapidement, pour me charger à nouveau. Un grondement grave s'élevait désormais de sa gorge, et quand elle bondit je sus que je ne pourrais l'esquiver.

Mon oncle m'avait également appris comment saisir un chien par la peau de ses flancs, les côtés de son cou, sous la mâchoire. Plus l'animal est gros, plus il importe que la prise soit bonne. Mais je n'avais pas le choix. Si je lui lançais un coup de pied et le ratais, ses crocs me sectionneraient probablement la cheville.

Je tendis les bras et bandai mes muscles. Je savais que son poids était supérieur au mien et que son élan amplifierait la force d'impact.

Je crus perdre des doigts, ou une main, mais je le saisis sous la mâchoire, affermis ma prise, et serrai. Je gardai les bras tendus et fus repoussé en arrière. Bien qu'ébranlé, je parvins à ne pas lâcher prise.

Tout en écoutant ses grondements et en regardant son museau ruisselant de bave (qui se trouvait à une trentaine de

centimètres de mon visage) je me demandai ce que je ferais ensuite. S'il s'était agi d'un chien, j'aurais pu cogner sa tête contre tout objet solide se trouvant à proximité, car la carotide de ces bêtes est trop profonde pour qu'on puisse espérer les étrangler. Mais cette chose était puissante et ses contorsions frénétiques me faisaient déjà lâcher prise. Alors que je tenais sa mâchoire éloignée de mon visage et la maintenais debout, je découvris qu'elle était plus grande que moi en position verticale. J'aurais pu lancer un coup de pied vers son ventre, sans doute la partie la plus vulnérable de son corps, mais cela m'eût fait perdre mon équilibre et ma prise. Mon aine se serait en outre retrouvée exposée à ses crocs.

Cependant, ma main gauche glissa et je fus contraint de repousser ce monstre de toutes mes forces, puis de battre en retraite. J'avais cherché une arme du regard, n'importe quoi, mais rien ne pouvait m'être utile.

La bête bondit aussitôt vers ma gorge. Elle arrivait trop vite et trop haut pour qu'il fût possible de lui donner un coup de pied à la tête. Je ne pouvais pas non plus m'écarter de sa trajectoire.

Ses pattes antérieures se trouvaient au niveau de mon diaphragme, et je dus me contenter d'espérer que mon oncle m'avait également bien renseigné à ce sujet, tandis que je les saisisais et les tordais en arrière, avec l'énergie du désespoir, mettant un genou à terre afin d'esquiver ses crocs, menton rentré pour protéger ma gorge, la tête rejetée en arrière. Des os craquèrent, quand je tordis ses pattes, et sa gueule plongea presque aussitôt vers mes poignets pour les déchiqueter. Mais je me redressais déjà, me jetais en avant, me relevais d'un bond.

Elle recula, se contorsionna, et faillit se mordre elle même. Cependant, quand ses pattes touchèrent le sol, elle émit un son qui évoquait à la fois un gémissement et un grondement, puis s'effondra en avant.

J'allais tenter de lui assener un coup sur le crâne lorsqu'elle se releva, plus rapidement que je ne l'en aurais crue capable. Une fois debout, elle leva sa patte antérieure droite, restant en équilibre sur les trois autres, grondant toujours, les yeux rivés aux miens, la mâchoire inférieure ruisselante de bave. Je me

déplaçai légèrement sur ma gauche, certain qu'elle allait bondir à nouveau sur moi, et adoptai une position de défense que personne ne m'avait enseignée, car il m'arrive parfois d'avoir des pensées originales.

Cette fois, la créature fut un peu moins rapide. Peut-être aurais-je pu tenter de la frapper au crâne, et l'assommer. Je l'ignore, car je n'essayai pas. Je refermai une fois de plus mes doigts sur son cou, me retrouvant en terrain familier. Elle ne se libérerait pas comme les fois précédentes, pendant les quelques instants dont j'avais besoin. Sans m'opposer à son élan, je pivotai et me baissai, poussai et tirai, me contentant de modifier sa trajectoire.

Elle pivota dans les airs et son dos atteignit la fenêtre, qui vola en éclats. Elle la traversa, emportant la majeure partie du cadre, la tenture et la tringle à rideau.

Je l'entendis s'écraser trois étages plus bas. Quand je me levai et allai regarder par la fenêtre, je vis quelques soubresauts agiter son corps, qui s'immobilisa ensuite sur la dalle de béton du patio où Julia et moi avions si souvent bu une bière, en fin de soirée.

Je revins auprès d'elle, et pris sa main. Je commençais à prendre conscience de ma colère. Quelqu'un était derrière tout cela. Pouvait-il s'agir une fois de plus de F ? Était-ce mon présent du 30 avril pour cette année ? J'en avais l'impression, et je voulais en finir avec F comme je venais de me débarrasser de la créature qui avait agi à sa place. Il devait exister une raison. Il devait y avoir un indice.

Je me levai, gagnai la salle de bains, pris un drap et revins en couvrir le corps de Julia. Machinalement, j'essuyai mes empreintes sur le bouton de la porte, avant d'entreprendre la fouille systématique de l'appartement.

Je les trouvai sur le manteau de la cheminée, entre la pendule et une pile de livres de poche traitant des sciences occultes. À l'instant où je les touchai et perçus leur froideur, je pris conscience que la situation était encore plus grave que je ne l'avais supposé. Il s'agissait certainement de ce qu'elle avait voulu me remettre... mais cela ne m'appartenait pas, même si j'en reconnus la nature tout en étant déconcerté. Il s'agissait de

cartes, des Atouts, qui ne ressemblaient cependant à aucun de ceux que j'avais déjà eu l'occasion de voir avant ce jour.

C'était un jeu complet. Seulement quelques cartes, en fait, et étranges. Je les glissai rapidement dans ma poche en entendant une sirène. Je jouerais plus tard au solitaire.

Je descendis l'escalier quatre à quatre et me précipitai dehors par la porte de service, ne rencontrant personne. Fido gisait toujours sur la dalle de béton et les chiens du voisinage commentaient l'événement. Je sautai les clôtures et piétinai les parterres de fleurs, coupant à travers les jardins pour rejoindre la petite rue où j'avais laissé ma voiture.

Quelques minutes plus tard, je me trouvais à des kilomètres de là et tentais d'effacer de mon esprit des empreintes de pattes sanglantes.

2.

Je m'éloignai de la baie tant que je n'eus pas atteint une zone tranquille, avec de nombreux arbres. Puis j'arrêtai la voiture, en descendis et marchai.

Bien plus tard, je notai un petit parc désert. J'allai m'asseoir sur l'un de ses bancs, sortis les Atouts de ma poche, et les étudiai. Si quelques cartes me semblaient vaguement familières, les autres me déroutaient complètement. J'en regardai une trop longtemps et crus entendre gémir une sirène. Je remis le paquet dans ma poche. Je ne reconnaissais pas leur facture. C'était pour le moins malencontreux.

Je me remémorai l'histoire d'un célèbre toxicologue qui avait par inadvertance absorbé un poison pour lequel n'existait aucun antidote. La question importante était donc de savoir si la dose absorbée était mortelle. Il vérifia dans un manuel qu'il avait lui-même écrit quelques années plus tôt. C'était le cas, selon ses propres affirmations. Il vérifia dans un autre ouvrage, dû à un de ses éminents confrères. Selon ce dernier et compte tenu de son poids, il n'avait bu que la moitié de la dose fatale. Aussi alla-t-il s'asseoir, pour attendre, en espérant qu'il s'était trompé.

Ce que j'éprouvais était comparable, car j'étais un expert en la matière. Je pensais connaître le travail de quiconque fabriquait de telles cartes. J'en pris une qui exerçait sur moi une fascination singulière, presque familière : on y voyait un petit promontoire herbu s'avancant dans un lac paisible, avec quelque chose de brillant, luisant, non identifiable, loin sur la droite. Mon haleine se déposait sur cette carte, la couvrant par instants de buée, et je lui donnai une pichenette. Elle tinta comme une clochette de verre et s'anima. Les ombres se déplacèrent alors que le crépuscule descendait sur la scène. Je

fis courir la paume de ma main sur l'Atout, et l'image se figea. Je voyais à nouveau le lac et l'herbe, en plein jour.

Très loin d'ici. Là-bas, le fleuve du temps s'écoulait plus rapidement qu'où je me trouvais actuellement. Intéressant.

Je pris la vieille pipe que je m'autorise parfois à fumer, la bourrai, l'allumai, tirai quelques bouffées et réfléchis. Ces cartes étaient authentiques, il ne s'agissait pas d'habiles contrefaçons. Mais, si elles me laissaient perplexe, ce n'était pas pour l'instant ma principale préoccupation.

Nous étions le 30 avril, et j'avais une fois de plus échappé à la mort. Il me restait encore à affronter la personne qui voulait attenter à mes jours. Il avait à nouveau utilisé un émissaire. Et ce n'était pas un chien ordinaire, que j'avais tué. Quant à ces cartes... où Julia les avait-elle trouvées, et pourquoi avait-elle voulu me les remettre ? La présence de ces Atouts et de ce chien m'indiquait que j'étais devant un adversaire peu commun. J'avais jusqu'alors cru être l'objet de l'attention importune d'un psychopathe, dont je pourrais me débarrasser facilement. Mais les événements de cette matinée donnaient à cette affaire un tour bien différent. J'avais un ennemi redoutable.

Je frissonnai. J'aurais aimé avoir une nouvelle discussion avec Luke, lui demander de reconstituer la conversation qu'il avait eue avec Julia le soir précédent, apprendre si rien dans ses propos ne fournissait un début d'explication. J'aurais également aimé retourner chez elle et fouiller plus méticuleusement son appartement. Mais c'était hors de question. Les flics s'arrêtaient devant chez elle, quand j'étais parti en voiture. Je ne pourrais y retourner avant longtemps.

Rick. Il restait Rick Kinsky, le type qui m'avait remplacé après notre rupture. Je le connaissais de vue... un gars maigre, à moustache, du genre intellectuel, avec de grosses lunettes et le reste. Il tenait une librairie où je m'étais rendu une ou deux fois. Je le connaissais à peine, mais peut-être pourrait-il me renseigner au sujet de ces cartes, et m'apprendre comment Julia s'était placée dans une situation qui lui avait coûté la vie.

Je ruminai de sombres pensées pendant quelques instants, puis remis les cartes dans ma poche. Je ne voulais pas les

manipuler plus longtemps. Pas pour l'instant. Je devais en premier lieu obtenir un maximum d'informations.

Je regagnais ma voiture, quand il me vint à l'esprit que la journée du 30 avril n'était pas terminée. Et si F estimait que l'attaque de ce matin n'avait pas été directement dirigée contre moi, il lui restait amplement le temps d'effectuer une seconde tentative. J'avais également l'impression que si je me rapprochais de lui, F ne tiendrait plus compte du calendrier et me bondirait à la gorge à la moindre occasion. Je résolus de rester constamment sur mes gardes, de vivre dans un état de siège permanent, tant que cette affaire ne serait pas classée. Et je consacrerai désormais toute mon énergie à la régler. Pour assurer ma sécurité, je devais éliminer mon ennemi, et le plus rapidement possible.

Fallait-il demander conseil ? Et si oui, auprès de qui ? Il y avait encore tellement de choses que j'ignorais, au sujet de mon héritage...

Non. Pas encore, estimai-je. Je devais tout faire pour résoudre personnellement le problème. Non seulement je le voulais, mais j'avais besoin de m'entraîner. Il est indispensable de pouvoir se tirer seul des situations délicates, là d'où je viens.

Je roulais et cherchais une cabine téléphonique, en tentant de ne pas penser à Julia telle que je l'avais vue pour la dernière fois. Quelques nuages arrivèrent de l'ouest. Ma montre tictaquait à mon poignet à côté de Frakir l'invisible. La radio débitait des nouvelles internationales et peu réjouissantes.

Je m'arrêtai à un drugstore et utilisai le téléphone pour tenter de joindre Luke, à son motel. Il ne s'y trouvait pas. Je pris un sandwich varié et un milk-shake à la cafétéria, puis essayai à nouveau. Toujours pas rentré.

D'accord. Ça pouvait attendre. Je regagnai le centre-ville. Je me souvenais du nom de la librairie où travaillait Rick. *The Browserie*.

Je passai devant en voiture et vis que la boutique était ouverte. Je me garai deux pâtés de maisons plus loin et revins à pied. J'étais resté sur mes gardes pendant la traversée de la ville, mais rien ne m'avait permis de penser qu'on me suivait.

La brise était fraîche, annonciatrice de pluie. Par la vitrine du magasin, j'aperçus Rick assis derrière son haut comptoir. Il lisait un livre et il n'y avait personne d'autre à l'intérieur.

Quand j'entrai, une petite cloche tinta au-dessus de la porte. Il releva la tête, se redressa et ouvrit de grands yeux en me reconnaissant.

« Salut, dis-je. Rick, je ne sais pas si vous vous souvenez de moi ?

— Vous êtes Merle Corey.

— Exact. »

Je me penchai sur le comptoir, et il se recula.

« J'ai pensé que vous pourriez peut-être me fournir quelques renseignements.

— Quel genre de renseignements ?

— Au sujet de Julia.

— Ecoutez, il n'y a rien eu entre nous avant votre séparation.

— Hein ? Non, non, vous faites fausse route. Ce n'est pas ce qui m'intéresse. J'ai besoin d'informations sur ce qui s'est produit plus récemment. Elle a tenté de me contacter, la semaine dernière, et... »

Il secoua la tête.

« Nous ne nous sommes pas revus depuis deux mois.

— Oh ?

— Nous avons rompu. Intérêts différents, vous comprenez ?

— Est-ce qu'elle allait bien quand... vous vous êtes séparés ?

— Probablement. »

Je n'aimai guère sa réponse évasive et le fixai droit dans les yeux. Il tressaillit et je pus constater que je l'intimidais. Je décidai de mettre à profit la crainte que je lui inspirais.

« Que vouliez-vous dire, par "intérêts différents" ?

— Eh bien, elle était devenue un peu bizarre, vous savez ?

— Je ne sais pas. Expliquez-moi. »

Il humecta ses lèvres, et détourna les yeux.

« Je ne voudrais pas avoir d'ennuis.

— Moi non plus. Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Eh bien... elle avait peur.

— Peur ? De quoi ?

— Heu... de vous.

— De moi ? C'est ridicule. Je n'ai jamais rien fait pour l'effrayer. Que vous a-t-elle dit ?

— Oh ! elle n'a jamais exprimé ses craintes, mais il aurait été difficile de ne pas noter qu'elle était terrorisée chaque fois qu'on parlait de vous. Et puis elle s'est découvert un brusque intérêt pour de drôles de sujets.

— Je suis perdu, avouai-je. Complètement. Elle est devenue bizarre ? Elle s'est découvert de l'intérêt pour de drôles de sujets ? Quel genre ? Que s'est-il passé ? Je n'y comprends vraiment rien, et je voudrais combler cette lacune. »

Il se leva et se dirigea vers Tanière-boutique, m'adressant au passage un regard pour m'inviter à le suivre. Je lui emboîtai le pas.

Il traversa les sections réservées aux livres traitant de la médecine naturelle, la culture biologique, les arts martiaux, les plantes médicinales et l'art d'élever ses enfants, pour s'arrêter devant le rayon de l'occultisme.

« Voilà, dit-il. Elle en a emporté quelques-uns, les a ramenés, m'en a emprunté d'autres. »

Je haussai les épaules.

« C'est tout ? Cet intérêt n'a rien d'extraordinaire.

— Mais elle prend vraiment ça au sérieux.

— Elle n'est pas la seule.

— Laissez-moi terminer. Elle a commencé par la théosophie, et a même assisté à des réunions d'une association locale. Elle a rapidement laissé tomber, mais elle avait déjà fait la connaissance de personnes appartenant à différentes sectes. Elle s'est mise à fréquenter des soufis, des adeptes de Gurdjieff, et même un shaman.

— Intéressant, fis-je. Pas de yogi ?

— Non. Quand je lui ai posé la même question, elle m'a répondu que c'était le pouvoir qui l'intéressait, pas le samâdhi. En tout cas, elle côtoyait des gens de plus en plus bizarres. J'ai trouvé que l'atmosphère devenait malsaine et lui ai fait mes adieux.

— Je me demande pourquoi ? pensai-je à haute voix.

— Tenez, dit-il, jetez un coup d'œil à celui-là. »

Il me lança un livre noir et recula. Je le saisis au vol. C'était un exemplaire de la Bible, que j'ouvris à la page des remerciements de l'éditeur.

« Cet ouvrage a quelque chose de particulier ? » m'enquis-je. Il soupira.

« Non, désolé. »

Il reprit le volume, le posa sur l'étagère.

Il regagna le comptoir et en sortit un écriteau de carton. J'y lus : FERMETURE PROVISOIRE, RÉOUVERTURE A : suivi d'un cadran d'horloge doté d'aiguilles pivotantes. Il plaça ces dernières de façon à avoir une demi-heure de tranquillité et alla accrocher cet écriteau derrière la vitre de la porte. Puis il poussa le verrou et me fit signe de le suivre dans une petite pièce du fond.

On y trouvait un bureau, deux fauteuils et des cartons pleins de livres. Il s'assit derrière le bureau et me désigna l'autre siège. J'y pris place. Puis il abaissa l'interrupteur du répondeur téléphonique, poussa une pile de fiches et de lettres pour dégager le sous-main, ouvrit un tiroir et en sortit une bouteille de chianti.

« Un verre ? demanda-t-il.

— Volontiers, merci. »

Il se leva et gagna un petit cabinet de toilette. Il prit deux verres sur une étagère, les rinça, revint les poser sur le bureau et les emplît. Il en poussa un dans ma direction et je pus constater qu'ils provenaient du *Sheraton*.

« Je regrette de vous avoir lancé cette Bible », fit-il en levant son verre.

Il but une gorgée.

« Vous sembliez vous attendre à me voir disparaître dans un nuage de fumée. »

Il hocha la tête.

« Je suis persuadé que son désir d'obtenir le pouvoir a un rapport avec vous. Etes-vous un adepte de certaines sciences occultes ?

— Non.

— À l'entendre, on aurait parfois pu croire que vous étiez vous-même un être surnaturel. »

Je ris, et il m'imita presque aussitôt.

« Je ne sais pas, ajouta-t-il. Il se passe tellement de choses étranges, dans le monde. Elles ne peuvent toutes être authentiques, mais... »

Je haussai les épaules.

« Qui sait ? Vous pensez donc qu'elle cherchait un moyen de se défendre de moi ?

— J'en ai eu l'impression. »

Je goûtai au vin.

« C'est absurde. »

Mais, tout en disant cela, je sus qu'il avait probablement vu juste. Et si j'avais incité Julia à s'engager dans une voie sur laquelle la mort l'attendait, j'étais en partie responsable de ce qui lui était arrivé. Au poids de mon chagrin vint brusquement s'ajouter celui d'un sentiment de culpabilité.

« Achevez votre histoire, lui dis-je.

— J'ai pratiquement terminé. J'en avais plus qu'assez d'entendre constamment discutailler de conneries cosmiques, et j'ai rompu.

— Et c'est tout ? A-t-elle trouvé le bon système, le bon gourou ? Que s'est-il passé ? »

Il but, puis m'étudia.

« Je tenais beaucoup à elle, me dit-il.

— Je n'en doute pas.

— Tarot, Cabale, Golden Dawn, Crowley, Divination... voilà quel fut ensuite son parcours.

— A-t-elle trouvé sa voie ?

— Je n'ai aucune certitude. Mais je le suppose. Je ne l'ai appris que plus tard.

— Magie noire ?

— Probablement.

— Qui s'y adonne ?

— Des tas de gens.

— Je voulais demander... qui l'a initiée ? Le savez-vous ?

— Victor Melman, je crois. »

Il me regarda, dans l'expectative. Je secouai la tête.

« Désolé. Jamais entendu parler.

— Un personnage étrange. »

Il but une gorgée de vin, se pencha en arrière dans son fauteuil, croisa ses mains derrière sa nuque et ramena ses coudes en avant. Il porta le regard sur le cabinet de toilette, pour ajouter : « Je... j'ai entendu dire... par plusieurs personnes, dont certaines dignes de foi... que cet homme sort vraiment de l'ordinaire. Il aurait établi un contact, connu une illumination. Ce serait un initié et il pourrait transmettre ses pouvoirs à ses disciples. Mais il n'a pas échappé aux troubles de la personnalité qui semblent aller de pair avec ce genre de choses. Et c'est là où le bât blesse. On raconte que Melman serait un nom d'emprunt, qu'il aurait un casier, et qu'il serait plus proche de Manson que d'un Roi mage. Enfin, je ne sais pas. Il gagne officiellement sa vie en tant que peintre... et il faut reconnaître qu'il a du talent. Ses toiles se vendent bien.

— Vous l'avez rencontré ? »

Une pause, puis : « Oui.

— Quelles ont été vos impressions ?

— Difficile à dire. Et... je risque d'être partial. »

Je fis tourner le vin au fond du verre.

« Pourquoi ?

— Oh ! je voulais devenir son élève, autrefois ! Il m'a envoyé promener.

— Vous êtes donc mêlé à ces histoires, vous aussi. Je croyais...

— Certainement pas, rétorqua-t-il sèchement. Oh ! j'ai dû tout essayer à un moment ou un autre. Nous passons tous par de telles phases. Je voulais développer mes capacités, m'ouvrir, évoluer. Qui ne le souhaite pas ? Mais je n'ai pour ma part rien trouvé. »

Il se redressa, but un peu de vin.

« J'ai parfois eu l'impression d'être très près du but, sur le point d'avoir une vision, la révélation d'un pouvoir incommensurable. Mais c'était éphémère. Tout ça, c'est des conneries. On se mène en bateau. Il m'est arrivé de croire que j'avais réussi. Quelques jours plus tard, cependant, je prenais conscience que je m'étais raconté une fois de plus des histoires.

— Tout cela s'est passé avant que vous rencontriez Julia ? »

Il le confirma en hochant la tête.

« Exact. C'est peut-être ce qui nous a rapprochés, pendant quelque temps. J'aime toujours discuter de ces foutaises, même si je n'y crois plus. Mais elle a finalement pris ces histoires trop au sérieux, et je n'avais pas la moindre envie de m'engager de nouveau dans cette voie.

— Je comprends. »

Il vida son verre, se servit.

« Il n'y a rien de vrai, là-dedans. Il existe un nombre infini de façons de se leurrer, d'attribuer aux choses une nature qu'elles n'ont pas. Je suppose que j'avais besoin de merveilleux, et que ce dernier n'existe pas en ce bas monde.

— Voilà pourquoi vous m'avez lancé cette Bible ? »

Il renifla.

« J'aurais pu tout aussi bien prendre le Coran ou les Vedas. J'aurais été heureux de vous voir disparaître au sein d'un éclair. Mais ça n'a pas marché. »

Je souris.

« Où puis-je trouver ce Melman ?

— Je dois avoir noté son adresse quelque part », fit-il en baissant les yeux et en ouvrant un tiroir. « Voilà. »

Il sortit un petit calepin et le feuilleta. Il écrivit sur une fiche qu'il me tendit, puis but une autre gorgée de vin.

« Merci.

— C'est son atelier, mais il habite le même immeuble. »

Je hochai la tête et posai mon verre.

« Je vous remercie pour ce que vous venez de me dire. »

Il leva la bouteille. « Un autre verre ?

— Non, merci. »

Il haussa les épaules et rétablit le niveau du sien. Je me levai.

« Vous savez, c'est bien triste, dit-il.

— Quoi ?

— Que la magie n'existe pas, qu'elle n'a jamais existé, et qu'elle n'existera probablement jamais.

— C'est le problème.

— Le monde serait autrement intéressant.

— Ouais. »

Je pivotai, pour le laisser.

« Rendez-moi un service, me dit-il.

— Lequel ?

— En sortant, placez les aiguilles sur trois heures et laissez la porte se refermer.

— Comptez sur moi. »

Je le saluai, et suivis ses instructions. Le ciel s'était assombri, le vent rafraîchi. Je tentai à nouveau de joindre Luke, depuis la cabine de l'angle de la rue, mais il n'était toujours pas rentré à son motel.

Nous étions joyeux. Ce jour-là, le temps était agréable et tout ce que nous avions entrepris avait été une réussite. Après nous être rendus à une soirée distrayante, nous avions dîné dans un petit restaurant découvert par hasard. Nous nous attardions à boire, refusant de mettre un terme à cette journée. Puis nous décidâmes de prolonger cette série gagnante et prîmes la voiture pour nous rendre sur une plage déserte. Nous restâmes ensuite assis sur le sable, pour admirer la lune et humer l'air marin, pendant un bon moment. Puis j'effectuai ce que je m'étais juré de ne jamais faire. Faust n'avait-il pas vendu son âme pour moins que cela ?

Je lançai ma boîte de bière en direction d'une poubelle et pris sa main.

« Viens, marchons un peu.

— Où veux-tu aller ?

— Au pays des merveilles. Dans les royaumes fabuleux de jadis. Au jardin d'Eden. Suis-moi. »

En riant, elle se laissa guider le long de cette plage, vers un point où la bande de sable se rétrécissait, bordée par de hauts talus. La lune était belle et la mer murmurait mon air favori.

Nous tenant par la main, nous flânâmes jusqu'aux escarpements, au-delà desquels l'étendue de sable nous fut dissimulée. Je cherchais une caverne haute et étroite...

« Une grotte, annonçai-je un instant plus tard. Allons la visiter.

— Elle est trop obscure.

— Tant mieux », dis-je en entrant.

La clarté de la lune nous suivit sur six pas. J'avais déjà repéré le tournant, sur la gauche.

« Par ici.

— Je ne vois rien.

— Evidemment. Tiens-toi à moi, et tout se passera bien. »

Quinze ou vingt pas, et je discernai une vague clarté sur la droite. Je me dirigeai de ce côté. Les ténèbres se dissipaient au fur et à mesure que nous avançons.

« Nous allons nous perdre, murmura-t-elle.

— Je ne me perds jamais. »

La clarté augmentait. Le tunnel obliqua encore et, après avoir suivi un dernier passage, nous nous retrouvâmes au pied d'une montagne. Le soleil luisait au-dessus des arbres d'une forêt.

Elle s'immobilisa, les yeux écarquillés.

« Il fait jour ! s'exclama-t-elle.

— *Tempus fugit*. Viens. »

Nous nous promenâmes un moment dans les bois, écoutant les oiseaux et les murmures de la brise, Julia aux cheveux bruns et moi. Je la guidai finalement vers une gorge herbue où coulait un torrent.

Il se jetait dans une rivière, et nous suivîmes la berge de cette dernière jusqu'à un précipice d'une hauteur vertigineuse dans lequel les flots plongeaient en engendrant des arcs-en-ciel et une brume irisée. Debout en cet endroit, surplombant la vaste vallée qui s'étendait en contrebas, elle découvrait une cité de tours et de coupoles d'or et de cristal.

« Où... où sommes-nous ?

— Juste à l'angle de la rue. Viens. »

Nous primes un sentier qui descendait à flanc de falaise, et passâmes finalement sous la cataracte.

Ombres et perles de diamant... un grondement qui nous séparait du silence...

Nous pénétrâmes enfin dans un tunnel, tout d'abord humide mais qui allait s'asséchant, et atteignîmes une galerie qui s'ouvrait sur notre gauche et donnait sur une nuit pointillée d'étoiles, d'étoiles, d'étoiles... C'était une vision grandiose où scintillaient de nouvelles constellations. Leur clarté suffisait pour projeter nos ombres sur la paroi qui se trouvait derrière nous. Julia se pencha sur le parapet, pour abaisser le regard. Son épiderme évoquait du marbre poli.

« C'est la même chose en bas, au-dessus et sur les côtés. Il n'y a rien, autour de nous, seulement des étoiles...

— Oui. Magnifique, n'est-ce pas ? »

Nous restâmes en ce lieu un long moment à admirer le spectacle, et je dus faire appel à toute ma force de persuasion pour la convaincre de repartir et de suivre plus loin ce tunnel. Nous en ressortîmes au pied des ruines d'un amphithéâtre classique, sous un ciel de fin d'après-midi. Le lierre recouvrait les bancs et les piliers brisés. Ici et là gisaient des statues fragmentées qui semblaient avoir été renversées par une secousse tellurique. Très pittoresque. J'avais pensé qu'elle aimerait, et ne m'étais pas trompé. Nous nous assîmes à tour de rôle pour nous écouter. L'acoustique était excellente.

Puis nous repartîmes, main dans la main, le long d'une myriade de chemins, sous des cieux aux couleurs innombrables, pour arriver finalement en vue d'un lac paisible. Le soleil allait se coucher au-dessus de la berge opposée. Un amas de rochers miroitants apparaissait sur ma droite. Nous gagnâmes un petit promontoire où nous attendait un lit de mousse et de fougères.

Je la pris dans mes bras et nous restâmes à écouter le vent qui jouait du luth dans la ramure des arbres, avec en contrepoint le chant d'oiseaux invisibles. Bien plus tard, je déboutonnai son corsage.

« Ici ? fit-elle.

— J'aime beaucoup cet endroit. Pas toi ?

— Il est magnifique. D'accord. Attends une minute. »

Et nous nous allongeâmes et nous aimâmes, jusqu'au moment où les ombres nous recouvrirent. Finalement, elle s'endormit, selon ma volonté.

Je venais d'employer un charme, car je commençais à avoir des doutes sur la sagesse d'un tel voyage. Je me vêtis, lui enfilai ses vêtements et la pris dans mes bras. J'empruntai un raccourci.

De retour sur la plage d'où nous étions partis, je l'allongeai sur le sable et me couchai près d'elle. Bientôt, je dormis à mon tour.

Le soleil était déjà levé, quand nous fûmes réveillés par les cris des baigneurs.

Elle s'assit et me fixa.

« Ce qui s'est passé la nuit dernière n'a pu être un rêve, me dit-elle. Mais il est également impossible que nous ayons réellement vécu cela, pas vrai ?

— Tu as probablement raison. »

Son front se plissa.

« Que viens-tu d'approuver ?

— L'idée d'aller prendre notre petit déjeuner. Viens.

— Une minute. Il s'est produit quelque chose d'extraordinaire. Qu'est-ce que c'est ?

— Pourquoi en détruire la magie par des commentaires ? Allons manger. »

Elle me posa maintes questions, au cours des jours qui suivirent, mais je refusai catégoriquement d'y répondre. Stupide, tout cela était stupide. Je n'aurais jamais dû l'emmener là-bas. Ce fut à l'origine de la dispute qui provoqua notre séparation définitive.

J'y pensais tout en conduisant et ne prenais pas uniquement conscience de ma stupidité. Je découvrais que je l'avais aimée, que je l'aimais toujours. Si je ne l'avais pas emmenée faire cette promenade, ou si j'avais ensuite admis que j'étais un sorcier, elle n'aurait pas suivi la voie dans laquelle elle s'était engagée, elle n'aurait pas recherché le pouvoir pour elle-même... sans doute afin d'assurer sa propre protection. Elle ne serait pas morte.

Je mordis ma lèvre inférieure et criai. Je déboîtai pour doubler la voiture qui freinait devant moi et grillai un feu rouge. Si j'avais tué celle que j'aimais, je savais que l'inverse ne se révélerait pas exact.

3.

Chagrin et colère réduisent mon univers. Ces émotions effacent mes souvenirs des moments heureux, des amis, des lieux, des possibilités qui me sont offertes. En proie à ces émotions, intenses et troublantes, je me recroqueville dans mon obstination. On pourrait probablement attribuer cette réaction au fait que j'ai rejeté de nombreux choix, réduit ma liberté d'action. Cela m'irrite, mais au-delà d'un certain stade je suis pratiquement impuissant. Ce déterminisme accroît mon mécontentement. Cercle vicieux, ma colère provoque une rétroaction qui vient intensifier l'émotion dont je suis l'esclave. Le moyen le plus simple de mettre un terme à cette situation est d'en éliminer les causes. L'autre, plus philosophique, consiste à faire le point, rétablir un contrôle. Comme dans la plupart des cas, la méthode la plus simple n'est pas toujours la meilleure. Celui qui se jette la tête la première contre un obstacle risque de se rompre le cou.

Je me garai dès que je trouvai une place, baissai la glace, allumai ma pipe. Je pris la résolution de ne pas repartir tant que je n'aurais pas recouvré mon calme. J'avais depuis toujours tendance à réagir impulsivement. C'était apparemment un trait caractéristique des membres de ma famille, mais je ne voulais pas leur ressembler. Les miens s'étaient attirés un grand nombre d'ennuis, en agissant ainsi. Livrer une guerre totale, sans faire de quartier, est parfait lorsqu'on remporte la victoire. Mais c'est également ainsi que s'écrivent les grandes tragédies, ou tout au moins les opéras, quand le héros affronte un adversaire surnaturel. Et tous les éléments dont je disposais m'indiquaient que c'était le cas. En conséquence, j'étais stupide. Je me le répéteraient tant que je n'en serais pas convaincu.

Finalement, la partie la plus pondérée de mon être reconnut que j'étais effectivement un parfait imbécile : pour ne pas avoir su reconnaître la nature de mes sentiments ; pour avoir fait étalage de mes pouvoirs sans penser aux conséquences ; pour ne pas avoir deviné dans quelle catégorie il convenait de classer mon mystérieux ennemi au cours de tant d'années ; pour la façon simpliste avec laquelle j'avais imaginé la rencontre qui allait se produire. Je ne pourrais sauter à la gorge de Victor Melman et le rouer de coups afin qu'il me révèle la vérité. Je résolu de faire preuve de prudence et de couvrir constamment mes arrières. Rien n'est jamais simple, me dis-je. Reste assis calmement et réfléchis, analyse la situation.

Lentement, je sentis la tension me quitter. Graduellement, mon univers s'élargit, et j'y découvris la possibilité que F me connût bien mieux que je ne le supposais. Peut-être avait-il agi ainsi afin que je cesse de réfléchir et me laisse guider par mon instinct. Non, je ne serais pas comme les autres... je n'agis pas comme eux...

Je restai longuement assis, à étudier la situation, avant de remettre le contact et repartir sans hâte.

C'était un immeuble d'angle sordide. Je comptai trois étages. Quelques obscénités avaient été peintes à la bombe sur ses murs de briques, du côté de l'impasse et sur la façade de la rue. Je découvris ces graffiti, des fenêtres brisées et l'escalier de secours, en faisant le tour du bâtiment. Une pluie fine commençait à tomber. Le rez-de-chaussée et le premier étage étaient occupés par la Brutus Storage Company, à en croire une pancarte accrochée à côté de l'escalier. L'entrée sentait l'urine, et une bouteille vide de Jack Daniels reposait sur un appui de fenêtre poussiéreux. Deux boîtes aux lettres étaient fixées au mur écaillé. Je lus sur l'une d'elles *Brutus Storage*, sur l'autre V.M. Toutes deux étaient vides.

Je gravis les marches, m'attendant à les entendre craquer. Elles restèrent silencieuses.

Quatre portes sans bouton donnaient sur le palier du premier. Toutes étaient closes. Des contours de cartons

apparaissaient derrière les vitres dépolies de leur partie supérieure. Aucun son ne me parvenait de l'intérieur.

Je surpris une chatte noire qui effectuait une sieste dans la volée de marches suivantes. Elle fit le gros dos, découvrit ses crocs, souffla, puis pivota et disparut vers le haut de l'escalier.

Il y avait également quatre portes sur le palier suivant... trois apparemment condamnées, et la quatrième peinte en laque sombre pailletée. Elle portait une petite plaque de cuivre sur laquelle était écrit *Melman*. Je frappai.

Pas de réponse. Je recommençai, à plusieurs reprises, sans plus de résultats. Aucun son à l'intérieur, ici non plus. J'estimai qu'il s'agissait probablement de son appartement et qu'il avait installé son atelier d'artiste au troisième étage, où se trouvait peut-être une lucarne. Je pivotai et gravis les dernières marches.

J'atteignis le haut de l'escalier et notai qu'une des portes était entrouverte. Je m'avançai et frappai. J'entendis quelqu'un prendre une profonde inspiration, quelque part à l'intérieur. Je poussai la porte.

Il se tenait à six mètres de moi, sous un large châssis vitré, et il s'était tourné pour me faire face... un homme grand, aux épaules carrées, avec une barbe et des yeux noirs. Il tenait une brosse dans sa main gauche et une palette dans la droite. Il portait un tablier taché de peinture sur son Levi's, et avait une chemise à carreaux. Je vis sur le chevalet qui se trouvait derrière lui l'esquisse de ce qui serait peut-être une madone et son enfant. Il y avait un grand nombre d'autres toiles, tournées vers les murs ou recouvertes.

« Bonjour. Vous êtes Victor Melman ? »

Il hocha la tête, sans sourire ou se renfrogner, puis posa la palette sur une table proche et sa brosse dans un bocal contenant du diluant. Il ramassa un linge humide, s'essuya les mains, puis jeta le chiffon et se tourna vers moi.

« Et vous ? »

— Merle Corey. Vous connaissiez Julia Barnes.

— Effectivement. Que vous ayez parlé d'elle au passé semble indiquer que...

— Elle est morte, c'est exact. C'est à ce sujet que je voudrais vous parler.

— Entendu, fit-il en dénouant son tablier. Descendons d'un étage. Il n'y a pas de siège, ici. »

Il suspendit le tablier à un clou planté près de la porte, et sortit. Je le suivis sur le palier. Il ferma à clé l'atelier, avant de descendre l'escalier. Ses mouvements étaient souples, presque gracieux. Je pouvais entendre la pluie crépiter sur le toit.

Il utilisa la même clé pour ouvrir la porte laquée du deuxième étage, puis s'écarta et me fit signe d'entrer. J'obéis et traversai le vestibule, passant devant une cuisine encombrée de bouteilles vides, de piles d'assiettes, de cartons à pizza. Des sacs d'ordures sur le point d'éclater reposaient contre les placards, le sol semblait gluant ici et là, et l'odeur évoquait un entrepôt d'épices accolé à un abattoir.

J'atteignis ensuite une vaste salle de séjour où deux divans noirs d'aspect confortable se faisaient face, aux deux bouts d'un champ de bataille de tapis orientaux et de tables dépareillées ayant pour seul point commun plusieurs cendriers débordants de mégots. Un magnifique piano de concert occupait l'angle opposé, devant un mur tendu de lourds rideaux rouges. Il y avait de nombreuses bibliothèques basses aux étagères pleines d'accessoires ésotériques, des piles de revues et quelques fauteuils profonds. L'angle de ce qui était peut-être un pentacle apparaissait sous le plus grand tapis. Des nappes de fumée froide, d'encens et de marijuana, dérivait dans la pièce. À droite, un passage voûté ; à gauche, une porte close. Des tableaux pseudomystiques – que j'attribuai à Melman – étaient accrochés à plusieurs murs. Le style rappelait celui de Chagall. Pas dépourvu d'intérêt.

« Asseyez-vous. »

Il désigna un fauteuil, et je m'y installai.

« Une bière ?

— Non merci. »

Il prit place sur le divan le plus proche, croisa les mains, et me fixa.

« Que s'est-il passé ? » me demanda-t-il.

Je soutins son regard pour lui répondre :

« Julia Barnes s'est intéressée à l'occultisme, et est venue vous voir pour en apprendre davantage à ce sujet. Elle est morte ce matin dans des circonstances pour le moins extraordinaires. »

Je notai une brusque contraction à la commissure gauche de sa bouche. Il ne fit aucun autre mouvement.

« Oui, elle s'intéressait à la question. Elle est venue me demander des conseils, et je les lui ai donnés.

— Je veux savoir pourquoi elle est morte.

— Le temps qui lui était imparti est arrivé à sa fin. Nous devons tous mourir, tôt ou tard.

— Elle a été tuée par un animal qui n'appartient pas à ce monde. Que savez-vous à ce sujet ?

— L'univers est bien plus étrange que la plupart des gens ne l'imaginent.

— Savez-vous quelque chose, oui ou non ?

— Je sais en tout cas qui vous êtes », fit-il, souriant pour la première fois. « Elle m'a naturellement parlé de vous.

— Ce qui signifie ?

— Je suis conscient que vous n'êtes pas un néophyte en ce domaine.

— Et après ?

— Les Puissances occultes savent provoquer la rencontre de certaines personnes, au moment voulu, lorsqu'elles sont à l'œuvre.

— Pour vous, il n'y aurait donc que cela ?

— Je le sais.

— Comment ?

— On me l'avait annoncé.

— Alors, vous m'attendiez ?

— Effectivement.

— Intéressant. Cela vous ennuierait de me fournir quelques explications ?

— Je préférerais que vous voyiez par vous-même.

— Vous venez de dire qu'on vous l'avait annoncé. Comment ? Qui est ce "on" ?

— Vous comprendrez bientôt.

— Et en ce qui concerne la mort de Julia ?

— Egalelement.

— Comment comptez-vous m'apporter cette illumination ? »

Il sourit.

« Je désire seulement vous montrer quelque chose.

— Entendu. Je suis d'accord. »

Il hocha la tête, et se leva.

« C'est là-dedans », m'expliqua-t-il en se dirigeant vers la porte close.

Je le suivis.

Il plongea la main dans sa chemise, et en sortit une chaîne à laquelle était suspendue une clé. Il l'utilisa pour déverrouiller le battant.

Il l'ouvrit et s'écarta d'un pas.

« Après vous. »

J'entrai dans une petite pièce obscure. Il abaissa un interrupteur et une ampoule bleue de faible puissance s'alluma au-dessus de ma tête, me révélant une fenêtre aux vitres peintes en noir. Il n'y avait pas de mobilier, et seuls quelques coussins jonchaient le sol. Sur ma droite, une tenture noire dissimulait en partie une paroi. Les autres étaient nues.

« Je regarde », déclarai-je.

Il eut un petit rire.

« Patience, patience. Savez-vous quelle est ma spécialité, dans le domaine des sciences occultes ?

— Vous êtes un cabaliste.

— Exact. Comment l'avez-vous deviné ?

— Les adeptes des disciplines occidentales sont généralement des gens ordonnés et soigneux, alors que ces qualités font défaut à la plupart des cabalistes. »

Il renifla.

« Nous n'accordons pas de l'importance aux mêmes choses.

— Je n'en doute pas. »

Du pied, il poussa un coussin au centre de la pièce.

« Asseyez-vous.

— Je préfère rester debout. »

Il haussa les épaules.

« Comme vous voudrez », fit-il avant de marmotter à voix basse.

J'attendis. Un moment plus tard, il se dirigea vers le rideau noir sans interrompre son incantation. Il écarta la tenture d'un mouvement, et je regardai.

Une peinture de l'Arbre de Vie cabalistique me fut révélée, montrant les dix sephiroth sous quelques-uns de leurs aspects qliphotiques. La toile était magnifique et j'eus l'impression de la reconnaître, ce qui me déconcerta. Il ne s'agissait pas d'une de ces reproductions qu'on trouve dans le commerce, mais d'une œuvre originale. Si son style était différent des toiles exposées dans l'autre pièce, je le trouvais cependant familier.

Et j'eus finalement la certitude qu'elle avait été peinte par la personne à laquelle on devait le jeu d'Atouts découvert dans l'appartement de Julia.

Melman poursuivait ses incantations.

« En êtes-vous l'auteur ? » lui demandai-je.

Au lieu de me répondre, il s'avança et tendit le doigt pour me désigner le troisième sephiroth, celui appelé Binah. Je l'étudiai. Il représentait un sorcier devant un autel noir, et...

Non ! Je ne pouvais le croire. C'était impossible...

Je sentis un contact s'établir avec ce personnage. Il n'était pas simplement symbolique. Il était réel, et il m'appelait. Il grandit, acquit trois dimensions. La pièce commença à s'estomper autour de moi. J'étais presque...

Là-bas.

Un lieu crépusculaire, une petite clairière dans un bois aux arbres tordus. Une clarté sanglante illuminait l'autel dressé devant moi. Le sorcier, au visage dissimulé par son capuchon et les ombres, manipulait des objets, au-dessus de la pierre. Ses mains se déplaçaient trop rapidement pour qu'il me fût possible de les suivre. Il me semblait toujours entendre les incantations de Melman, à peine audibles.

Finalement, le sorcier leva la main droite et serra fermement l'objet qu'elle tenait. Il s'agissait d'une dague d'obsidienne noire. Du bras gauche, il balaya la surface de l'autel, projetant tout le reste sur le sol.

Il me regarda, pour la première fois.

« Approche », me dit-il.

J'allais sourire de la naïveté de sa demande, quand je sentis mes pieds se mouvoir à mon corps défendant, et je sus qu'un sort m'avait été jeté dans cette ombre noire.

Je remerciai un autre de mes oncles, qui habitait le lieu le plus lointain qu'il fût possible d'imaginer, et prononçai en thari une formule magique.

L'air fut déchiré par un cri perçant, comparable à celui d'un oiseau nocturne.

Le sorcier ne se laissa pas distraire et mes pieds ne recouvrèrent pas leur liberté, mais je pus lever les bras devant moi. Je les gardai tendus et, lorsque mes mains atteignirent le rebord de la pierre de l'autel, j'ajoutai mes forces à celles de l'envoûtement qui m'attirait, augmentant la puissance de chacun de mes pas d'automate. Je laissai mes coudes ployer.

Le sorcier abaissait déjà la lame vers mes doigts, mais c'était sans importance. Je poussai de tout mon poids et soulevai la pierre.

L'autel bascula en arrière. Le sorcier s'écarta rapidement afin de l'esquiver, mais la pierre atteignit une de ses jambes, peut-être les deux. Il n'avait pas touché le sol que je me sentis libéré de son envoûtement. Je pouvais me mouvoir librement et j'avais à nouveau les idées claires.

Il ramena ses genoux vers sa poitrine et roula sur lui-même, alors que je franchissais d'un bond l'autel renversé. Et je pris en chasse le sorcier qui culbutait vers le bas d'une petite pente, passait entre deux pierres dressées et pénétrait dans le bois obscur.

Dès que j'atteignis l'orée de la forêt, j'y vis des yeux, des centaines d'yeux cruels qui luisaient dans les ténèbres à des hauteurs différentes. Les incantations se firent plus sonores. Celui qui les psalmodiait semblait se rapprocher, dans mon dos.

Je pivotai aussitôt.

Un nouveau personnage encapuchonné se dressait derrière l'autel, plus grand que le précédent. C'était lui qui poursuivait les incantations, d'une voix masculine familière. Frakir palpita à mon poignet. Je sentis un maléfice grandir autour de moi, mais cette fois j'étais prêt. Je prononçai une formule magique, et un vent glacial emporta le sortilège comme de la fumée, cinglant

mes vêtements qui changèrent de formes et de couleurs. Pourpre, gris... clair le pantalon et sombres le manteau, la chemise. Noires mes bottes et ma large ceinture, les gantelets qui y étaient glissés, ma Frakir d'argent tissée en bracelet à mon poignet, à présent visible et luisante. Je levai la main gauche et utilisai la droite pour protéger mes yeux, alors que j'engendrais un éclair de lumière.

« Silence, ordonnai-je. Tu m'incommodes. »

L'incantation s'interrompit.

Le capuchon fut repoussé en arrière, me révélant les traits de Melman, déformés par la terreur.

« Tu voulais m'attirer ici, et c'est chose faite, déclarai-je. Remercie le Ciel. Tu m'as affirmé que je comprendrais, et ce n'est pas le cas. Fais en sorte d'y remédier. »

Je m'avançai d'un pas.

« Parle ! Tu me révéleras tout ce que tu sais. Que ce soit de ton plein gré ou sous la contrainte ne dépend que de toi. »

Il rejeta la tête en arrière, et hurla : « Maître !

— Oui, fais venir ton maître, par n'importe quel moyen. J'attendrai. Car lui aussi devra répondre de ses actes. »

Il cria à nouveau, mais ne reçut pas de réponse. Il bondit vers les bois, mais j'avais prévu sa réaction et préparé un sortilège. Les arbres se flétrirent et s'effondrèrent avant qu'il pût les atteindre, puis ils furent emportés dans les airs par un ouragan et se mirent à tourbillonner autour de la clairière, formant une muraille gris et rouge impénétrable entre nous et l'infini qui nous cernait de toutes parts. Nous nous retrouvions sur une île circulaire de quelques centaines de mètres de diamètre, perdue au cœur de la nuit et dont le pourtour s'effritait lentement.

« Il ne viendra pas, lui dis-je. Et n'espère pas t'enfuir. Ton maître ne peut t'aider. Nul ne le pourrait. Nous nous trouvons en un lieu où la magie est forte, et tu la profanes par ta présence. Sais-tu ce qui se trouve au-delà des vents qui avancent vers nous ? Le chaos. Je te livrerai à lui, à moins que tu ne me parles de Julia et de ton maître, et que tu ne m'apprennes pourquoi tu as osé m'attirer ici. »

Il se recula du Chaos et pivota vers moi.

« Faites-moi regagner mon appartement, et je vous dirai tout. »

Je secouai la tête.

« Tuez-moi, et vous resterez dans l'ignorance.

— Tu parleras afin d'abrégé tes souffrances. Et ensuite je te livrerai au Chaos. »

Je m'avançai vers lui.

« Un moment ! » fit-il, levant la main. « Ma vie en échange de mes révélations.

— Pas de marchandages. Parle. »

Les vents tourbillonnaient autour de nous et notre île se réduisait. Des voix à peine audibles, à peine intelligibles, murmuraient à l'intérieur de l'ouragan où je voyais évoluer des formes indistinctes. Melman se recula de la bordure croulante de l'univers matériel.

« D'accord, fit-il d'une voix forte. Oui, Julia est venue me voir, ainsi qu'on me l'avait annoncé, et je lui ai enseigné certaines choses... pas ce que j'aurais pu lui apprendre seulement un an plus tôt, mais les bribes d'un savoir que je venais d'acquérir. J'en avais reçu l'ordre.

— De qui ? Qui est ton maître ?

— Il n'a pas été stupide au point de me révéler son nom, et de courir le risque que je trouve un moyen d'exercer sur lui mon emprise. Comme vous, il n'est pas un humain, mais un être d'un autre plan.

— C'est lui qui t'a donné le tableau de l'Arbre ? »

Melman hocha la tête.

« Oui, il m'a transporté dans chaque sephiroth. La magie y est efficace et j'y ai acquis des pouvoirs.

— Et les Atouts ? Est-ce lui qui te les a donnés, afin que tu les remettes à Julia ?

— Quels Atouts ?

— Ceux-ci ! » criai-je en sortant les cartes de mon manteau.

Je déployai les Atouts en éventail de conjurateur et m'avançai vers lui.

Je les lui lançai et lui permis de les regarder quelques instants, puis les récupérai avant qu'il eût le temps de deviner qu'ils représentaient un moyen d'évasion.

« C'est la première fois que je vois de telles cartes », déclara-t-il.

L'érosion du sol se poursuivait régulièrement dans notre direction. Nous reculâmes vers le centre de l'îlot.

« Est-ce toi qui as envoyé cette créature assassiner Julia ? »

Il secoua la tête avec vigueur.

« Non. Je savais seulement qu'elle allait mourir, car mon maître me l'avait annoncé en précisant que cela vous conduirait à moi. Il m'a également dit qu'elle serait tuée par un fauve de Netzach... mais je ne l'ai jamais vu et ce n'est pas moi qui l'ai invoqué.

— Et pourquoi voulait-il que tu me rencontres et me conduises ici ? »

Il eut un rire de dément.

« Pourquoi ? répéta-t-il. Mais pour vous tuer, bien sûr. Il m'a affirmé que si je parvenais à vous sacrifier en ce lieu, j'obtiendrais vos pouvoirs. Il a ajouté que vous étiez Merlin, le fils de l'Enfer et du Chaos, et que je deviendrais le plus grand de tous les mages, si je menais à bien ma mission. »

Notre univers n'avait plus qu'une centaine de mètres de diamètre, et il se réduisait de plus en plus rapidement.

« Etait-ce vrai ? Etait-ce vrai ? Aurais-je obtenu vos pouvoirs, en cas de réussite ?

— Le pouvoir est comparable à l'argent, répondis-je. Une personne compétente peut l'obtenir si c'est ce qui compte le plus à ses yeux. Serais-tu parvenu à tes fins, cependant ? J'en doute.

— Je parle du sens de l'existence. Vous le savez. »

Je secouai la tête.

« Seul un imbécile peut croire que la vie n'a qu'un seul sens. Assez parlé de ça ! Décris-moi ton maître.

— Je ne l'ai jamais vu.

— Quoi ?

— Oh ! je l'ai rencontré, mais j'ignore à quoi il ressemble. Il porte toujours un capuchon et un manteau noirs. Des gants, également. J'ignore même quelle est sa race.

— Comment vous êtes-vous rencontrés ?

— Il est apparu un jour, dans mon atelier. J'ai pivoté, et il était là. Il m'a offert le pouvoir. Il m'a dit que j'obtiendrais le savoir en échange de mes services.

— Comment savais-tu qu'il pouvait tenir parole ?

— Il m'a fait visiter des lieux qui n'étaient pas de ce monde.

— Je vois. »

Notre îlot n'était désormais pas plus vaste qu'une salle de séjour. La voix du vent se faisait tour à tour moqueuse, compatissante, terrifiée, affligée, coléreuse. Le sol tremblait sans discontinuer. La lumière était spectrale. J'éprouvais le désir de venger Julia sur-le-champ, mais si Melman n'était pas le responsable de son assassinat...

« Ton maître a-t-il précisé pourquoi il voulait que je meure ? » lui demandai-je.

Il humecta ses lèvres et lança un regard derrière lui, vers le Chaos qui progressait toujours.

« Il a dit que vous étiez son ennemi, c'est tout. Et il a ajouté que vous deviez mourir aujourd'hui.

— Pourquoi ? »

Un bref sourire incurva ses lèvres.

« Sans doute parce que c'est la nuit de Walpurgis.

— Est-ce tout ? N'a-t-il pas précisé d'où il venait ?

— Il s'est à une occasion référé à un certain Donjon des Quatre Mondes, comme s'il y attachait beaucoup d'importance.

— Et il ne t'est jamais venu à l'esprit qu'il se servait simplement de toi ? »

Melman sourit.

« C'était évident. Nous utilisons tous les autres. C'est ainsi qu'est le monde. Mais il a proposé de rémunérer mes services par la connaissance et le pouvoir. Et je pense qu'il pourra encore tenir ses promesses. »

Il porta le regard derrière moi. C'était une ruse éculée, mais je pivotai malgré tout. Je me tournai immédiatement vers lui.

Il tenait la dague noire. Sans doute l'avait-il dissimulée dans sa manche. Il se fendit pour m'embrocher, en psalmodiant de nouvelles incantations.

Je reculai d'un pas et fis tournoyer mon manteau dans sa direction. Il rompit, fit un pas de côté en frappant de toutes

parts, avança à nouveau. Cette fois, il tentait de me contourner. Ses lèvres se mouvaient toujours. Je lançai mon pied vers la main au couteau, mais il s'écarta brusquement. Je saisis l'ourlet gauche de mon manteau et en entourai mon bras. Lorsqu'il frappa à nouveau, je parai le coup et saisis son poignet. Je le tirai vers moi tout en me baissant, agrippai sa cuisse gauche de mon autre main, puis me redressai, le soulevai et le lançai.

Mon corps pivotait, quand je pris conscience des conséquences de cet acte. Trop tard. Avec mon attention rivée sur mon adversaire, je n'avais pas surveillé l'avance rapide et destructrice des vents. Le Chaos était bien plus proche que je ne l'avais cru, et Melman n'eut que le temps de proférer une ultime imprécation avant que la mort lui imposât le silence.

Je jurai à mon tour, regrettant de ne pas avoir obtenu d'autres informations de cet homme. Je secouai la tête, au centre de ce monde qui se réduisait.

La journée n'était pas terminée, et c'était déjà la plus mémorable de mes nuits de Walpurgis.

4.

Regagner mon point de départ fut très long, et je changeai de tenue en chemin.

Je sortis du labyrinthe par une étroite impasse, encaissée entre deux immeubles de brique sale. Il pleuvait toujours et l'après-midi tirait à sa fin. Je vis ma voiture de l'autre côté de la rue, garée à la bordure de la mare de lumière d'un des rares réverbères encore intacts, et je pensai avec envie aux vêtements secs qui se trouvaient dans le coffre du véhicule. Je me dirigeai cependant vers l'enseigne de la Brutus Storage.

Seule une petite ampoule qui luisait faiblement dans un bureau du rez-de-chaussée apportait un semblant de clarté à l'entrée de l'immeuble. Je gravis les marches d'un pas lourd, trempé et vigilant. Je tournai le bouton, poussai, et la porte de l'appartement s'ouvrit. Après avoir allumé, j'entrai et refermai le battant derrière moi.

Une rapide inspection des lieux m'apprit qu'ils étaient déserts, et je troquai mes vêtements humides contre une chemise de Melman et un de ses pantalons, trop ample à la taille et tombant sur mes chaussures. Je glissai les Atouts dans la poche de poitrine de la chemise, pour les garder au sec.

Phase deux. J'entrepris de fouiller systématiquement les lieux. Quelques minutes plus tard, je trouvai le journal de Melman dans un tiroir fermé à clé de sa table de chevet. Il était aussi mal tenu que son appartement, avec des fautes d'orthographe, des ratures, des taches de bière et de café. C'était apparemment un recueil de digressions sans originalité, mêlées aux thèmes subjectifs habituels... rêves et méditations. Je le feuilletai, à la recherche du passage où il narrait sa rencontre avec son maître. Je le trouvai et parcourus rapidement ces

pages. Le récit traînait en longueur et se composait principalement d'exclamations enthousiastes sur les possibilités offertes par l'Arbre de Vie qu'il avait reçu en présent. Je décidai de reporter cette lecture à plus tard et allais glisser le carnet dans ma poche, quand, feuilletant une dernière fois ses pages, je découvris un bref poème swinburnien que je trouvai un peu trop allusif. Les vers qui retinrent mon attention étaient :

« ... les ombres infinies d'Ambre, effleurées par sa corruption perfide. » Une surabondance d'allitérations, mais le fond était plus important que la forme. Je me sentis redevenir vulnérable, ce qui m'incita à achever ma fouille au plus vite. Je n'avais plus qu'un seul désir : sortir de cet appartement, aller loin et réfléchir.

La pièce ne me réservait pas d'autre surprise. Je récupérai une brassée de journaux, les portai dans le cabinet de toilette, les posai dans la baignoire et y mis le feu. J'ouvris la porte en sortant et me rendis dans le sanctuaire. Je décrochai du mur la toile de l'Arbre de Vie, et allai la jeter dans le brasier. Puis j'éteignis la salle de bains et tirai la porte derrière moi. Je suis un sacré critique d'art.

Je me rendis vers les piles de papiers divers entassés sur les étagères et entrepris de les trier, sans rien découvrir d'intéressant. J'atteignais le milieu du second tas, quand le téléphone sonna.

Tout parut se figer, à l'exception de mes pensées dont le flot s'accéléra brusquement. Bien sûr. C'était aujourd'hui que j'étais censé venir chez Melman et être tué. S'il n'avait pas échoué, c'eût été chose faite. F désirait probablement savoir si mon avis de décès pouvait être posté. Je pivotai et repérai le téléphone, à côté de la chambre. Je décidai aussitôt de décrocher, mais de prendre douze ou dix-huit secondes de réflexion (deux ou trois sonneries) pour choisir entre répondre par une remarque sarcastique, des injures et des menaces, ou tenter de contrefaire la voix de Melman dans l'espoir d'apprendre du nouveau. Si la première solution m'eût procuré une intense satisfaction, la prudence me conseillait la seconde et me suggérait également de m'en tenir à de simples monosyllabes, en feignant d'être

blessé et hors d'haleine. Je décrochai le combiné. J'allais enfin entendre la voix de F et découvrir si je connaissais cet homme.

« Oui ? »

— Alors, c'est fait ? »

Merde. Une femme. Genre erroné, mais bonne supposition. Un sur deux, c'était déjà pas mal, après tout.

Je libérai lourdement ma respiration, puis :

« Ouais. »

— Que se passe-t-il ?

— Je suis blessé.

— Gravement ?

— Je crois. Mais... j'ai trouvé... quelque chose. Faudrait... venir voir.

— Quoi ? Un objet lui appartenant ?

— Oui. Peux pas parler. Étourdissements. Venez. »

Je raccrochai et souris. J'avais joué la comédie comme un professionnel. J'étais certain de l'avoir complètement bernée.

Je traversai la salle de séjour, rapprochai d'un fauteuil une table basse sur laquelle trônait un énorme cendrier, m'assis et sortis ma pipe. Le moment était venu de se détendre, de faire preuve de patience, de réfléchir un peu.

Un instant plus tard, je sentis un picotement familier, presque électrique. Je me levai d'un bond et saisis le cendrier. Alors que les mégots volaient de toutes parts, je maudis ma stupidité et regardai partout.

Là ! Devant les tentures rouges, à côté du piano, une forme se matérialisait...

J'attendis de voir nettement ses contours, puis lançai le cendrier avec force.

Un instant plus tard, elle était là... grande, rouquine, aux yeux noirs. Elle tenait un .38 automatique.

Le cendrier l'atteignit à l'estomac. Elle se plia en deux, le souffle coupé.

Je bondis aussitôt.

Je lui arrachai l'arme et la jetai à l'autre bout de la pièce. Puis je saisis ses poignets, la fis pivoter et l'assis de force dans le fauteuil le plus proche. Elle tenait un Atout dans sa main gauche. Je le lui pris et y vis la représentation de cet

appartement, peint dans le même style que l'Arbre et les cartes qui se trouvaient dans ma poche.

« Qui êtes-vous ? grondai-je.

— Je suis Jasra. Et toi, tu es un homme mort ! »

Elle ouvrit la bouche et sa tête plongea vers mon avant-bras gauche, qui immobilisait toujours son poignet droit sur l'accoudoir du fauteuil. Je sentis le contact humide de ses lèvres et, quelques secondes plus tard, je perçus une douleur insoutenable au-dessus de la main. Ce n'était pas une morsure, mais comme si un ongle acéré avait pénétré dans ma chair.

Je lâchai son poignet et écartai mon bras. Ce mouvement fut étrangement lent, affaibli. Un picotement glacé descendit jusqu'à mes doigts, remonta vers mon épaule. Mon bras devint flasque, tomba, et cessa de m'appartenir. Jasra se libéra sans peine de ma prise, sourit, colla le bout de ses doigts sur ma poitrine, et poussa.

Je tombai à la renverse. J'étais d'une faiblesse impensable et ne pouvais contrôler mes mouvements. L'impact avec le sol fut indolore, et je dus faire un effort incommensurable pour tourner la tête et la voir se lever.

« Profites-en, déclara-t-elle. Après ton réveil, tu n'auras qu'un seul désir : abréger encore le peu de temps qu'il te restera à vivre. »

Elle sortit de mon champ de vision, et quelques instants plus tard je l'entendis décrocher le combiné du téléphone.

J'étais certain qu'elle voulait contacter F, et je ne mettais pas en doute ce qu'elle venait de dire. Enfin, je rencontrerais le peintre mystérieux...

Le peintre ! Je bougeai les doigts de ma main droite. Ils m'obéissaient toujours, bien qu'au ralenti. En mettant à contribution tout ce qui subsistait de ma volonté et de mes muscles, je tentai de lever ma main vers ma poitrine. Le mouvement qui en résulta fut lent et saccadé. J'étais heureusement tombé sur mon flanc gauche, et mon dos dissimulait mes efforts à la femme.

Ma main tremblait. Elle sembla ralentir encore lorsqu'elle atteignit ma poche de poitrine. Ensuite, pendant ce qui me parut durer des siècles, je tirai sur les cartes. Finalement, l'une

d'elles sortit du paquet et je parvins à l'amener devant mes yeux. J'avais des vertiges, et ma vision commençait à se brouiller. Je n'étais pas certain de réussir le transfert. J'entendais Jasra s'adresser à quelqu'un, très loin de là, mais j'étais incapable de trouver un sens à ses paroles.

Je concentrai ce qui subsistait de mon attention sur l'Atout. Un sphinx couché sur une corniche rocheuse bleutée y était représenté. Je me penchai vers lui. Rien. Mon esprit semblait enveloppé de coton. Il me restait juste assez de conscience pour effectuer une dernière tentative.

Le froid me fit frissonner et je crus voir le sphinx bouger sur son rocher. J'eus l'impression de tomber dans une vague noire qui se ruait vers moi.

Et ce fut tout.

Je mis longtemps pour reprendre conscience. Je recouvrais progressivement mes esprits, mais mon corps était toujours de plomb et ma vision brouillée. La femme devait m'avoir injecté une toxine neurotrope. Je tentai de fléchir mes doigts et mes orteils, et ne pus savoir si j'y étais parvenu. Je tentai d'accélérer et d'amplifier ma respiration, et mon essai fut couronné de succès.

Un peu plus tard, j'entendis une sorte de rugissement. Ce son diminua, et je compris qu'il s'agissait du bruit de ma circulation sanguine dans mes oreilles. Plus tard encore, je perçus les pulsations de mon cœur, et ma vision devint un peu plus nette. Clarté, ténèbres et absence de formes se changèrent en sable et en rochers. J'avais froid, de partout. Puis je fus parcouru de frissons, et quand ils cessèrent je découvris que je pouvais me mouvoir. Mais je me sentais très faible et décidai de ménager mes forces. Pour l'instant.

Des sons... bruissements, frôlements... me parvenaient d'un point situé haut devant moi. Je notai également une odeur singulière.

« Etes-vous éveillé ? »

Ces paroles provenaient du même point que les bruits de mouvement.

Jugeant qu'il était encore trop tôt pour répondre affirmativement, je gardai le silence. J'attendais d'avoir entièrement recouvré l'usage de mes membres.

« Je vous serais reconnaissant de me faire savoir si vous m'entendez, déclara la voix. J'aimerais la poser. »

Ma curiosité fut finalement plus forte que mon bon sens, et je relevai la tête.

« Là ! J'en étais sûr ! »

Sur la corniche bleu-gris qui me surplombait, un sphinx était accroupi. Une créature également bleue, avec un corps de lion, de grandes ailes emplumées repliées contre les flancs, un visage d'être asexué, des yeux rivés sur moi. Le sphinx s'humecta les lèvres, me révélant des dents à l'aspect redoutable.

« Poser quoi ? » m'enquis-je.

Je me relevai lentement, m'assis et pris quelques inspirations profondes.

« Une énigme. C'est ma spécialité.

— Il faudra remettre ça à une date ultérieure. »

J'attendais toujours la disparition de mes crampes.

« Désolé, je me vois contraint d'insister. »

Je massai mon avant-bras et adressai un regard furieux à la créature. Dans la plupart des récits où il était question d'un sphinx, ce dernier dévorait les voyageurs qui ne parvenaient pas à résoudre ses énigmes. Je secouai la tête.

« Je n'ai pas envie de jouer.

— En ce cas, vous perdez par abandon. »

Je vis les muscles de ses épaules se bander.

« Un moment. Laissez-moi une ou deux minutes pour récupérer, et ensuite je relèverai le défi. »

Il se rassit et déclara : « Entendu. Voilà qui donnera à cette épreuve un caractère plus officiel. Disons, cinq minutes. Faites-moi savoir quand vous serez prêt. »

Je me levai et balançai les bras, en les étirant. J'étudiai rapidement le terrain.

Nous nous trouvions dans un arroyo sablonneux, pointillé ici et là de rochers orange, gris et bleu. La paroi abrupte dont le sphinx occupait la saillie se dressait devant moi, sur une hauteur de peut-être sept mètres cinquante, et j'avais une

muraille identique derrière moi. Le lit du cours d'eau tari s'élevait sur ma droite, se poursuivait presque horizontalement sur ma gauche. Quelques buissons épineux occupaient les fentes et les crevasses. Nous approchions du crépuscule. Dans le ciel jaune pâle, aucun soleil n'était visible. J'entendais souffler le vent dans le lointain, mais ne sentais pas sa caresse. Il faisait frais, en ce lieu, mais pas froid.

Je notai une pierre ayant la taille et la forme d'un petit haltère, non loin de moi. Je fis deux pas... en continuant de balancer mes bras et de m'étirer... et elle fut juste à côté de mon pied droit.

Le sphinx se racla la gorge.

« Etes-vous prêt ? s'enquit-il.

— Non. Mais ce n'est pas ce qui pourrait vous poser un cas de conscience.

— Vous avez raison. »

J'éprouvai un besoin incoercible de bâiller, et ne pus y résister.

« Vous semblez manquer d'esprit combatif, fit-il remarquer. Mais voici l'énigme : Je m'élève en flammes de la terre. Le vent et les flots m'assaillent. J'ai l'œil sur toutes choses. »

J'attendis. Une minute dut s'écouler.

« Alors ? me demanda finalement le sphinx.

— Alors, quoi ?

— Avez-vous trouvé la réponse ?

— À quoi ?

— À l'énigme, évidemment !

— J'attendais. Vous vous êtes contenté d'exprimer un certain nombre d'affirmations. Je ne puis répondre à une question qui n'a pas été formulée.

— Cette formulation a été consacrée par l'usage. L'interrogation découle du contexte. La question est naturellement : “Qui suis-je ?”, ça saute aux yeux.

— Elle pourrait aussi bien être : “Quel est l'âge du capitaine ?” Mais, d'accord. De qui s'agit-il ? Du phénix, évidemment... son nid est sur la terre, il s'élève en étant consumé par les flammes, traverse les cieux et les nuages à une hauteur d'où...

— Faux. »

Il sourit et entreprit de se lever.

« Certainement pas. Ma réponse correspond parfaitement à votre définition, même si ce n'est pas celle que vous vouliez entendre. »

Il secoua la tête.

« Je suis seul juge en ce domaine.

— En ce cas, vous trichez.

— Non !

— Je bois la moitié du contenu d'une gourde. Est-elle à moitié vide, ou à moitié pleine ?

— À moitié vide. À moitié pleine. Les deux.

— Parfaitement. C'est la même chose. Si plusieurs réponses conviennent, on ne peut en refuser aucune. C'est comme les ondes et les particules.

— Je n'aime guère cette façon de considérer les choses. Voilà qui ouvrirait la porte aux abus et ferait perdre tout intérêt aux énigmes.

— Je n'en suis pas responsable », déclarai-je, en serrant et desserrant les poings.

« Je reconnais cependant que vous venez de soulever une question intéressante. »

Je l'approuvai d'un hochement de tête vigoureux.

« Il ne *devrait* pourtant y avoir qu'une seule réponse correcte. »

Je haussai les épaules.

« Rien n'est parfait en ce bas monde, avançai-je.

— Hm.

— Disons que nous avons fait match nul. Personne n'a gagné, et personne n'a perdu.

— Une telle décision serait pour le moins insatisfaisante.

— Ça ne pose aucun problème, dans la plupart des autres épreuves.

— En outre, la faim commence à me tenailler.

— La vérité remonte à la surface.

— Mais je ne manque pas de fair-play. Je sers la vérité, à ma façon. Que vous ayez parlé de match nul me fait penser à une solution.

— Parfait. Je suis heureux de constater que vous êtes beau...
— Jouons les prolongations. Posez-moi une énigme à votre tour.

— C'est ridicule. Je n'en connais pas.

— Alors, mettez vos méninges à contribution, car c'est l'unique moyen de sortir de cette impasse... Posez-moi une énigme, ou je vous déclare perdant par forfait. »

Je balançai les bras et effectuai quelques flexions des genoux. J'avais l'impression que mon corps était en feu et me sentais plus fort.

« Entendu. Entendu. Accordez-moi seulement quelques secondes. »

Que diable...

« Qu'est-ce qui est vert et rouge, et tourne sans cesse ? »

Le sphinx cilla à deux reprises, puis fronça les sourcils. Je mis à profit son temps de réflexion pour prendre d'autres inspirations profondes et courir sur place. Les feux s'apaisèrent, mon esprit devint limpide, mon pouls se stabilisa...

« Alors ? lui demandai-je, quelques minutes plus tard.

— Je réfléchis.

— Prenez votre temps. »

Je boxai contre mon ombre et fis quelques exercices de contraction musculaire isométrique. Le ciel s'était légèrement assombri et quelques étoiles apparaissaient désormais sur ma droite.

« Heu, je ne voudrais pas vous bousculer, mais... »

Le sphinx renifla.

« Je réfléchis encore.

— Peut-être devrions-nous fixer une limite de temps ?

— Ça ne sera plus long.

— Puis-je en profiter pour prendre un peu de repos ?

— Je vous en prie. »

Je m'allongeai sur le sable, fermai les yeux, et murmurai à Frakir de monter la garde avant de m'endormir.

Je m'éveillai en frissonnant, avec le soleil dans les yeux et la brise sur le visage. Il me fallut quelques instants pour comprendre que le jour se levait. Le ciel s'éclaircissait sur ma

gauche, les étoiles s'estompaient sur ma droite. J'avais soif. Et faim.

Je me frottai les yeux, me levai, trouvai mon peigne et démêlai mes cheveux. Je regardai le sphinx.

« Et tourne sans cesse... », marmonnait-il.

Je me raclai la gorge. Pas de réaction. Le regard du fauve restait rivé sur un point situé derrière moi. Je me demandai s'il ne me serait pas possible de m'esquiver discrètement...

Non. Ses yeux se portèrent sur moi.

« Bonjour », lui dis-je gaiement.

Il grinça des dents.

« Bon, déclarai-je. Vous avez disposé de plus de temps de réflexion que moi. Si vous n'avez pas encore trouvé, je refuse d'attendre plus longtemps.

— Votre énigme n'est pas à mon goût, dit-il finalement.

— Croyez que je le regrette.

— Quelle est la solution ?

— Vous donnez votre langue au chat ?

— J'y suis contraint. Quelle est la réponse ?

— Un moment, procédons par ordre. J'aimerais connaître la réponse à votre énigme, avant de vous fournir la solution de la mienne. »

Le sphinx hocha gravement la tête.

« Ce n'est que justice. Voilà... le Donjon des Quatre Mondes.

— Quoi ?

— C'est la réponse. Le Donjon des Quatre Mondes. »

Je me remémorai les paroles de Melman.

« Et pour quelle raison ?

— Il se trouve au carrefour des mondes des quatre éléments, et s'élève du sol en flammes en étant assailli par les vents et les flots...

— Et cette histoire d'avoir l'œil sur toutes choses ?

— Cela peut s'appliquer au panorama, ou encore aux visées impérialistes du maître des lieux.

— Qui est-ce ?

— Je l'ignore. Cette précision n'est pas utile pour trouver la réponse.

— Et comment avez-vous appris cette énigme ?

— Par un voyageur, voici quelques mois.
— Pourquoi avez-vous choisi précisément celle-là, parmi toutes celles que vous devez connaître ?
— Elle m'a laissé perplexe. Elle doit donc être valable.
— Qu'est devenu ce voyageur ?
— Il a poursuivi son chemin. Je ne l'ai pas dévoré, car il avait su répondre à mon énigme.
— Comment s'appelait-il ?
— Il ne me l'a pas dit.
— Décrivez-le-moi, je vous en prie.
— Impossible. Il était emmitouflé dans de lourds vêtements.
— Et il n'a pas fourni d'autres précisions sur ce Donjon des Quatre Mondes ?
— Non.
— Bon, je crois que je vais suivre son exemple et m'en aller à mon tour. »

Je pivotai vers la pente, sur ma droite.

« Un instant !

— Quoi ?

— Votre énigme. Je vous ai fourni la solution de la mienne. Vous devez à présent m'apprendre ce qui est vert et rouge, et tourne sans cesse. »

J'abaissai le regard, étudiai le sol. Oh ! oui, elle était là... ma pierre en forme d'haltère. Je fis quelques pas et m'arrêtai près d'elle.

« Une grenouille dans un Cuisinart, répondis-je.

— Quoi ? »

Les muscles de ses épaules se bandèrent, ses yeux s'étrécirent et ses lèvres se retroussèrent en découvrant ses nombreuses dents. J'adressai quelques mots à Frakir et la sentis se mouvoir, comme je m'accroupissais et prenais la pierre dans la main droite.

« Et voilà, dis-je, me relevant. C'est un de ces machins optiques...

— C'est une devinette sans queue ni tête ! » s'exclama le sphinx.

De l'index gauche, je dessinai une croix dans les airs.

« Que faites-vous ? me demanda-t-il.

— Je trace des lignes reliant vos oreilles à vos yeux. »

Frakir apparut à cet instant et glissa de mon poignet gauche vers ma main, pour se faufiler entre mes doigts. Les yeux du sphinx se portèrent sur elle. Je levai la pierre à hauteur de mes épaules. Une extrémité de Frakir se libéra et pendit en se tortillant de ma main tendue. Elle se mit à briller comme un fil d'argent en fusion.

« J'estime que nous avons fait match nul, déclarai-je. Qu'en pensez-vous ? »

Le sphinx s'humecta les lèvres et soupira.

« Oui. Vous avez probablement raison.

— En ce cas, il ne me reste qu'à vous souhaiter de passer une bonne journée.

— Oui. Dommage. Très bien. Bonne journée. Oh ! avant votre départ, puis-je connaître votre nom... pour mes archives ?

— Pourquoi pas ? Je suis Merlin, du Chaos.

— Ah ! alors quelqu'un serait venu venger votre mort ?

— C'est probable.

— En ce cas, un match nul est effectivement préférable. Allez. »

Je m'éloignai à reculons, avant de pivoter et de gravir la pente qui se trouvait sur ma droite. Je restai sur mes gardes tant que je ne fus pas loin du sphinx, mais il ne se lança pas à ma poursuite.

Je me mis à courir à petites foulées. J'avais soif, et faim, mais je n'espérais pas trouver quelque chose à me mettre sous la dent dans cette contrée rocailleuse et désolée, sous ce ciel jaune citron. Frakir retourna se lover autour de mon poignet et redevint invisible. Je commençais à prendre de profondes inspirations, tout en m'éloignant du soleil levant.

Vent dans les cheveux, poussière dans les yeux... je me dirigeai vers un amas de roches, passai entre elles. Vu depuis leurs ombres, le ciel avait une nuance verdâtre. Quand je sortis de ce labyrinthe, je me retrouvai devant une plaine ondulée, avec des éclats brillants dans le lointain et quelques nuages qui apparaissaient sur ma gauche.

Je gardai un pas régulier, atteignis une légère pente, la gravis, descendis le versant opposé où poussaient des touffes

d'herbe rare. Un bosquet d'arbres à l'épaisse toison dans le lointain... j'allai vers eux, effrayant une petite créature à la fourrure orangée qui traversa mon chemin et s'esquiva vers la gauche. Quelques instants plus tard, un oiseau noir passa en un éclair, libérant un cri plaintif. Je courais toujours, et le ciel s'assombrissait.

Vert, le ciel, et plus touffues, les herbes, vertes elles aussi... De fortes rafales de vent à intervalles irréguliers... Plus proches, les arbres... Un chant s'élève de leur ramure... Les nuages approchent...

La raideur quitte mes muscles, pour être remplacée par une souplesse familière... J'atteins les premiers arbres et piétine des feuilles mortes oblongues... Je passe entre les troncs à l'écorce duveteuse... Mon chemin devient une piste de terre battue où je note d'étranges empreintes de pas... Elle descend, s'incurve, s'élargit, se rétrécit, forme un sillon dans le sol... Les arbres émettent une mélodie, et leur timbre est celui d'une viole de gambe... Entre leurs feuilles, le ciel a la couleur des turquoises... Des serpentins de nuages dessinent des méandres dans le ciel, telles des rivières d'argent... De petits groupes de fleurs bleues apparaissent sur les côtés du sentier... Les talus sont de plus en plus hauts, dépassent au-dessus de ma tête... Le chemin devient rocailleux... Je cours...

Le sentier est de plus en plus large, descend régulièrement... Avant même de la voir ou de l'entendre, je sens l'odeur de l'eau... Avec prudence, au sein des pierres... Un peu plus lentement, ici... Je tourne et vois le cours d'eau, avec des berges élevées et rocailleuses, un ou deux mètres de rivage avant la montée...

Toujours plus lentement, à côté du courant qui gargouille et brasille... Pour suivre ses méandres... Courbes, arbres élevés, racines qui saillent du talus sur ma droite, terre éboulée gris et jaune le long de la base effritée...

Mon passage s'élargit, les côtés s'abaissent... Plus de sable et moins de pierres, sous mes pieds... De plus en plus bas... Hauteur de tête, d'épaules... Une autre courbe du chemin, une pente descendante... Hauteur de taille... Des arbres aux feuilles

vertes tout autour de moi, un ciel bleu au-dessus, loin sur la droite une piste de terre battue... Je gravis la pente, je la suis...

Arbres et buissons, chant des oiseaux et fraîcheur de la brise... J'inspire profondément, j'allonge le pas... Je traverse un pont de bois sur lequel mes pas résonnent, torrent qui coule vers la rivière désormais invisible, rochers couverts de mousse... Un muret de pierres sur ma droite... Des ornières laissées par des chariots devant moi...

Des fleurs sauvages de toutes parts... Un rire lointain, réverbéré... Le hennissement d'un cheval... Les grincements d'un chariot... Tourner à gauche... Le passage s'élargit... Ombres et lumières, ombres et lumières... Taches sombres et claires... La rivière sur ma gauche, à présent plus large, miroitante... De la fumée qui s'élève au-dessus de la colline suivante...

Je ralentis le pas en approchant du sommet. Je l'atteins en marchant et époussette mes vêtements, réordonne ma chevelure. Je perçois des picotements dans mes membres, je suis essoufflé, je sens la fraîcheur des ruisselets de sueur sur mon corps. Je crache la poussière. Je vois en contrebas une auberge de campagne, avec quelques tables sur sa large terrasse de bois grossièrement équarri, face à la rivière, d'autres dans le jardin proche. Adieu, le présent. Me voici arrivé.

Je descendis et repérai une pompe, à l'autre extrémité du bâtiment. Je me lavai le visage, les mains et les bras. Mon avant-bras gauche était toujours un peu endolori au point où Jasra avait fait la piqûre. Je gagnai ensuite la terrasse et m'assis à une table, après avoir fait signe à une serveuse entrevue à l'intérieur. Un moment plus tard, elle m'apporta de la bouillie d'avoine, des saucisses, des œufs, du pain, du beurre, de la confiture de fraises et du thé. J'avalai rapidement tout cela puis commandai un second repas. Cette fois, j'eus l'impression de retrouver la normalité et mangeai plus lentement, savourant les plats tout en regardant couler la rivière.

C'était une bien étrange façon de marquer la fin d'une période de mon existence. J'avais eu l'intention de partir en voyage d'agrément, de prendre de longs congés, après avoir remis ma démission. Seul le petit problème posé par F subsistait... et j'étais alors certain de le régler rapidement. Mais

je me retrouvais dans une situation que je ne pouvais comprendre, mêlé à une affaire dangereuse et déconcertante. Tout en buvant mon thé à petites gorgées et en sentant le soleil réchauffer l'atmosphère, je m'abandonnai au calme de cet endroit. Je savais cependant que la trêve serait éphémère et que je ne pourrais trouver aucun repos véritable tant que cette menace pèserait sur moi. Je réfléchis aux événements qui venaient d'avoir lieu et compris qu'il eût été dangereux de compter uniquement sur mon instinct pour me tirer de ce mauvais pas. Le moment était venu d'agir avec méthode.

Découvrir l'identité de F et l'éliminer figurait en tête de la liste des priorités. Il était encore plus urgent de déterminer quelles étaient ses motivations. Mon hypothèse selon laquelle j'avais affaire à un psychopathe s'était effondrée. F était trop bien organisé et possédait des pouvoirs sortant de l'ordinaire. En cherchant dans mon passé, je tentai de dresser une liste des personnes répondant à ces caractéristiques. Si plusieurs de mes connaissances ne pouvaient être écartées, aucune n'avait de raisons valables de s'en prendre à moi. Cependant, Melman avait mentionné Ambre dans son étrange journal. Tout semblait indiquer qu'il s'agissait d'une simple affaire de famille. Peut-être aurais-je dû en informer les miens ? Mais c'eût été demander de l'aide, renoncer, avouer que je ne pouvais résoudre seul mes problèmes personnels. Et les menaces qui pesaient sur mon existence entraient indubitablement dans la catégorie des problèmes personnels. Je devais y réfléchir encore, avant de prendre une décision...

La Roue spectrale ?

J'y réfléchis, rejetai cette possibilité, l'envisageai à nouveau.

La Roue spectrale... Non. Pas encore testée. Mise au point inachevée. J'y avais pensé pour une seule raison : c'était mon projet favori, la plus grande réalisation de toute mon existence, la surprise que je réservais aux miens. Je cherchais simplement une solution de facilité. Il me faudrait plus de données, ce qui signifiait que je devrais naturellement mener une enquête.

La Roue spectrale...

Je n'avais que bien peu d'éléments, à ce stade. Je disposais des cartes et du journal. Mais je ne voulais plus utiliser d'Atouts

pour l'instant, étant donné que le premier m'avait apparemment envoyé dans un piège. Je lisais le journal de Melman, bien qu'il m'eût paru un peu trop subjectif pour m'être de quelque utilité. Une nouvelle visite chez cet homme s'imposait cependant, au cas où un indice m'eût échappé. Ensuite, je passerai voir Luke, qui pourrait peut-être m'apprendre une chose... ne fût-ce qu'une petite remarque... Oui...

Je soupirai et m'étirai. J'admirai la rivière pendant encore quelques instants, et terminai mon thé. Je passai sur Frakir une poignée de monnaie, et choisis assez de pièces changées pour régler mon repas. Puis je regagnai la route. Il était temps de rentrer.

5.

L'après-midi tirait à sa fin et je remontais la rue à petites foulées. Je m'arrêtai à la hauteur de ma voiture et faillis ne pas la reconnaître, tant elle était couverte de poussière, de cendres, de coulées. Quelle avait été la durée de mon absence ? Je n'avais pas pris la peine de tenter de calculer la différence de rapidité d'écoulement du temps entre la Terre réelle et le lieu où je m'étais rendu, mais ma voiture semblait être restée dans cette rue plus d'un mois. Elle paraissait cependant intacte. On n'avait commis aucun acte de vandalisme et...

Mon regard venait de se porter au-delà du capot. L'immeuble qui avait abrité la Brutus Storage Company ainsi que l'appartement et l'atelier d'artiste de feu Victor Melman n'était plus qu'un squelette brûlé et effondré. Seuls les vestiges de deux murs étaient encore debout. Je m'en rapprochai.

Je fis le tour des ruines, examinant les gravats. Les restes calcinés de l'immeuble étaient refroidis et tassés. Des traînées grises et des cercles de cendre indiquaient que les pompiers avaient abondamment arrosé le brasier, et que l'eau s'était évaporée depuis. L'odeur de suie n'était pas très forte.

Avais-je provoqué cet incendie, en brûlant le tableau dans la salle de bains ? Je m'interrogeai. Improbable. Ce feu, peu important, était circonscrit à la baignoire, et rien n'avait pu me laisser supposer que les flammes se propageaient pendant que j'attendais Jasra.

J'étudiais toujours les ruines, quand un enfant passa à bicyclette. Quelques minutes plus tard, il revint et s'arrêta à trois mètres de moi. Il devait avoir une dizaine d'années.

« J'ai tout vu, déclara-t-il. Je l'ai vu brûler.

— Ça s'est passé quand ? lui demandai-je.

— Il y a trois jours.

— On connaît les causes de l'incendie ?

— Un truc dans l'entrepôt, quelque chose d'in... in...

— Inflammable ?

— Ouais, c'est ça », fit-il en arborant un large sourire qui me révéla ses dents écartées. « Peut-être un incendie criminel. Une histoire d'assurance.

— Oh ?

— Ouais. Mon père dit que leurs affaires devaient aller plutôt mal.

— Ce ne serait pas la première magouille de ce genre. Il y a eu des blessés ?

— On pense que la peintre qui vivait là-haut a grillé, parce qu'il a disparu. Mais les pompiers n'ont pas trouvé un seul os, rien du tout. C'était un chouette incendie. Il a duré longtemps.

— Ça s'est passé la nuit, ou le jour ?

— La nuit. J'étais là-bas, pour regarder. »

Il désigna l'autre trottoir, du côté où j'étais arrivé.

« Ils n'ont pas économisé la flotte.

— Tu n'as vu personne sortir du bâtiment ?

— Non. Quand je suis arrivé, il y avait déjà des sacrées flammes. »

Je hochai la tête et pivotai vers ma voiture.

« Dites, vous pensez pas que des balles auraient dû exploser, là-dedans ? ajouta-t-il.

— Si, pourquoi ?

— Ben, elles sont restées intactes. »

Je me tournai vers lui. « Que veux-tu dire ? »

Il fouillait déjà dans sa poche. « Je suis venu jouer ici, hier, avec des copains, et voilà ce qu'on a trouvé. »

Il ouvrit sa main pour me montrer des cylindres métalliques.

Alors que j'approchais, il s'accroupit et posa une des cartouches sur le trottoir. Il se pencha brusquement, saisit une pierre, et l'abattit sur l'objet.

« Non ! » criai-je.

La pierre écrasa la munition, mais rien ne se produisit.

« Tu aurais pu te blesser... »

Il m'interrompit.

« Non. Impossible de faire péter ces machins. Ce truc rose ne brûle même pas. Vous avez une allumette ? »

Il leva la pierre, me révélant une douille écrasée d'où sortait une poussière saumon.

« Ça, fit-il en tendant le doigt. C'est drôle, non ? Je croyais que la poudre était grise. »

Je m'agenouillai et touchai la substance, la frottai entre mes doigts, la sentis, y goûtai. Impossible de dire de quoi il s'agissait.

« Ça me dépasse, avouai-je. Et tu dis que cette poudre ne brûle même pas ?

— Non. On en a versé sur un vieux journal, auquel on a mis le feu. Ça fond et ça coule, c'est tout.

— Tu en as d'autres ?

— Eh bien... ouais.

— Je te les achète un dollar. »

Il découvrit ses dents et les vides les séparant, puis sa main disparut dans une poche de son jean. Je fis passer sur Frakir quelques billets d'Ombre et sortis un dollar de la liasse. Il me tendit deux cartouches maculées de suie et empocha le billet.

« Merci, dit-il.

— Tout le plaisir est pour moi. D'autres trucs intéressants, là-dedans ?

— Non. Tout le reste a brûlé. »

Je me mis au volant et démarrai. Je m'arrêtai au lavage automatique de la première station-service, étant donné que les essuie-glaces n'avaient fait qu'étaler la suie sur le pare-brise. Pendant que des tentacules de caoutchouc tentaient de me souffleter au sein d'une mer d'écume, je cherchai la pochette d'allumettes de Luke. Elle était dans ma poche. Parfait. J'avais remarqué une cabine téléphonique, à l'extérieur.

« Allô. Ici le *New Line Motel*, répondit une voix masculine et juvénile.

— M. Lucas Raynard a pris une chambre chez vous, il y a quelques jours. Je voudrais savoir s'il ne m'a pas laissé un message. Je m'appelle Merle Corey.

— Un moment, je vous prie. »

Un silence. Des bruits de pas.

Puis : « Oui, effectivement.

— Quel message ?

— Il est dans une enveloppe cachetée. Je préférerais...

— Compris. J'arrive. »

Je m'y rendis en voiture. Je repérai l'homme correspondant à la voix au comptoir de la réception, me présentai, et réclamai l'enveloppe. L'employé... un grand blond avec une moustache raide... m'étudia un moment puis me demanda :

« Comptez-vous passer voir Mr. Raynard ?

— Oui. »

Il ouvrit un tiroir et en sortit une pochette brune et renflée sur laquelle étaient écrits le nom de Luke et le numéro de sa chambre.

« Il n'a pas laissé d'adresse où faire suivre son courrier, m'expliqua-t-il en ouvrant l'enveloppe. Après son départ, la femme de chambre a trouvé cette bague sur la tablette du lavabo. Pourriez-vous la lui remettre ?

— Naturellement. »

Il me donna l'objet. J'allai m'asseoir dans le salon. Il s'agissait d'une bague d'or rose avec une pierre bleue. Je ne me souvenais pas la lui avoir déjà vue. Je la glissai à l'annulaire de ma main gauche et découvris qu'elle était à ma taille. Je décidai de la porter jusqu'au moment où je pourrais la lui rendre.

J'ouvris la lettre, écrite sur le papier à en-tête du motel, et lus :

Merle,

Domage pour le dîner. J'espère que ce n'est que partie remise et que tu n'as pas d'ennuis. Je pars dans la matinée pour Albuquerque, et me rendrai ensuite à Santa Fe. Je compte rester trois jours dans chacune de ces villes, et je descendrai dans les deux cas au Hilton. Il y a certaines choses dont je voudrais te parler. Contacte-moi.

LUKE

Hmm.

Je téléphonai à mon agent de voyage et appris qu'il était encore possible de prendre le vol de l'après-midi pour Albuquerque, à condition de ne pas perdre de temps. Comme je préférais voir Luke plutôt que d'avoir avec lui un entretien téléphonique, je passai à l'agence, pris un billet que je réglai en liquide, me rendis à l'aéroport et laissai ma voiture au parking. Je lui fis mes adieux car je doutais de la revoir un jour. Puis je pris mon sac à dos et gagnai le terminal.

Le plus dur était fait. Alors que je regardais le sol descendre sous moi, je sus qu'une page de mon existence venait d'être tournée. Comme dans bien d'autres domaines, les choses ne s'étaient pas passées comme prévu. J'avais espéré liquider le problème posé par F le plus rapidement possible (ou encore tirer un trait sur toute cette histoire) puis aller voir des personnes perdues de vue, visiter des sites qui suscitaient depuis longtemps ma curiosité, partir pour Ombre afin de procéder à une dernière vérification de la Roue spectrale, et regagner le pivot central de mon existence.

À présent, cet ordre avait été bouleversé... parce qu'il existait un rapport entré F et la mort de Julia, ce qui impliquait l'intervention d'un pouvoir originaire d'Ombre qui dépassait mon entendement.

C'était naturellement ce qui m'inquiétait le plus. N'étais-je pas en train de creuser ma tombe et de mettre en péril la vie de mes amis et de mes parents, uniquement par fierté ? Je voulais régler sans aide la question, mais plus je réfléchissais à la situation, plus j'étais intimidé par les pouvoirs de mon adversaire et par l'absence presque totale de renseignements sur son compte. Je n'avais pas le droit de laisser mes proches dans l'ignorance... s'ils étaient également en danger. Mettre cet adversaire hors d'état de nuire à moi seul et leur offrir ma réussite comme présent eût été agréable. Je pourrais peut-être y parvenir, mais...

Bon sang. Je *devais* les mettre au courant. Si F me tuait et s'en prenait ensuite à eux, si les attaques dirigées contre moi faisaient partie d'un projet plus important, il fallait qu'ils sachent. Je devais les informer de ce qui se passait, tant pis pour ma fierté.

J'avais placé mon sac à dos à mes pieds, et me penchai vers lui. Ma main s'immobilisa juste avant de l'atteindre. Pourquoi ne pas attendre d'avoir rencontré Luke ? J'avais quitté San Francisco et étais probablement en sécurité. Mon ami me fournirait peut-être quelques indices. J'aurais voulu en savoir un peu plus long sur cette histoire, avant de la raconter. Oui, j'attendrais encore un peu.

Je soupirai et demandai une boisson à l'hôtesse. Me rendre à Albuquerque par la route eût été trop long et je n'aurais pu transiter par Ombre, car je ne m'étais encore jamais rendu dans cette ville. Dommage. Un véhicule m'eût été utile, car Luke était probablement déjà reparti pour Santa Fe.

Je buvais ma consommation à petites gorgées et cherchais des formes dans les nuages. Ce que j'y découvris était assorti à mon humeur, et je pris mon livre de poche. Je le lus jusqu'au moment où l'appareil entama sa descente. Quand je regardai à nouveau par le hublot, des montagnes avaient remplacé les nuages. Une voix fêlée affirma que le temps était agréable. Je pensai à mon père.

Je franchis le portillon puis passai devant une boutique où l'on vendait des bijoux indiens, des poteries mexicaines, et des souvenirs d'un goût douteux. Je trouvai un téléphone et appelai le Hilton local. J'appris que Luke en était déjà reparti, et contactai celui de Santa Fe. Mon ami y avait pris une chambre, mais ne s'y trouvait pas. J'en réservai une pour moi-même et raccrochai. Une employée du service des renseignements m'apprit qu'un car partirait pour Santa Fe une demi-heure plus tard et m'indiqua à quel guichet je devais prendre mon billet. J'avais lu quelque part que Santa Fe est une des rares capitales d'Etat à ne pas posséder de véritable aéroport.

Pendant que nous nous dirigeons vers le nord en suivant la 1-25, au sein des ombres allongées du voisinage de Sandia Peak, Frakir se serra légèrement autour de mon poignet. Elle interrompit sa pression un instant plus tard, puis recommença. Je regardai rapidement autour de moi, cherchant le danger contre lequel elle venait de me mettre en garde.

J'étais assis à l'arrière du véhicule. Près du conducteur, deux personnes entre deux âges parlaient avec un accent texan prononcé et portaient avec ostentation des turquoises et des bijoux d'argent ; au milieu, trois femmes âgées bavardaient de choses et d'autres s'étant passées à New York ; de l'autre côté de l'allée centrale un jeune homme et une jeune femme étaient occupés à se contempler ; deux adolescents avec des raquettes de tennis discutaient de leur collègue ; et, juste derrière eux, une religieuse lisait. Je regardai par la fenêtre et ne notai rien de menaçant sur la chaussée, ou à proximité.

Je ne tenais pas à attirer l'attention que suscite toute personne tentant d'en repérer une autre.

C'est pourquoi je me massai le poignet et donnai un ordre en thari à Frakir, qui interrompit aussitôt ses mises en garde. Je savais qu'un avertissement infondé pouvait parfois être émis en raison de la nature du système nerveux, et aucun incident ne vint troubler le reste du voyage, mais j'étais désormais inquiet. Tout en regardant le schiste rouge, le sol brun et jaune, les arroyos franchis par des ponts, les montagnes lointaines et les pentes plus proches pointillées de pins, je ne cessais de penser à F. Est-il à proximité, à m'observer, à m'attendre ? Et, si c'est le cas, pour quelle raison ? Pourquoi ne pas nous asseoir et mettre calmement les choses au point devant deux bières ? Tout ceci est peut-être le fruit d'un simple malentendu ?

J'en doutais, mais apprendre quelles étaient ses intentions m'eût suffi. J'aurais volontiers payé les consommations, même si rien n'avait été réglé pour autant.

Le soleil couchant se reflétait sur la neige de Sangre de Cristos et des ombres glissaient sur les pentes gris-vert, alors que nous entrions dans Santa Fe : une ville aux immeubles crépis. Quand je descendis du car, devant le Hilton, la température était inférieure d'une dizaine de degrés à celle qui régnait quand j'y étais monté à Albuquerque. Mais je me trouvais désormais à une altitude supérieure de six cents mètres, et le crépuscule était plus proche d'une heure et quart.

Je me présentai à la réception du Hilton, puis gagnai ma chambre. Je tentai de téléphoner à Luke, mais il ne décrocha pas. Je pris une douche, changeai de vêtements et appelai à

nouveau sa chambre. Toujours sans résultat. Je commençais à avoir faim et espérais pouvoir dîner en sa compagnie.

Je décidai de me rendre au bar et de passer un moment avec une bière, avant de faire une autre tentative. J'espérais qu'il n'avait pas déjà réservé sa soirée.

Un certain Mr. Brazda, que j'abordai dans le hall pour lui demander où se trouvait le bar, m'apprit qu'il était le directeur de cet hôtel et me demanda si j'étais satisfait de ma chambre. Nous échangeâmes encore quelques paroles, puis il me désigna le couloir menant au salon. Je partis dans cette direction, mais n'arrivai pas à destination.

« Merle ! Que diable fais-tu là ? »

Je pivotai, et vis Luke qui venait d'entrer dans le hall. En sueur et souriant, il portait un treillis maculé de terre, des bottes, une casquette militaire, et son visage était strié de poussière. Après lui avoir serré la main, je lui déclarai :

« Je voulais te parler. Mais que t'est-il arrivé ? Tu t'es enrôlé dans l'armée ? »

— Non. Je me suis promené le long du Pecos toute la journée. Je n'y manque jamais, quand je viens dans la région. C'est grandiose.

— Il faudra que j'essaie, un jour. Je crois que c'est mon tour de t'inviter à dîner ?

— Parfaitement exact. Laisse-moi le temps de prendre une douche et de me changer. On se retrouve au bar dans un quart d'heure, vingt minutes, d'accord ?

— Entendu. À tout de suite. »

Je suivis le couloir et trouvai le bar : une salle sombre et fraîche, avec des fauteuils bas apparemment confortables et de petites tables.

Un jeune couple venait de se lever pour suivre une serveuse vers la salle à manger adjacente. Je pris sa place. Un peu plus tard, une fille approcha, et je lui commandai une bière.

Plusieurs minutes s'étaient écoulées et je buvais lentement en dressant mentalement la liste des événements dus aux machinations perverses de F, quand je pris conscience qu'un des clients qui allaient et venaient dans le bar avait cessé de se

déplacer. Il s'était arrêté près de moi, légèrement en retrait... juste à la limite de mon champ de vision.

L'inconnu s'adressa doucement à moi.

« Excusez-moi. Puis-je vous poser une question ? »

Je tournai la tête, pour découvrir un petit homme maigre de type espagnol, aux cheveux et aux moustaches qui commençaient à grisonner. Ce personnage bien habillé faisait penser à un homme d'affaires local. Je notai une incisive ébréchée, lorsqu'il m'adressa un bref sourire... une simple contraction des lèvres qui traduisait sa nervosité.

« Je m'appelle Dan Martinez », précisa-t-il.

Il ne me tendit pas la main, mais regarda l'autre fauteuil.

« Puis-je m'asseoir une minute ? »

— Que voulez-vous ? Si vous essayez de me vendre quelque chose, je vous avertis que vous perdez votre temps. J'attends quelqu'un et... »

Il secoua la tête.

« Je ne suis pas un représentant, et je sais qu'un de vos amis doit venir vous rejoindre... Mr. Lucas Raynard. C'est à son sujet, que je voudrais vous parler. »

Je désignai le fauteuil.

« D'accord. Prenez place et posez votre question. »

Il s'assit et joignit ses mains, qu'il fit reposer sur la table, entre nous. Il se pencha vers moi.

« J'ai surpris votre conversation, dans le hall. Vous semblez bien le connaître. Pourriez-vous me dire depuis combien de temps ? »

— Depuis environ huit ans, si c'est tout ce que vous voulez savoir. Nous allions au même collège, et nous avons travaillé pour le même employeur, ensuite.

— Grand Design, la société d'informatique de San Francisco. Mais... le connaissiez-vous avant d'aller à ce collège ?

— Vous semblez savoir déjà beaucoup de choses sur son compte. Que voulez-vous ? Vous êtes un flic ?

— Non, absolument pas. Et je vous assure que je ne désire attirer aucun ennui à votre ami. J'essaie simplement de m'en éviter quelques-uns. J'aimerais vous demander... »

Je secouai la tête.

« Vous aviez parlé *d'une* question, et j'y ai répondu. Je refuse de fournir des renseignements sur mes amis à des étrangers. Surtout sans raisons valables. »

Il écarta ses mains.

« Je n'agis pas en cachette. Je sais parfaitement que vous lui rapporterez mes propos. En fait, j'espère que vous le ferez. Il me connaît. Je veux qu'il apprenne que je me renseigne sur son compte, d'accord ? Je pense qu'il en tirera profit. Bon Dieu, j'interroge un de ses amis, non ? Quelqu'un qui serait prêt à mentir pour l'aider. Il me suffit de savoir deux choses...

— Et moi, j'ai seulement besoin de savoir *une* chose : pourquoi ces questions ? »

Il soupira.

« Bon, d'accord. Il m'a proposé... à tout hasard, notez bien... une occasion d'effectuer un placement très intéressant. Mais la somme à investir est importante. Il existe des risques, comme c'est presque toujours le cas lorsqu'il faut financer une société dans un domaine où la concurrence est déjà âpre, mais les rapports possibles sont tentants. »

Je hochai la tête.

« Et vous voudriez savoir si Luke est honnête. »

Il eut un petit rire.

« Ce n'est pas ce qui m'importe le plus. Non, mon seul souci est de savoir s'il a la libre disposition du produit qu'il se propose de fournir. »

Quelque chose, dans la façon dont cet homme s'exprimait, me rappelait quelqu'un. Je tentai de me remémorer qui, mais échouai. Je bus une gorgée de bière.

« Ah ! je n'ai pas l'esprit très vif, aujourd'hui. Désolé. Il est naturellement question d'ordinateurs.

— Naturellement.

— Vous voulez savoir si son employeur actuel pourrait l'attaquer en justice s'il se mettait à son compte ?

— En un mot, oui.

— Je déclare forfait. Il faudrait vous adresser à quelqu'un de plus compétent que moi. Ce domaine est plein de chausse-trapes. J'ignore ce qu'il a à vendre, et où il l'a obtenu... Luke

Voyage beaucoup. Mais même si je le savais, je n'aurais pas la moindre idée de votre position sur le plan légal.

— Je m'estime satisfait par votre réponse. »

Je lui retournai son sourire.

« Vous avez donc transmis votre message. »

Il hocha la tête, et alla pour se lever.

« Oh ! une dernière chose...

— Oui ?

— A-t-il jamais parlé de lieux appelés Ambre, ou les Cours du Chaos ? »

Il avait posé cette question en me fixant droit dans les yeux. Il ne put manquer de noter ma réaction de surprise et d'en tirer une conclusion erronée. Je lui répondis la stricte vérité, mais eus la conviction qu'il ne me croyait pas.

« Non, jamais. Pourquoi cette question ? »

Il secoua la tête, repoussa le fauteuil et s'écarta de la table. Il souriait à nouveau.

« C'est sans importance. Merci, Mr. Corey. *Nus a dhabzhun dhuilsha.* »

Il prit pratiquement la fuite.

« Attendez ! »

J'avais crié si fort qu'un moment de silence s'ensuivit et que toutes les personnes présentes regardèrent dans ma direction.

Je me levais pour me lancer à sa poursuite, quand j'entendis appeler mon nom.

« Hé, Merle ! Ne t'enfuis pas ! Je suis là ! »

Je pivotai. Luke venait d'entrer derrière moi, les cheveux encore humides. Il s'avança, m'assena une tape sur l'épaule, et s'assit dans le fauteuil que Martinez venait de laisser vacant. Il désigna mon verre de la tête, alors que je me rasseyais.

« J'ai besoin d'une bonne bière, dit-il. Seigneur, je meurs de soif ! Où allais-tu, quand je suis arrivé ? »

J'hésitais à lui parler de cette rencontre, ne fût-ce qu'en raison de son étrange conclusion. Il n'avait apparemment pas vu Martinez.

Aussi : « Je voulais faire un saut aux toilettes.

— C'est de l'autre côté, m'expliqua-t-il. J'y suis passé, en venant. »

Il baissa les yeux.

« Dis, la bague que tu portes...

— Oh ! ouais. Tu l'as oubliée au *New Line Motel*. Le réceptionniste m'a chargé de te la remettre, quand je suis passé prendre ton message. Tiens... »

Je tirai sur la bague, mais elle refusa de bouger.

« Elle semble coincée, déclarai-je. Bizarre. Je n'ai pourtant pas eu de difficultés à l'enfiler.

— Ton doigt a pu enfler depuis. À cause de l'altitude, peut-être ? Santa Fe est dans les hauteurs. »

Il attira l'attention de la serveuse et commanda une bière, pendant que je continuais de tirer sur la bague.

« Je vais être obligé de te la vendre, déclara-t-il. Rassure-toi, je n'abuserai pas de la situation.

— Je reviens dans une minute. »

Il leva la main mollement, et la laissa redescendre alors que je me dirigeais vers les toilettes.

Les lieux étaient déserts, et je prononçai la formule qui libérerait Frakir du charme de mise au repos que j'avais utilisé à bord du car. Il s'ensuivit un mouvement immédiat. Avant que j'aie eu le temps de donner un autre ordre, Frakir apparut en miroitant pour se dérouler, ramper sur le dos de ma main, et se lover autour de mon annulaire. Fasciné, je vis le doigt s'assombrir et devenir douloureux sous l'effet de la compression.

Frakir desserra son étreinte, laissant des empreintes dans ma chair, et je compris. Je fis tourner la bague le long du pas de vis imprimé sur mon doigt. Frakir s'avança à nouveau, et je la caressai.

« D'accord. Merci. Je n'ai plus besoin de toi. »

Elle sembla hésiter un instant, mais mon ton était suffisamment autoritaire et je n'eus pas à lui donner d'ordre plus formel. Elle repartit le long de ma main, se lovera autour de mon poignet et redevint invisible.

Je regagnai le bar et remis la bague à Luke, avant de m'asseoir et de prendre mon verre.

« Comment l'as-tu retirée ? me demanda-t-il.

— Avec du savon. »

Il l'enveloppa de son mouchoir et la glissa dans sa poche.

« C'est raté, je viens de perdre l'occasion de réaliser une excellente affaire.

— C'est probable. Tu ne la mets pas ?

— Non, c'est un cadeau. Tu sais, je ne m'attendais pas à ce que tu viennes ici », déclara-t-il tout en puisant une poignée de cacahuètes dans un bol qui était apparu sur la table pendant mon absence. « Je pensais que tu me téléphonerais après avoir reçu mon message, et que nous fixerions un rendez-vous pour plus tard. Mais je suis heureux que tu sois là. Qui sait quand nous nous serions revus ? J'ai quelques projets, et l'un d'eux a évolué bien plus rapidement que je ne l'espérais... C'est de cela que je voulais te parler. »

Je hochai la tête.

« Je désire moi aussi discuter de certaines choses avec toi. »

Dans les toilettes, j'avais pris la décision de ne pas lui parler de Martinez et de ce qu'il avait dit ou insinué. Pour l'instant. Si cette affaire semblait à première vue relever d'un domaine qui ne suscitait plus mon intérêt, je me sentais toujours plus tranquille lorsque je savais certaines choses que mon interlocuteur ignorait, même s'il s'agissait d'un ami...

« Mais conduisons-nous en êtres civilisés et attendons d'avoir dîné pour aborder les sujets importants », déclara-t-il en déchirant lentement sa serviette en papier, pour en faire des boulettes. « Nous irons ensuite dans un coin tranquille où nous pourrions discuter sans être dérangés.

— Excellente idée. On mange ici ?

— La nourriture est bonne, mais je préférerais changer de cadre. J'avais *prévu* d'aller dîner dans un autre restaurant. Je vais téléphoner pour réserver une table.

— Entendu. »

Il but d'un trait le reste de sa bière et se leva.

... Et Martinez m'avait parlé d'Ambre. Qui diable était cet homme ? Certainement pas ce qu'il semblait être à première vue. Il m'avait quitté en s'adressant à moi en thari, ma langue natale, ce qui me sidérait toujours. Je m'emportai contre mon inertie. J'avais trop longtemps négligé le problème posé par F, tant j'étais sûr de moi. Je n'avais pas pensé un seul instant que

cette affaire pourrait devenir si compliquée. J'étais puni de mon arrogance et l'avais mérité, même si je ne l'appréciais guère.

« C'est fait », déclara Luke qui fouilla dans sa poche et jeta quelques pièces près des verres. « Ils nous réservent une table. Finis ta bière, et en route. »

J'obéis, et me levai. Je suivis Luke jusqu'au hall, puis nous primes un corridor menant derrière l'hôtel. Nous sortîmes et traversâmes le parking pour gagner le trottoir de Guadalupe Street. C'était une fin de journée agréable. Nous nous trouvions près de l'intersection avec Alameda. Nous traversâmes deux fois la chaussée et passâmes devant une grande église, puis tournâmes à droite au croisement suivant. Luke tendit le doigt pour me désigner l'autre côté de la rue et un restaurant baptisé *La Tertulia*.

« C'est là. »

Nous traversâmes et entrâmes dans ce bâtiment bas de brique cuite au soleil, de style espagnol, vénérable, et assez élégant à l'intérieur. Nous primes un pichet de sangria, du pollo adova, du pudding et plusieurs tasses de café, sans revenir sur notre décision de ne pas aborder de sujets sérieux pendant le repas.

Au cours du dîner, deux des personnes qui traversaient la salle saluèrent Luke et vinrent s'arrêter à notre table pour échanger quelques civilités avec lui.

« Tu sembles connaître tout le monde », lui fis-je remarquer un moment plus tard.

Il eut un petit rire.

« Je traite beaucoup d'affaires, dans la région.

— Vraiment ? Cette ville semble pourtant peu importante.

— Oui, mais il ne faut pas se fier aux apparences. Santa Fe est la capitale de l'Etat. Nous y avons beaucoup de clients.

— Tu viens souvent ici ?

— C'est une des étapes les plus importantes de mon circuit.

— Comment parviens-tu à traiter des affaires, si tu passes ton temps à te promener dans les bois ? »

Il releva les yeux du petit champ de bataille qu'il reconstituait avec les objets qui se trouvaient sur la table. Il sourit.

« Il faut bien se détendre un peu. J'en ai par-dessus la tête des villes et des bureaux. Je dois partir et marcher, faire du canoë ou du kayak, des trucs comme ça... sans quoi je deviendrais cinglé. C'est d'ailleurs une des raisons pour lesquelles j'ai développé ma clientèle dans cette ville... la proximité d'un tas d'endroits qui conviennent à merveille à ce genre d'activités. »

Il but son café.

« Tu sais, ajouta-t-il, la nuit est si belle que nous devrions aller faire une promenade. Ça te permettrait de mieux comprendre de quoi je veux parler.

— C'est tentant », dis-je en m'étirant et en cherchant le serveur du regard. « Mais il fait nuit, et nous n'y verrons rien.

— Non. La lune va se lever et le ciel est limpide. On voit déjà les étoiles. »

Je pris l'addition et réglai les repas. Nous sortîmes. C'était vrai, la lune venait de faire son apparition.

« J'ai laissé ma voiture à l'hôtel », dit-il dès que nous fûmes dans la rue. « Par ici. »

Arrivés au parking du Hilton, il me désigna un break, l'ouvrit et me fit signe de monter. Il démarra, tourna à la première intersection, et suivit Alameda jusqu'au Paseo, prit un raccourci vers les montagnes par Otero Street, puis par Hyde Park Road. Ensuite, les autres véhicules se firent rares et nous passâmes devant des panneaux indiquant que nous nous dirigions vers des pistes de ski.

Nous suivions une route en lacets qui grimpait régulièrement, et je sentis ma tension me quitter. Nous avions laissé derrière nous toutes les habitations, et pouvions jouir de la nuit et du silence. Pas de réverbères, ici. Par la fenêtre ouverte, je humais la senteur des pins. L'air était frais. Je me détendais, loin de F et du reste.

Je jetai un coup d'œil à Luke. Il regardait droit devant lui, sourcils froncés. Il dut cependant le noter, car il parut brusquement se détendre et m'adressa un sourire.

« Qui commence ? demanda-t-il.

— Vas-y.

— D'accord. Quand nous parlions de ton départ de la Grand Design, l'autre jour, tu m'as dit que tu n'allais pas travailler pour une autre boîte et que tu n'avais pas l'intention de te lancer dans l'enseignement.

— C'est exact.

— Tu as précisé que tu comptais simplement voyager.

— Ouais.

— Une possibilité m'est venue à l'esprit, depuis. »

Je restai silencieux. Il m'étudiait.

« Je me suis demandé si tu ne voulais pas te mettre à ton compte... soit en créant ta propre société, soit en vendant quelque chose que tu aurais à proposer. Tu vois ce que je veux dire ?

— Tu crois que j'ai fait une découverte... trouvé quelque chose de nouveau... et que je ne tiens pas à en faire profiter la Grand D. »

Il fit claquer sa main sur le siège, à côté de lui.

« J'ai toujours su que tu n'étais pas un imbécile. Alors, tu restes à la boîte le temps de tout mettre au point, et ensuite tu pars à la recherche d'un acheteur plein aux as.

— Ton hypothèse tient debout. Mais tu te trompes. »

Il eut un petit rire.

« Ce n'est pas parce que je travaille pour la Grand D que je suis son indic. Tu devrais le savoir.

— Je le sais.

— Et je ne t'ai pas posé cette question par pure curiosité. En fait, j'ai d'autres intentions. J'aimerais te voir réussir, tirer au mieux parti de cette occasion.

— Merci.

— Je pourrais peut-être te donner un coup de main... te fournir une assistance appréciable... dans ma spécialité.

— Je commence à comprendre, Luke. Mais...

— Attends que j'aie fini, d'accord ? Mais réponds d'abord à une question : Tu n'as encore pris d'engagements avec personne, hein ?

— Non.

— C'est ce que je pensais. J'aurais effectivement trouvé cela un peu prématuré. »

Les arbres bordant la route étaient plus grands, la nuit plus fraîche. La lune me paraissait plus grosse et plus lumineuse qu'auparavant. Il franchit d'autres courbes, pour entamer finalement une longue série de lacets. Nous montions toujours, et j'entrevois par instants des pentes abruptes sur la gauche. Je notai l'absence de rails de sécurité.

« Ecoute, me dit-il. Je n'essaie pas d'obtenir une part du gâteau sans rien donner en échange. Je ne suis pas du genre à te demander des actions au nom de notre vieille camaraderie. Affaires et amitié sont deux choses différentes... même s'il est toujours agréable de pouvoir concilier les deux. Laisse-moi te rappeler certaines dures réalités de l'existence. Celui qui trouve un truc vraiment nouveau parvient presque toujours à vendre son idée à des personnes qui sont déjà dans la partie... s'il est prudent, très prudent. Mais c'est là où le bât blesse. Il laisse passer une occasion en or. Celui qui veut vraiment gagner du fric lance sa propre affaire. Prenons Apple, par exemple. Si la société marche, il est toujours possible de la revendre pour une somme sans commune mesure avec celle qui pourrait être obtenue en échange d'une idée. Ecoute, tu es sans doute un champion en informatique, mais je connais le marché. Et j'ai des contacts dans tout le pays... avec des gens qui me font assez confiance pour soutenir financièrement l'affaire et permettre son démarrage. Merde ! Je n'ai pas l'intention de finir mes jours comme employé de la Grand D. Prends-moi avec toi, et je trouverai des capitaux. Tu t'occuperas de la partie technique, et moi de la partie commerciale. C'est le seul moyen d'arriver à quelque chose qui en vaille vraiment la peine.

— Oh ! Seigneur ! Tout ce que tu viens de dire est tentant. Mais tu as suivi une fausse piste. Je n'ai rien à vendre.

— Allons ! Tu sais que tu peux me parler franchement. Si tu refuses ma proposition, je ne dirai rien à personne. Je ne ferais pas ça à un copain. Je crois seulement que tu commettrais une erreur si tu n'exploitais pas toi-même ta découverte.

— Luke, c'est la vérité. »

Il resta silencieux un moment. Puis je sentis son regard se porter à nouveau sur moi. Lorsqu'il détourna la tête, il souriait.

« Quelle est la question suivante ? lui demandai-je.

— Qu'est-ce que la Roue spectrale ?

— Quoi ?

— Top secret, motus et bouche cousue, projet Merle Corey. Roue spectrale. Un ordinateur dans la composition duquel entrent des machins inédits, du jamais vu. Semi-conducteurs liquides, cuves cryogéniques, plasma... »

Je me mis à rire.

« Seigneur ! C'est une plaisanterie, rien de plus. Seulement un passe-temps Cm peu farfelu. Une sorte de jeu... la conception d'une machine impossible à fabriquer sur Terre. Enfin, je ne dis pas pour certains éléments. Mais elle ne fonctionnerait pas. C'est comme un dessin d'Escher... ça semble formidable sur le papier, mais on ne peut le transposer dans la réalité. »

Je réfléchis quelques instants, avant de lui demander :

« Mais comment es-tu au courant ? Je n'en ai parlé à personne. »

Il se racla la gorge, et négocia un autre virage en épingle à cheveux. La cime des arbres égratigna la lune. Quelques gouttes d'humidité apparaissaient sur le pare-brise.

« Eh bien, tu n'as pas été très discret. Toutes les fois où je suis passé chez toi, des dessins, des graphiques et des notes traînaient sur ton bureau et ta table à dessin. Il aurait été difficile de ne pas les remarquer. Tu avais même écrit "Roue spectrale" sur la plupart. Comme rien de tout ça n'est parvenu jusqu'à Grand D, j'ai supposé que c'était un projet personnel et un moyen d'assurer tes vieux jours. Tu n'as jamais été un rêveur, tu as toujours eu les pieds sur terre. Es-tu bien sûr de ne pas me mener en bateau ?

— Si nous décidions de fabriquer les éléments qu'il serait possible de construire, on se retrouverait avec des trucs bizarres qui ne serviraient absolument à rien », lui répondis-je sans mentir.

Il secoua la tête.

« Tu ne parais pas pervers à ce point, Merle. Ça ne te ressemble pas du tout. Explique-moi pourquoi tu aurais perdu ton temps à mettre au point une machine inutile ?

— C'était un essai de conception théorique...

— Arrête tes conneries. Cette foutue machine ne pourrait donc fonctionner nulle part ?

— Tu déformes mes propos. J'ai tenté de t'expliquer que je l'avais conçue en fonction d'un environnement hypothétique différent.

— Oh ! En d'autres mots, nous pourrions faire fortune si nous découvriions l'endroit où construire ton appareil ?

— Heu, oui.

— Tu es plutôt bizarre, Merle. En as-tu conscience ?

— Uh-uh.

— Un autre rêve réduit en fumée. Oh ! enfin... Dis, il n'y a rien qu'il serait possible d'adapter à cette époque et à ce lieu ?

— Non. Elle ne pourrait accomplir aucune de ses fonctions, ici.

— Et qu'ont-elles de spécial, quoi qu'il en soit ?

— Un tas de machins théoriques se rapportant à l'espace et au temps, et quelques concepts de types nommés Everett et Wheeler. Ça relève seulement d'une explication mathématique.

— Tu en es certain ?

— Où est la différence, de toute manière ? Je n'ai rien à vendre et nous ne fonderons pas de société. Désolé. Tu peux aller dire à Martinez et consorts que l'affaire est dans le lac.

— Hein ? Quel Martinez ?

— Un des futurs actionnaires de la Corey & Raynard S.A. Dan Martinez... entre deux âges, pas très grand, assez distingué, avec une incisive ébréchée... »

Son front se plissa.

« Merle, je ne vois pas de qui tu veux parler.

— Ce type m'a abordé pendant que je t'attendais, au bar, et il semblait bien renseigné sur ton compte. Il m'a posé quelques questions, et je comprends à présent qu'elles se rapportaient à la situation hypothétique dont tu viens de me parler. Tu l'aurais contacté pour lui proposer d'investir son argent dans cette affaire.

— Uh-uh. Je ne le connais pas. Pourquoi ne pas m'en avoir parlé plus tôt ?

— Il a filé avant ton arrivée, et tu ne voulais pas parler de choses sérieuses pendant le dîner. Ça ne semblait pas très

important, quoi qu'il en soit. Il m'a demandé de t'informer qu'il se renseignait sur ton compte.

— Que voulait-il savoir, plus précisément ?

— Si tu pouvais fournir un ordinateur libre d'hypothèque et s'il ne risquait pas de se retrouver devant un tribunal, d'après ce que j'ai pu comprendre. »

Il donna une tape au volant.

« C'est complètement absurde. Complètement.

— Les types à qui tu as proposé de financer cette affaire ont pu le charger d'effectuer une petite enquête, ou simplement de te faire comprendre que tu avais intérêt à rester honnête.

— Merle, tu crois que je serais stupide au point de chercher des capitaux avant même d'avoir la certitude qu'il existe un projet à financer ? Je n'ai soufflé mot de ceci à personne, toi excepté, et à présent je ne risque plus d'en parler à qui que ce soit. Qui pouvait être ce type ? Et que voulait-il ? »

Je secouai la tête, mais me remémorai qu'il s'était adressé à moi en thari.

Pourquoi pas ?

« Il m'a également demandé si tu n'avais pas mentionné un endroit appelé Ambre. »

Luke regardait dans le rétroviseur, lorsque je dis cela, et il tourna brusquement le volant pour prendre un virage en épingle à cheveux.

« Ambre ? Tu plaisantes.

— Non.

— Bizarre. C'est probablement une simple coïncidence...

— Quoi ?

— On a fait allusion à une sorte de pays des songes appelé Ambre, la semaine dernière. Des radotages d'ivrogne.

— Qui ? Qui en a parlé ?

— Un peintre que je connais, un vrai cinglé, mais qui a du talent. Un certain Melman. J'aime beaucoup ce qu'il fait, et j'ai acheté quelques-unes de ses toiles. La dernière fois où je suis passé à San Francisco, j'ai fait un saut à son atelier pour voir s'il n'avait rien de nouveau à me proposer. Ce n'était pas le cas, mais je suis resté chez lui jusqu'à une heure tardive, à discuter, boire et fumer quelques joints. Il s'est mis à planer et m'a parlé

de magie. Pas des trucs de prestidigitateurs, mais ces machins rituels, tu sais ?

— Oui.

— Finalement, il a voulu me faire une démonstration. Si je ne savais pas que j'étais moi aussi complètement défoncé, je jurerais que ce n'est pas du bidon... qu'il peut léviter, faire apparaître des rideaux de feu, évoquer puis chasser un bon nombre de monstres. Il devait y avoir de l'acide, dans ce qu'il m'a donné. Mais, merde ! Ça semblait pourtant sacrément réel.

— Uh-uh.

— En tout cas, il a parlé d'une sorte d'archétype de cité. Je ne pourrais dire si elle ressemble plus à Sodome et Gomorrhe qu'à Camelot... des comparaisons qu'il a faites. Mais cette ville, Ambre, serait gouvernée par une famille dont les membres sont à moitié déments et peuplée par leurs bâtards et des gens dont ils auraient fait venir les ancêtres de très loin, il y a une éternité. Des ombres de cette famille et la cité sont censées être présentes dans la plupart de nos légendes... mais j'ignore ce que ça signifie. S'il ne parlait pas par métaphores, je ne saurais jamais ce qu'il voulait dire. Voilà comment j'ai entendu parler de cet endroit.

— Intéressant, déclarai-je. Melman est mort et son immeuble a été rasé par un incendie, il y a quelques jours.

— Je l'ignorais. »

Il lança à nouveau un regard vers le rétroviseur.

« Tu le connaissais ?

— Je suis passé le voir... après notre dernière rencontre, car Kinsky m'avait appris que Julia le voyait régulièrement. Je voulais qu'il me parle d'elle. Tu sais... eh bien, Julia est morte.

— Comment ça s'est passé ? Je l'ai vue la semaine dernière.

— Dans des circonstances pour le moins bizarres. Elle a été tuée par une sorte d'animal monstrueux.

— Seigneur ! »

Il écrasa la pédale de frein et vira sur la gauche, pour arrêter le break sur un large accotement qui surplombait une pente abrupte et boisée. J'apercevais les minuscules lumières de la ville au-dessus des arbres, très loin de là.

Il coupa le contact et les feux du véhicule, puis sortit un paquet de Durham de sa poche et roula une cigarette. Je le surpris à porter les yeux vers le rétroviseur.

« Tu as souvent regardé dans ce miroir.

— Je suis presque certain qu'une voiture nous a suivis depuis le parking du Hilton. Elle est restée à quelques tournants derrière nous pendant un sacré moment. Mais elle semble avoir disparu. »

Il alluma sa cigarette, puis ouvrit la portière.

« Allons prendre l'air. »

Je descendis à mon tour et nous restâmes quelques instants à admirer le vaste panorama. La clarté de la lune projetait jusqu'à nous les ombres de quelques arbres. Il jeta sa cigarette, l'écrasa sous son talon.

« Merde ! s'exclama-t-il. Ça devient trop compromettant ! Oui, je savais que Julia rencontrait ce type. Oui, je suis passé chez elle après avoir vu Melman. Je lui ai même donné un petit paquet qu'il m'avait chargé de lui remettre.

— Un jeu de cartes. »

Je le sortis de ma poche et le montrai à Luke. Il lui adressa à peine un regard, mais hocha la tête.

« Ces cartes. Tu tenais toujours à elle, pas vrai ?

— Oui, probablement.

— Oh ! bordel, fit-il avant de soupirer. D'accord. Il y a certaines choses que je vais devoir te dire, mon vieux, même si elles ne sont pas toutes agréables à entendre. Laisse-moi seulement une minute, pour les trier. Tu me poses un sacré problème... à moins que je ne me le pose tout seul, parce que je viens de prendre une décision. »

Il donna des coups de pied à des gravillons, qui roulèrent vers le bas de la pente.

« Bon, en premier lieu, donne-moi ces cartes.

— Dans quel but ?

— Pour en faire des confettis.

— N'y compte pas. Pourquoi ?

— Elles sont dangereuses.

— Je le savais déjà. Je les garde.

— Tu ne comprends pas.

— Alors, fournis-moi des explications.

— Ce n'est pas facile. Je ne sais pas ce que je peux te dire et ce que je dois te taire.

— Il serait plus simple de tout me raconter.

— Impossible. Crois-moi... »

Je me jetai sur le sol à la première détonation. La balle ricocha sur une pierre, à ma droite. Luke ne m'imita pas. Il se mit à courir en zigzaguant vers un groupe d'arbres d'où deux autres coups de feu furent tirés. Il tenait un pistolet à la main, le leva.

Il riposta, et un hoquet s'éleva du bosquet après son deuxième tir. Je saisis une grosse pierre, me levai, et me mis à courir. Luke fit feu une troisième fois et j'entendis un bruit de chute.

Je rejoignis Luke à l'instant où il retournait le corps, et vis une petite bouffée de fumée bleutée sortir de la bouche de l'homme, en frôlant une incisive ébréchée.

« Qu'est-ce que c'est ? demanda Luke.

— Tu l'as vu comme moi, non ? Je ne sais pas. »

Il ne pouvait détacher le regard de la tache sombre qui s'élargissait sur le devant de la chemise de Martinez, dont la main droite serrait toujours un revolver calibre 38.

« J'ignorais que tu avais une arme, dis-je à Luke.

— Quand on passe autant de temps que moi sur les routes, c'est préférable. J'en achète une dans chaque ville où j'arrive, pour la revendre à mon départ. À cause des règlements de sécurité des compagnies aériennes. Mais je ne crois pas que je revendrai celle-là. Je n'ai jamais vu cet homme, Merle. Et toi ?

— C'est Dan Martinez. Ce type dont je t'ai parlé.

— Oh ! non. Une autre complication. Je ferais sans doute mieux d'entrer dans un monastère zen et tenter de me persuader que rien n'a d'importance. Je... »

Il colla brusquement l'extrémité de son index gauche à son front.

« Oh-oh ! Merle, les clés sont sur le tableau de bord. Prends la voiture et rentre immédiatement à l'hôtel. Laisse-moi ici. Vite !

— Mais qu'est-ce qui se passe ? Que... »

Il leva son arme, un automatique au canon court.

« Obéis ! File, sans poser de questions !

— Mais... »

Il visa le sol, et tira une balle entre mes pieds. Puis il braqua le canon sur ma poitrine.

« Merlin, fils de Corwin, dit-il entre ses dents serrées. Si tu ne prends pas tes jambes à ton cou sur-le-champ, tu es un homme mort ! »

Je suivis son conseil. Les roues du break soulevèrent des gerbes de gravillons et laissèrent des traînées de caoutchouc sur le sol, quand je fis demi-tour. Je descendis dans un grondement de moteur et pris le premier tournant en dérapant. Je freinai avant d'aborder la courbe suivante.

Je me garai sur le bas-côté gauche, à la base d'une falaise, non loin d'un bosquet. Je coupai le contact et les feux, serrai le frein à main. J'ouvris sans bruit la portière, et l'empêchai de se refermer complètement après être descendu du véhicule. Les sons portent loin, en montagne.

Je revins en arrière, restant du côté droit de la route, le plus sombre. Tout était silencieux. Je laissai derrière moi la première courbe et me dirigeai vers la suivante. Quelque chose vola d'un arbre à l'autre. Un hibou, je crois. J'approchai du second virage encore plus lentement, pour ne pas faire de bruit.

J'avancais à quatre pattes, utilisant au mieux la couverture offerte par les rochers et la végétation. Puis je m'arrêtai et étudiai l'endroit où nous avions essuyé les coups de feu. Rien. Je progressais prudemment, prêt à me figer, me coucher, plonger ou m'enfuir, selon les circonstances.

Rien ne bougeait, à l'exception des branches agitées par le vent.

Je me relevai et avançai plié en deux, toujours plus lentement, restant à couvert.

Personne. Luke était parti. Je me rapprochai, m'arrêtai, tendis l'oreille. Pas le moindre son indiquant une présence humaine.

Je me rendis au point où Martinez était tombé. Le corps avait disparu. J'étudiai le sol, sans trouver de traces de ce qui s'était passé après mon départ.

Je revins vers la voiture sans avoir d'ennuis, me mis au volant, et repartis pour la ville. Je n'avais pas la moindre idée de ce que signifiait tout cela.

Je laissai le break dans le parking de l'hôtel, gagnai la chambre de Luke, et frappai. Si je ne m'attendais pas qu'il vînt m'ouvrir, j'estimais que c'était la moindre des politesses avant d'entrer par effraction.

Je pris soin de ne forcer que le verrou et de laisser le battant et le cadre intacts, car Mr. Brazda m'avait paru être un brave homme. Cela me fit perdre du temps, mais il n'y avait personne dans les parages. J'ouvris et fis de la lumière, parcourus les lieux du regard, puis entrai rapidement. Je restai à tendre l'oreille pendant quelques minutes, mais n'entendis aucun bruit dans le couloir.

Ordre irréprochable. Valises sur leurs étagères, vides. Vêtements suspendus dans un placard... rien dans les poches à l'exception de deux pochettes d'allumettes, un stylo et un crayon. Quelques autres objets et sous-vêtements dans un tiroir. Nécessaire de toilette dans une trousse ou soigneusement disposé sur la tablette du lavabo. Rien qui fût digne d'intérêt. Un exemplaire de *Stratégie* de B.H. Liddel Hart était posé sur la table de chevet, avec un signet aux trois quarts de l'ouvrage.

Son treillis se trouvait sur un fauteuil, à côté de ses bottes poussiéreuses et de ses chaussettes. Je fouillai les poches de la chemise, qui me parurent tout d'abord vides. Mais mes ongles retirèrent bientôt de l'une d'elles de petites boulettes de papier blanc. Déconcerté, j'en dépliai quelques-unes. Messages secrets ? Non... je craignais de devenir complètement paranoïaque, quand quelques grains bruns me fournirent une explication. Tabac. Il s'agissait de bouts de papier de cigarette. Sans doute déchiquetait-il ses mégots quand il marchait en pleine nature. Je me remémorai quelques promenades effectuées en sa compagnie. S'il respectait la nature, il n'avait jamais été scrupuleux à ce point.

Je fouillai son pantalon. Je trouvai un mouchoir humide dans une poche-revolver et un peigne dans l'autre, une cartouche dans sa veste. Je la pris sans réfléchir, puis allai

regarder sous le matelas et derrière les tiroirs. Je jetai même un coup d'œil dans le réservoir de la chasse d'eau du cabinet de toilette. Rien. Rien pour expliquer son étrange conduite.

Laissant les clés de sa voiture sur la table de chevet, je ressortis et gagnai ma propre chambre. Peu m'importait de laisser des traces de ma visite. Je voulais en fait qu'il sût que j'étais venu. Il avait fouillé dans mes notes concernant la Roue spectrale et cela m'irritait. En outre, il me devait des explications.

Je me dévêtis, pris une douche, me couchai et éteignis. J'aurais pu lui laisser un message, mais cela eût été une preuve de mon passage à Santa Fe, et j'étais en outre pratiquement certain qu'il ne reviendrait pas.

6.

C'était un petit homme trapu et légèrement rubicond, dont les cheveux bruns veinés de blanc commençaient à se raréfier au sommet du crâne. J'étais assis dans le cabinet de travail de sa maison de campagne, au nord de l'Etat de New York, et je buvais une bière tout en lui résumant mes problèmes. Il savait écouter, et la fenêtre me révélait une nuit étoilée.

« Vous dites que ce Luke n'est pas réapparu le lendemain, répéta-t-il. Vous a-t-il laissé un message ?

— Non.

— Et vous, qu'avez-vous fait, très exactement ?

— Je suis retourné dans sa chambre à mon éveil. Rien n'avait changé. Ensuite, j'ai gagné la réception. Rien. Après avoir pris mon petit déjeuner, je suis allé voir à nouveau. Toujours rien. Alors, j'ai fait une longue promenade dans la ville, jusqu'à midi. Après avoir déjeuné, j'ai regagné sa chambre. La même chose. Je me suis permis d'emprunter les clés de sa voiture pour retourner dans les montagnes, là où avait eu lieu la fusillade. Rien de suspect. J'ai même gravi la pente et regardé aux alentours. Pas de corps, pas le moindre indice. De retour en ville, j'ai déposé ses clés dans sa chambre et suis allé attendre l'heure du dîner au salon de l'hôtel. Je vous ai téléphoné sitôt après. Comme vous m'avez dit de venir, j'ai réservé une place sur le vol pour New York du lendemain et me suis couché de bonne heure. Ce matin, j'ai regagné Albuquerque par le car et pris l'avion.

— Êtes-vous retourné dans sa chambre, avant votre départ ?

— Ouais. Rien de neuf. »

Il ralluma sa pipe.

Cet homme s'appelait Bill Roth et avait été l'ami et le conseiller juridique de mon père, à l'époque où ce dernier vivait dans la région. C'était peut-être le seul habitant de ce monde auquel mon père avait accordé sa confiance, et j'étais sûr de sa loyauté. Je lui avais rendu visite à plusieurs reprises, au cours des huit années écoulées... la dernière fois, un an et demi plus tôt, en de tristes circonstances : les funérailles de sa femme. Je lui avais raconté l'histoire de mon père, telle qu'il me l'avait lui-même narrée hors des Cours du Chaos, ayant l'impression qu'il désirait que Bill fût mis au courant, comme s'il estimait qu'il devait des explications à cet homme qui l'avait tant aidé. Et Bill avait semblé me croire et comprendre. Il faut dire qu'il connaissait mon père bien mieux que moi.

« J'avais déjà noté une forte ressemblance, entre vous. »

J'acquiesçai d'un hochement de tête.

« Ce n'est pas uniquement physique, ajouta-t-il. Fut un temps, Cari avait pour habitude de surgir comme un pilote de chasse dont l'avion aurait été abattu derrière les lignes ennemies. Je n'oublierai jamais la nuit où il arriva monté sur un destrier, avec une épée à la ceinture, pour me charger de découvrir ce qu'était devenu un tas de compost. Et voici que son fils me raconte une histoire pouvant laisser supposer qu'on vient de rouvrir la boîte de Pandore. Ah ! pourquoi n'êtes-vous pas venu me voir pour un divorce, faire votre testament, monter une société, rédiger un contrat d'association ou autre chose de ce genre ? Non, votre problème me rappelle ceux qu'avait votre père. Même si ce que j'ai fait jusqu'à présent pour Ambre peut paraître comparativement banal.

— Vous voulez parler de l'Accord... lorsque Random vous a envoyé Fiona avec une copie du traité de la Marelle qui devait être signé avec Swayvil, Roi du Chaos, afin qu'elle vous le traduise et que vous en cherchiez les lacunes ?

— Effectivement. C'est d'ailleurs ainsi que j'ai appris votre langage. Puis Fiona a voulu récupérer sa bibliothèque... une tâche peu aisée... et ensuite retrouver un ancien amant. J'ignore toujours si c'était par nostalgie ou désir de vengeance, mais j'ai été payé en or, ce qui m'a permis d'acheter ma maison de Palm Beach. Puis... Oh ! bon Dieu. J'ai parfois même envisagé

d'ajouter " Conseiller de la Cour d'Ambre " sur mes cartes de visite. Mais tout cela était relativement commun. Je suis constamment chargé d'effectuer des démarches de ce genre, à un niveau plus terre à terre. Cependant, on retrouve dans votre récit les éléments de magie noire et de meurtre qui semblaient indissociables de votre père. Cela m'inspire de la terreur, et je ne saurais même pas vous conseiller.

— Eh bien, disons que sorcellerie et violence sont mon domaine. En fait, cela influence ma façon de penser. Je sais que vous ne voyez pas la situation sous le même jour que moi. Ce qui m'échappe est, par définition, ce dont je n'ai pas conscience. Qu'ai-je bien pu omettre, selon vous ? »

Il but une gorgée de bière, ralluma sa pipe.

« D'accord. Commençons par votre ami Luke... d'où vient-il ?

— Je crois qu'il est originaire du Midwest : Nebraska, Iowa, Ohio... un de ces Etats.

— Mm-hm. Que font ses parents ?

— Je n'en sais rien.

— A-t-il des frères ou des sœurs ?

— Je l'ignore.

— Vous ne trouvez pas ça bizarre... qu'il n'ait jamais rien dit de sa famille ou de sa ville natale, depuis huit ans que vous vous connaissez ?

— Non. Après tout, je n'ai jamais parlé des miens ou de mes origines, moi non plus.

— Ce n'est pas normal, Merle. Vous n'avez pas passé votre enfance sur ce monde, ce qui vous donne d'excellentes raisons d'éluder ce sujet. Mais pourquoi Luke a-t-il fait de même ? À votre arrivée, vous ne pouviez connaître nos us et coutumes, mais ne vous êtes-vous jamais interrogé sur son compte, depuis ?

— Bien sûr que si. Cependant, il respectait mon désir de discrétion, et je devais lui rendre la pareille. Nous avons en quelque sorte passé un accord tacite : de tels sujets étaient tabous.

— Comment l'avez-vous rencontré ?

— Nous étions nouveaux au collège, et nous suivions les mêmes cours.

— Vous veniez tous deux d'une autre ville et ne connaissiez personne. Votre amitié date donc du tout début de...

— Non. Les premiers temps, nous nous adressions à peine la parole. Je le prenais pour un petit con imbu de lui-même ; Je ne l'aimais pas, et c'était réciproque.

— Pourquoi ?

— L'opinion qu'il avait de moi n'était pas plus flatteuse.

— Vous vous êtes donc rendu graduellement compte que vous vous trompiez.

— Oh ! nous ne nous trompions pas ! C'est en essayant de surpasser l'autre, que nous avons fini par mieux nous connaître. Nous pratiquions les mêmes sports, sortions avec les mêmes filles, tentions d'avoir des notes supérieures...

— Et...

— Progressivement, nous nous sommes respectés. Quand nous avons tous deux réussi à nous qualifier pour les jeux Olympiques, il s'est produit une sorte de rupture. Nous nous sommes donné des tapes dans le dos, avant d'éclater de rire. Nous avons ensuite dîné ensemble et passé toute la nuit à discuter. Luke m'a dit qu'il se fichait pas mal des jeux Olympiques, et je lui ai répondu : "Moi aussi." Il a ajouté qu'il avait seulement voulu me démontrer qu'il était meilleur que moi, mais qu'il estimait désormais cela sans importance, que nous étions tous deux hors du commun, et qu'il était inutile de poursuivre cette compétition. Comme je partageais entièrement son point de vue, nous sommes devenus amis.

— Je vois. Une sorte de camaraderie spécialisée. Copains dans certains domaines. »

J'eus un rire et pris mon verre.

« N'est-ce pas toujours le cas ?

— C'est fréquent, surtout au début. Il n'y a pas de mal à ça. Disons simplement que ça saute aux yeux, dans votre cas.

— Possible.

— Mais cela n'explique rien. Deux jeunes gens aussi liés que vous l'étiez... et sans passé à se raconter.

— Vous devez avoir raison. Qu'en déduisez-vous ?

— Vous n'êtes pas ce que l'on pourrait appeler un être humain normal.

— Non.

— Je ne suis pas certain que Luke en soit un, lui non plus.

— Que pourrait-il être, alors ?

— Ceci relève de votre domaine. Mais ce sujet mis à part, quelque chose me tracasse.

— Quoi ?

— Ce Martinez. Il vous a suivis en pleine nature, s'est glissé furtivement jusqu'à vous, puis a ouvert le feu. Qui voulait-il tuer ? Luke ? Vous ? Les deux ?

— Je l'ignore. Je ne sais pas à qui était destinée la première balle. Quand Luke a riposté, Martinez s'est vu contraint de se défendre.

— Exactement. Mais si Martinez était F... ou un de ses émissaires... pourquoi aurait-il pris la peine de vous aborder au bar de cet hôtel ?

— J'ai à présent l'impression que son histoire de capitaux n'était qu'un prétexte pour engager la conversation et me demander si Luke connaissait Ambre.

— Votre réponse a été négative, mais votre réaction l'a incité à croire que vous mentiez.

— En fait, Luke était bel et bien au courant... d'après ce qu'il m'a avoué ensuite. Vous croyez qu'il pourrait être un tueur à la solde d'un Ambrien ?

— Possible. Pourquoi n'en serait-il pas un lui-même ?

— Je n'ai entendu parler de personne pouvant correspondre à la description de Luke, au cours de mon séjour en Ambre. J'ai en outre consulté un grand nombre d'ouvrages généalogiques. Mes parents s'intéressent énormément à ce sujet, même s'ils sont moins ordonnés que ceux du Chaos... il leur arrive même de se quereller pour savoir qui est l'aîné, parce que certains d'entre eux sont nés dans des lieux où les courants temporels sont différents... mais tout est consigné dans leurs archives.

— Le Chaos ! Il est vrai que vous y avez également des parents ! Est-ce que... »

Je secouai négativement la tête.

« Impossible. Je connais encore mieux les familles du Chaos. Je pourrais énumérer tous ceux qui sont capables de manipuler Ombre, d'y voyager. Luke n'est pas l'un d'eux, et...

— Une minute ! Y a-t-il dans les Cours d'autres personnes qui peuvent traverser Ombre ?

— Oui. Ou encore ramener à elles des choses prélevées dans Ombre. C'est en quelque sorte une inversion de...

— Je croyais qu'il fallait subir l'épreuve de la Marelle, pour en être capable ?

— Ils ont une sorte d'équivalent de la Marelle, appelé le Logrus. Un labyrinthe chaotique, en perpétuel mouvement. Très dangereux. Il engendre un déséquilibre mental temporaire. Extrêmement désagréable.

— Vous l'avez donc traversé ?

— Oui.

— Et vous avez également subi l'épreuve de la Marelle ? »

J'humectai mes lèvres, à ce souvenir.

« Effectivement. Et j'ai bien failli y perdre la vie. Suhuy pensait que je périrais mais Fiona estimait que je pourrais réussir, si elle m'aidait. J'étais...

— Oui est Suhuy ?

— Le Maître du Logrus... et également un de mes oncles. Pour lui, la Marelle d'Ambre et le Logrus du Chaos étaient incompatibles. Random, Fiona et Gérard m'avaient guidé jusqu'à la Marelle, quand je pris contact avec Suhuy et lui demandai de venir y jeter un coup d'œil. Il me dit alors que la Marelle et le Logrus étaient antithétiques et que je serais détruit, ou que je ne pourrais garder en moi les images de l'un et de l'autre... la première hypothèse étant la plus plausible. Fiona estimait quant à elle que la Marelle pouvait englober toute chose, y compris le Logrus, et que ce dernier était capable de s'adapter à toute chose, y compris la Marelle. Aussi me laissèrent-ils décider seul, et je compris que je devais tenter cette épreuve. Je parvins à traverser, et j'ai toujours en moi le Logrus et la Marelle. Suhuy reconnut que Fi avait vu juste, et attribua ma réussite au fait que mon père était originaire d'Ambre et ma mère du Chaos. Fiona n'était pas du même avis, et... »

Bill leva la main, pour m'interrompre.

« Une minute. Je ne comprends pas comment vous avez pu faire venir si rapidement votre oncle Suhuy dans le sous-sol du palais d'Ambre.

— Oh ! je dispose de deux jeux d'Atouts, l'un d'Ambre et l'autre du Chaos, grâce à mes parents des Cours.

— Tout cela est passionnant, mais nous nous écartons du sujet. D'autres personnes peuvent-elles voyager en Ombre ? Existe-t-il d'autres façons de parvenir à ce résultat ?

— Oui, les méthodes ne manquent pas. Un certain nombre de créatures magiques, comme la Licorne, peuvent se rendre où elles le désirent. N'importe qui peut encore suivre un voyageur d'Ombre ou une de ces créatures surnaturelles, tant qu'on ne perd pas sa trace. Et rien n'empêche un voyageur d'Ombre de se faire accompagner par toute une armée. Je pourrais encore citer les habitants de divers royaumes d'Ombre proches d'Ambre ou du Chaos. On trouve parmi eux de puissants sorciers, en raison de l'influence des deux centres du pouvoir. Certains, parmi les plus doués, sont devenus des experts en la matière... même si leurs images de la Marelle et du Logrus sont imparfaites et ne peuvent être comparées aux originaux. Mais à ces deux extrémités, il n'est même pas utile d'être initié pour pouvoir s'aventurer en Ombre, dont les interfaces sont plus ténues. Nous effectuons même des échanges commerciaux avec ces peuples. Et plus les routes établies sont fréquentées, plus il est facile de les suivre. S'en écarter est par contre assez délicat, cependant. Mais nous savons que d'importantes forces armées ont traversé. C'est pourquoi nous montons la garde. Julien en Arden, Gérard pour la mer, etc.

— D'autres explications ?

— Une tempête d'Ombre, peut-être.

— De quoi s'agit-il ?

— D'un phénomène naturel, pour lequel nous n'avons aucune explication satisfaisante. La meilleure comparaison que je pourrais trouver, c'est avec un ouragan tropical. Une théorie sur leur origine fait entrer en ligne de compte le battement des ondes de fréquence émises par Ambre et les Cours qui façonnent la nature des ombres. Quoi qu'il en soit, quand une

tempête se lève, elle peut traverser un grand nombre d'ombres avant de s'apaiser. Certaines sont dévastatrices, d'autres moins. Mais elles emportent fréquemment des choses avec elles.

— Y compris des personnes ?

— Nous savons que cela s'est déjà produit. »

Il termina sa bière. Je fis de même.

« Et les Atouts ? demanda-t-il. N'importe qui peut apprendre à les utiliser ?

— Oui.

— Il en existe combien de jeux ?

— Je l'ignore.

— Qui les fabrique ?

— Les imagiers sont nombreux, dans les Cours. C'est là-bas que j'ai appris cet art. Il y a encore Fiona et Bleys, en Ambre... et il me semble qu'ils ont transmis leur savoir à Random...

— Ces sorciers dont vous parlez... ceux des royaumes voisins... L'un d'eux pourrait-il faire un jeu d'Atouts ?

— Sans doute, mais les cartes seraient loin d'être parfaites. Je crois savoir qu'il faut être un initié de la Marelle ou du Logrus, pour en fabriquer sans défauts. Certains pourraient cependant faire des jeux utilisables... à condition de courir le risque de périr à l'arrivée ou de se retrouver dans quelques limbes.

— Et le jeu trouvé chez Julia ?...

— Ces Atouts sont des originaux.

— Comment expliquez-vous leur présence dans son appartement ?

— Un initié a dû transmettre son savoir à une personne capable de l'assimiler, et ce dans le plus grand secret. Voilà tout.

— Je vois.

— Nous ne sommes guère avancés, je le crains.

— Je dois disposer de tous les éléments, pour analyser la situation. Comment serait-il autrement possible de savoir dans quel sens diriger les recherches ? Une autre bière ?

— Un moment. »

Je fermai les yeux et visualisai une image du Logrus... mouvante, en déplacement constant. Je m'imaginai l'objet de mon désir, et deux des lignes qui nageaient dans cet univers

immatériel acquirent de l'éclat et de la substance. Je déplaçai lentement mes bras, imitant leurs ondulations, leurs soubresauts. Finalement, ces lignes et mes membres semblèrent fusionner. J'ouvris les mains et tendis les bras en avant, en Ombre.

Bill se racla la gorge.

« Hé... que faites-vous, Merle ?

— Une minute. »

Les lignes continueraient de s'étirer à l'infini jusqu'au moment où elles rencontreraient ce que je cherchais... ou bien où j'aurais épuisé ma patience ou ma concentration. Finalement, je perçus une légère secousse : des touches sur deux lignes de pêche.

« Et voilà », déclarai-je.

Et je les ramenai rapidement.

Une bouteille de bière glacée apparut dans chacune de mes mains. Je refermai mes doigts sur elles et en tendis une à Bill.

« Voilà ce que je veux dire en parlant du phénomène inverse d'un voyage en Ombre, dis-je tout en inspirant profondément. Je suis allé y chercher deux bières pour vous éviter de vous rendre dans la cuisine. »

Il étudia l'étiquette orange, et l'inscription verte aux lettres singulières.

« Je ne connais pas ce langage, dit-il. Et encore moins la marque. Vous êtes certain que c'est sans danger ?

— Oui, j'ai choisi une bière réputée.

— Heu... vous n'avez pas pensé à prendre également un ouvre-bouteille, n'est-ce pas ?

— Oops ! Désolé, je...

— Ne prenez pas cette peine. »

Il se leva, gagna la cuisine, et en revint peu après avec un décapsuleur. Lorsqu'il eut ouvert la première bouteille, de la mousse en jaillit et il dut la placer au-dessus de la corbeille à papier. Tout se passa de façon identique pour la seconde.

« Les objets sont un peu secoués, quand on les ramène rapidement, lui expliquai-je. Il est rare que j'utilise cette méthode lorsque j'ai soif, et je n'ai pas pensé...

— C'est sans importance. »

Il s'essuya les mains dans son mouchoir, puis goûta sa bière.

« Elle est excellente, fit-il observer. Je me demande... non...

— Quoi ?

— Pourriez-vous nous ramener une pizza ?

— Napolitaine ou aux fruits de mer ? »

Le lendemain matin, nous fîmes une longue promenade le long d'un petit cours d'eau qui suivait la limite des terres d'un de ses voisins et clients. Nous marchions lentement. Un bâton à la main et une pipe à la bouche, Bill poursuivait l'interrogatoire commencé le soir précédent.

« Vous avez dit une chose que je n'ai pas relevée sur l'instant, parce que je m'intéressais à d'autres aspects de la situation, déclara-t-il. Vous et Luke vous êtes qualifiés pour les jeux Olympiques, puis avez laissé tomber, c'est bien ça ?

— Oui.

— Quelle discipline ?

— Athlétisme et course sur diverses distances. Nous étions tous deux des coureurs et...

— Et ses temps étaient proches des vôtres ?

— Sacrement. Parfois, c'était mon temps qui était proche du sien.

— Etrange.

— Quoi ? »

La berge devenait abrupte et nous traversâmes le cours d'eau sur des pierres. Un chemin longeait l'autre rive, plus large et moins accidentée.

« Que ce type soit aussi bon que vous dans le domaine sportif est une coïncidence plutôt extraordinaire. D'après ce que je sais, les Ambriens sont bien plus athlétiques que nous. Leur métabolisme particulier leur donne une énergie peu commune, et un pouvoir de récupération et de régénération que nous ne possédons pas. Comment diable ce Luke pouvait-il vous égaler dans des compétitions de haut niveau ?

— C'était un athlète, et il entretenait sa forme physique. Il y a d'autres hommes comme lui... musclés et rapides. »

Il secoua la tête, tout en repartant le long du sentier.

« Je ne dis pas le contraire. Je trouve simplement que c'est une coïncidence de trop. Ce garçon est aussi discret que vous sur son passé, puis il s'avère qu'il connaît votre véritable identité. Dites-moi, est-il vraiment un grand amateur d'art ?

— De quoi ?

— D'art. L'apprécie-t-il au point de collectionner des toiles ?

— Oh ! oui. Nous allions régulièrement aux vernissages et aux expositions organisés par les musées. »

Il renifla et donna un coup de bâton à un caillou, qui disparut dans la rivière.

« Bon, voilà qui affaiblit un argument, mais ne l'élimine pas pour autant.

— Je ne vous suis pas...

— Qu'il ait lui aussi connu ce peintre occultiste dément peut paraître moins étrange, si vous dites que ce type avait du talent et que Luke est amateur d'œuvres d'art.

— Rien ne l'obligeait à m'apprendre qu'il connaissait Melman.

— Exact. Mais ceci ajouté à ses qualités physiques... Même s'il s'agit de simples coïncidences, il est indéniable que ce Luke sort de l'ordinaire.

— J'avoue que cela m'est venu très souvent à l'esprit, depuis l'autre nuit. Mais s'il n'est pas originaire de ce monde, je me demande bien d'où il peut venir.

— Nous avons donc fait le tour de la question, en ce qui le concerne. »

Sur ces mots, Bill s'arrêta pour observer des oiseaux qui s'envolaient d'un terrain marécageux, de l'autre côté du cours d'eau. Il regarda derrière nous.

« Dites-moi... dans un tout autre domaine... quel est votre... heu... votre rang ?

— Que voulez-vous dire ?

— En tant que fils d'un Prince d'Ambre, quel est votre statut officiel ?

— Oh ! vous me demandez mon titre ? Je suis duc des Marches de l'Ouest et comte de Kolvir.

— Ce qui signifie ?

— Que je ne suis pas un Prince d'Ambre ; que personne n'a à redouter que je veuille accéder un jour au trône ; que je ne risque pas d'être assassiné pour des questions de succession...

— Hm.

— Pourquoi ce "hm" ? »

Il haussa les épaules.

« J'ai trop lu de récits historiques. Personne n'est en sécurité.

— Selon les derniers communiqués, tout était calme sur le front intérieur.

— Eh bien, voilà au moins une bonne nouvelle. »

Nous atteignîmes une vaste grève de galets et de sable, qui montait doucement sur une dizaine de mètres vers une levée de terre abrupte de près de deux mètres cinquante de hauteur. Je regardai la ligne tracée par les crues et les racines dénudées des arbres poussant au sommet. Bill s'assit sur un rocher, sous leur ombre, et ralluma sa pipe. Je m'installai sur une pierre proche, à sa gauche. L'eau clapotait et se ridait, et nous restâmes à admirer ses reflets pendant un long moment.

« Joli, dis-je un peu plus tard. Cet endroit est très agréable.

— Uh-uh. »

Il regardait à nouveau dans la direction d'où nous étions venus.

« Quelque chose ? fis-je à voix basse.

— Il m'a semblé entrevoir quelqu'un, tout à l'heure, murmura-t-il. Un homme qui venait dans notre direction... à une certaine distance derrière nous. Puis les courbes de la berge me l'ont dissimulé.

— Je ferais mieux d'aller jeter un coup d'œil.

— J'ai pu me faire des idées. Le temps est magnifique et les promeneurs sont nombreux, par ici. J'ai décidé cette petite halte pour l'attendre, mais sans doute est-il allé ailleurs.

— Pourriez-vous me le décrire ?

— Non. Je l'ai seulement entrevu. Il n'y a pas de quoi s'inquiéter. À force de réfléchir à votre histoire, je suis devenu méfiant... ou paranoïaque. J'hésite à me prononcer. »

Je pris ma propre pipe, la bourrai, l'allumai. Nous attendîmes à peu près un quart d'heure. Personne n'apparut.

Finalement, Bill se leva et s'étira.

« Fausse alerte, déclara-t-il.

— Probablement. »

Il repartit, et je lui emboîtai le pas.

« Et il y a encore cette Jasra qui m'inquiète, ajouta-t-il. Vous dites qu'elle vous a rejoint en utilisant un Atout... et qu'elle avait dans la bouche une aiguille empoisonnée ?

— Exact.

— Aviez-vous déjà rencontré quelqu'un comme elle, auparavant ?

— Jamais.

— Des suppositions ? »

Je répondis négativement.

« Et pourquoi cette histoire de nuit de Walpurgis ? Je comprends que cette date puisse avoir une signification pour un psychopathe, et que les adeptes de certaines religions primitives accordent de l'importance au retour du printemps. Mais F agit avec trop de méthode pour que nous le classions parmi les malades mentaux. Quant à cet autre type...

— Melman accordait de l'importance à cette date.

— Oui, mais il était plongé dans la sorcellerie jusqu'au cou. Je ne serais pas surpris qu'il ait établi seul ce rapport, intentionnellement ou non. Oui, il a admis que son maître n'avait jamais précisé pourquoi il avait choisi le 30 avril. Cette supposition est de lui. Mais vous êtes mieux placé que moi dans ce domaine. Le fait d'assassiner un membre de votre famille ce jour de l'année a-t-il une signification particulière, ou permet-il d'obtenir un pouvoir quelconque ?

— Rien dont j'ai entendu parler, en tout cas. Mais il existe naturellement un grand nombre de choses que j'ignore. Je suis très jeune, comparé à la plupart des adeptes. Où voulez-vous en venir, Bill ? Vous estimez que F n'est pas un cinglé, et refusez d'admettre qu'il existe un rapport avec la nuit de Walpurgis.

— Je ne sais pas. Je réfléchis à haute voix. Disons que je trouve cela peu plausible, c'est tout. Au fait, saviez-vous que le 30 avril les membres de la Légion étrangère française ont quartier libre pour aller s'enivrer, et deux jours supplémentaires pour dessoûler ? C'est l'anniversaire du combat de Camerone,

un de leurs plus grands faits d'armes. Est-ce cependant une raison pour établir un rapport avec l'affaire qui nous concerne ? J'en doute. Et pourquoi le sphinx ? Pourquoi cet Atout qui vous transporte en un lieu où vous devez trouver la solution d'une devinette stupide, ou être dévoré ?

— J'ai l'impression que c'était à la seconde possibilité que pensait l'auteur de cette carte.

— Moi aussi, mais je trouve cela extrêmement bizarre. Vous savez, je parierais qu'elles sont toutes du même genre... des pièges d'une nature ou d'une autre.

— Possible. »

Je plongeai la main dans ma poche, pour les prendre.

« N'y touchez pas, fit-il. Ne nous attirons pas d'ennuis. Vous devriez peut-être les enterrer, pour quelque temps tout au moins. Je pourrais les placer dans mon coffre du bureau. »

J'eus un rire.

« Les coffres-forts ne sont pas assez sûrs. Non, merci. Je préfère les garder sur moi. Il existe peut-être un moyen de les tester sans courir de risques.

— C'est vous le spécialiste. Je voulais justement vous demander si quelque chose ne pourrait pas sortir des scènes représentées sur ces cartes sans que vous...

— Non. Aucun danger de ce genre avec un Atout. Il faut beaucoup d'attention. Enormément de concentration.

— C'est déjà ça. Je... »

Il regarda une fois de plus derrière nous. Quelqu'un approchait. Je fléchis mes doigts, machinalement.

Puis je l'entendis libérer sa respiration.

« Tout va bien, me dit-il. Je le connais. C'est George Hansen. Le fils du propriétaire de la ferme voisine. Salut, George ! »

Le personnage qui approchait nous fit un geste de la main. De taille moyenne et de forte corpulence, il avait des cheveux sable, portait un Levi's et un tee-shirt de Grateful Dead, avec un paquet de cigarettes glissé sous la manche gauche. Il devait avoir une vingtaine d'années.

« Salut, fit-il, en se rapprochant. Chouette journée, pas vrai ?

— Effectivement, répondit Bill. C'est la raison pour laquelle nous avons préféré faire une petite promenade, plutôt que de rester à la maison. »

Le regard de George se porta sur moi.

« Moi aussi, dit-il, en passant ses dents sur sa lèvre inférieure. Fait vraiment beau.

— Je te présente Merle Corey. Il est venu me rendre une petite visite.

— Merle Corey », répéta George, qui me tendit la main.
« Salut, Merle. »

Je la pris et la serrai, la trouvant un peu moite.

« Ce nom te dit quelque chose ?

— Heu... Merle Corey.

— Tu as connu son père.

— Ouais ? Oh ! bien sûr !

— Sam Corey, précisa Bill en m'adressant un regard.

— Sam Corey, répéta George. Heureux de vous rencontrer.
Vous comptez rester ici longtemps ?

— Probablement quelques jours. J'ignorais que vous connaissiez mon père.

— Un chic type. D'où venez-vous ?

— Californie, mais j'ai décidé de changer de cadre de vie.

— Où irez-vous ?

— Je compte quitter ce pays.

— Europe ?

— Encore plus loin.

— Terrible. J'aimerais bien voyager, moi aussi.

— Vous le ferez peut-être.

— Possible. Bon, je vous laisse. Profitez de la promenade.
Heureux de vous avoir rencontré, Merle.

— Tout le plaisir était pour moi. »

Il recula, nous salua de la main, et s'éloigna.

J'adressai un regard à Bill, et notai qu'il tremblait.

« Qu'est-ce qui se passe ?

— Je connais ce même depuis toujours. Vous pensez qu'il est camé ?

— En tout cas, je n'ai vu aucune trace de piqûre sur ses bras.
Et je n'ai pas eu l'impression qu'il planait.

— Vous ne le connaissez pas aussi bien que moi. Il était... comment dire ?... différent. C'est sous le coup d'une impulsion que j'ai appelé votre père Sam... parce que quelque chose me paraissait bizarre. Sa façon de parler a changé, son attitude, sa démarche... des choses intangibles. J'attendais qu'il me reprenne, et m'apprêtais à faire une plaisanterie sur ma sénilité précoce, mais il a même répété ce prénom, sans relever mon erreur. Merle, j'en ai froid dans le dos ! Il le connaissait très bien... sous le nom de Cari Corey. Votre père aimait vivre dans un cadre agréable ; mais pas désherber le jardin ou râtelier les feuilles mortes, et c'est George qui a entretenu sa pelouse pendant des années. Il ne peut ignorer qu'il se prénommaît Cari.

— Je ne comprends pas.

— Moi non plus, et c'est ce qui m'inquiète.

— Il a donc une conduite étrange... Et vous pensez qu'il nous filait ?

— J'en suis désormais convaincu. C'est une coïncidence trop extraordinaire... juste après votre arrivée. »

Je pivotai.

« Je vais le suivre, et apprendre la vérité.

— Non. Surtout pas.

— Je ne lui ferai aucun mal. Il existe d'autres méthodes.

— Il serait préférable de lui laisser croire qu'il nous a trompés et d'attendre qu'il commette des imprudences ou laisse échapper des informations utiles. En outre, tout ce que vous pourriez faire (même en agissant discrètement ou en employant la magie) révélerait que nous nous méfions de lui. Permettez-lui de filer et estimez-vous heureux d'avoir été mis en garde. Contentez-vous de redoubler de prudence.

— Vous marquez un point. D'accord.

— Rentrons, et allons déjeuner en ville. Je dois faire un saut au bureau pour récupérer certains documents et passer quelques coups de téléphone. J'ai rendez-vous avec un client à deux heures. Vous pourrez prendre la voiture et flâner en attendant que j'aie terminé.

— Parfait. »

Tout en faisant le chemin en sens inverse, je m'interrogeai. J'avais tu certaines choses à Bill. Par exemple, je n'avais pas

jugé utile de lui dire qu'un lacet d'étrangleur invisible aux propriétés peu communes restait lové autour de mon poignet gauche. Une de ses propriétés était de me mettre en garde contre les personnes ayant de mauvaises intentions à mon égard, ce qu'il n'avait cessé de faire en présence de Luke au cours des deux années ayant précédé la naissance de notre amitié. Quelle que fût la raison de l'étrange conduite de George Hansen, Frakir n'avait pas réagi.

Etrange, cependant... il y avait un je-ne-sais-quoi dans la façon dont il parlait, dont il prononçait ses paroles...

J'allai faire une promenade en voiture après le déjeuner, pendant que Bill réglait ses affaires. Je me rendis là où mon père avait vécu, des années plus tôt. J'y étais déjà allé un bon nombre de fois, sans jamais pénétrer dans la demeure. Aucune raison valable de le faire, quoi qu'il en soit. Je me garai plus loin sur la route, en haut d'une éminence, et étudiiai la maison. Bill m'avait appris qu'un jeune couple y vivait, avec des enfants... ce que je pus constater moi-même en voyant des jouets disséminés dans le jardin. Je tentai de me mettre dans la peau d'un gosse passant son enfance en cet endroit, et supposai que j'aurais trouvé une telle vie agréable. La maison était bien tenue, coquette, et ses occupants devaient être heureux.

Je me demandai où se trouvait Père... s'il était encore parmi les vivants. Personne n'avait pu le joindre par l'entremise de son Atout, mais cela ne prouvait rien. Il existe de nombreuses raisons pour empêcher un tel contact. On disait d'ailleurs que l'une d'elles s'appliquait à son cas, même si je ne voulais pas envisager cette hypothèse.

Selon une rumeur, mon père était devenu fou dans les Cours du Chaos et errait désormais en Ombre, victime d'un sortilège que lui avait lancé ma mère. Mais elle refusait de faire le moindre commentaire à ce sujet. Selon une autre version, il s'était rendu dans un univers qu'il venait de créer et n'en était jamais ressorti, ce qui le plaçait hors d'atteinte des Atouts. On disait encore qu'il avait péri après son départ des Cours... et un certain nombre de mes parents du Chaos m'avaient affirmé l'avoir vu partir après son séjour. Si les rumeurs sur sa mort étaient fondées, il n'avait donc pas péri dans les Cours du

Chaos. D'autres personnes prétendaient l'avoir vu plus tard en des lieux extrêmement éloignés, des rencontres ayant pour seul point commun son étrange conduite. L'un disait qu'il voyageait en compagnie d'une danseuse muette (une dame fluette et charmante avec qui il communiquait par gestes) et qu'il ne parlait guère lui non plus. Un autre racontait l'avoir vu beugler dans un saloon, complètement ivre, avant d'être finalement expulsé par les clients qui souhaitaient pouvoir écouter tranquillement l'orchestre. Je ne me serais porté garant de l'authenticité d'aucun de ces récits. Il m'avait fallu de longues recherches simplement pour récolter ces quelques rumeurs. Il m'était également impossible de le localiser par une évocation du Logrus. J'avais essayé maintes fois. Naturellement, s'il se trouvait très loin, mon pouvoir de concentration était peut-être tout simplement insuffisant.

En d'autres termes, j'ignorais totalement où se trouvait mon père, Corwin d'Ambre, et personne ne semblait mieux renseigné que moi. Je le regrettais amèrement, car je n'étais resté véritablement près de lui que lorsqu'il m'avait raconté sa longue histoire hors des Cours du Chaos, le jour de la bataille de la Marelle. Cela avait marqué un tournant dans mon existence, m'incitant à aller acquérir de l'expérience et de la maturité sur l'ombre monde où il avait vécu si longtemps. Il me fallait comprendre cette dernière afin de pouvoir comprendre mon père. J'estimais y être parvenu, au-delà de mes espérances, mais il m'était impossible de le joindre pour reprendre notre entretien.

J'allais tester une nouvelle méthode pour le localiser (maintenant que la Roue spectrale était presque prête), quand la situation s'était brusquement dégradée. J'avais eu l'intention de me rendre dans mon univers personnel et me mettre à l'ouvrage, après un voyage à travers le pays prévu pour s'achever chez Bill un ou deux mois plus tard.

Mais à présent que l'imprévu s'en était mêlé, je devais régler un problème plus urgent avant de pouvoir me consacrer à cette quête.

Je passai devant la maison, roulant au pas. J'entendis de la musique par les fenêtres ouvertes et jugeai préférable de ne pas

savoir exactement à quoi ressemblait l'intérieur. Mieux vaut parfois préserver un peu de mystère.

Ce soir-là, après le dîner, je m'assis sur la véranda avec Bill et cherchai d'autres sujets pour m'occuper l'esprit. Je n'y étais toujours pas parvenu quand il prit l'initiative de nous rebrancher sur notre roman-feuilleton.

« Autre chose, commença-t-il.

— Oui ?

— Dan Martinez vous a abordé en déclarant que Luke cherchait des investisseurs pour fonder une nouvelle société d'informatique. Vous avez ensuite estimé qu'il s'agissait d'une simple excuse, d'un moyen d'endormir votre méfiance avant de vous poser cette question sur Ambre et le Chaos.

— Exact.

— Mais ensuite Luke a effectivement parlé de se lancer dans ce genre d'activités, tout en affirmant ne pas avoir pris contact avec des commanditaires potentiels et ne pas connaître ce Dan Martinez. Même lorsqu'il a eu le cadavre de ce dernier sous les yeux, un peu plus tard, il a maintenu ne l'avoir jamais rencontré. »

Je l'approuvai d'un hochement de tête.

« Donc, soit Luke mentait, soit Martinez avait appris ses projets d'une façon que nous ignorons.

— Je crois que Luke a dit la vérité. J'ai longuement réfléchi à toute cette histoire. Je le connais bien, et je ne crois pas qu'il aurait contacté des investisseurs sans être certain d'avoir quelque chose à financer. Il a probablement été sincère, même s'il me semble à présent que c'est la seule véritable coïncidence de toute cette affaire. J'ai l'impression que Martinez en savait long sur mon ami, et qu'il n'ignorait que cela... si Luke connaissait Ambre et les Cours. Cet homme m'a paru très perspicace, et à partir de ce qu'il savait déjà, et du fait que je travaillais pour la même société que Luke, il a pu concocter une fable plausible.

— C'est possible. Mais quand votre ami...

— Je commence à croire que les explications de Luke étaient elles aussi créées de toutes pièces, l'interrompis-je.

— Je ne vous suis plus.

— Je pense qu'il les a inventées de la même façon que Martinez, et pour les mêmes raisons... afin d'obtenir de moi certaines informations sans éveiller outre mesure ma méfiance.

— Je suis perdu. Quelles informations ?

— Ma Roue spectrale. Il voulait savoir de quoi il retournait plus exactement.

— Et il a été déçu d'apprendre que ce n'était qu'un essai de conception hypothétique sans applications pratiques. »

Bill nota mon sourire.

« Il y a autre chose ? fit-il. Un moment. Ne me dites rien. Vous mentiez, vous aussi. Cet appareil existe ?

— Oui.

— Je n'aurais pas dû vous poser cette question... à moins que vous n'estimiez cela important et que vous ne souhaitiez m'en parler. Je pourrais cracher le morceau. Mon seuil de résistance à la douleur est très bas. Réfléchissez-y. »

Je le fis, et restai assis un moment, plongé dans mes pensées.

« Ce risque existe effectivement, déclarai-je. D'une manière marginale à laquelle vous ne vous référiez certainement pas. Mais je ne vois pas en quoi cela pourrait être (pour vous citer) important. Que ce soit pour Luke, ou pour toute autre personne... parce que nul ne sait de quoi il s'agit, moi excepté. Non. Je ne parviens pas à imaginer comment la Roue spectrale pourrait entrer dans cette équation, hormis en ayant éveillé la curiosité de Luke. Voilà pourquoi je vais suivre votre suggestion et m'abstenir de fournir des précisions à son sujet.

— Ça me convient parfaitement. Reste la disparition de Luke... »

Le téléphone sonna à l'intérieur de la maison.

« Excusez-moi », me dit Bill.

Il se leva et gagna la cuisine.

Quelques instants plus tard, je l'entendis crier :

« Merle, c'est pour vous ! »

J'allai le rejoindre. Il répondit par un haussement d'épaules à mon regard interrogateur, et le cours de mes pensées s'accéléra. Je me remémorai qu'il y avait deux autres postes, dans la maison. Je tendis le doigt vers Bill, puis désignai son

bureau et mimai l'acte de soulever un combiné et de le porter à l'oreille. Il sourit et s'éloigna.

J'attendis pour parler d'avoir entendu un déclic, afin de faire croire à mon correspondant que j'avais pris la communication sur un second poste.

« Allô ? fis-je.

— Merle Corey ?

— Oui.

— J'ai besoin d'une information que vous pouvez me fournir. »

C'était une voix masculine que je ne pus reconnaître, mais qui me parut familière.

« À qui ai-je l'honneur ?

— Désolé. Je ne puis répondre à votre question.

— En ce cas, je ne répondrai pas à la vôtre.

— Me laisserez-vous la poser ?

— Allez-y.

— D'accord. Vous et Luke Raynard êtes amis. »

Il fit une pause.

« C'est exact, déclarai-je, afin de meubler le silence.

— Vous l'avez entendu parler de lieux appelés Ambre et les Cours du Chaos. »

À nouveau une affirmation.

« C'est possible.

— Savez-vous également certaines choses à ce sujet ? »

Finalement une question.

« C'est possible.

— Je vous en prie. C'est sérieux. Ne soyez pas évasif.

— Désolé. Vous n'obtiendrez rien de plus tant que vous ne me direz pas qui vous êtes, et pourquoi cela vous intéresse.

— Je puis vous être très utile, si vous jouez franc jeu avec moi. »

Je retins de justesse une réponse et sentis mon poulx s'emballer. Mon interlocuteur venait de s'adresser à moi en thari. Je gardai le silence.

Puis :

« Eh bien, c'est raté. Je ne suis toujours pas fixé.

— Quoi ? À quel sujet ?

— J'ignore lequel de vous deux vient de là-bas.
— Pour parler sans détour, pourquoi cela vous intéresse-t-il ?
— Parce que l'un de vous est en danger.
— Celui qui vient de ce lieu, ou l'autre ?
— Je ne puis rien vous dire. Je n'ai plus de droit à l'erreur.
— Que voulez-vous dire ? Quelle erreur avez-vous déjà commise ?

— Vous refusez de me répondre... est-ce pour protéger votre ami, ou vous-même ?

— Je pourrais jouer cartes sur table, mais qui me dit que ce danger ne vient pas de vous ?

— Je vous assure que je veux seulement aider cette personne.

— Des mots, des mots, toujours des mots. Et en supposant que nous soyons tous deux originaires des lieux auxquels vous vous référez ?

— Oh ! Seigneur ! Non. Ce serait impossible.

— Et pourquoi ?

— Sans importance. Que puis-je faire pour vous convaincre ?

— Mm. Attendez une minute. Laissez-moi réfléchir... Bon, que dites-vous de ceci ? J'accepte de vous rencontrer quelque part. Un lieu de votre choix. Nous sommes face à face et nous échangeons des informations, une à une, jusqu'au moment où nous nous estimons mutuellement satisfaits. »

Un long silence, puis :

« C'est une condition expresse ?

— Oui.

— Accordez-moi un temps de réflexion. Je vous rappellerai sous peu.

— Une chose...

— Quoi ?

— Si j'étais cette personne, serais-je déjà en danger ?

— Je le pense. Oui, c'est indubitable. Au revoir. »

Il raccrocha.

Je parvins à soupirer et jurer en même temps, tout en posant le combiné. Les gens qui nous connaissaient semblaient avoir décidé de se montrer au grand jour.

Bill regagna la cuisine, l'expression inquiète.

« Comment cet interlocuteur anonyme savait-il seulement que vous vous trouviez ici ?

— C'est précisément la question que je voulais vous poser. Trouvez-en une autre.

— C'est chose faite. S'il accepte ce rendez-vous, comptez-vous vous y rendre ?

— Evidemment. Je n'aurais pas fait cette proposition si je ne voulais pas rencontrer ce type.

— Comme vous l'avez vous-même déclaré, c'est peut-être lui, le danger.

— Ça me va. Je peux être dangereux, moi aussi.

— Tout cela ne me plaît guère.

— Je mentirais en disant que je suis fou de joie, mais c'est la meilleure offre qu'on m'ait faite pour l'instant.

— Enfin, c'est à vous de décider. Il est dommage que nous n'ayons aucun moyen de le localiser.

— Ça m'est également venu à l'esprit.

— Ecoutez, pourquoi ne pas l'ébranler un peu ?

— Comment ?

— Il m'a paru nerveux, et je ne crois pas qu'il ait apprécié plus que moi votre proposition. Soyons absents, lorsqu'il rappellera. Il prendra de l'assurance, s'il pense que vous êtes resté assis à attendre son coup de téléphone. Laissez-le mijoter. Trouvez-vous des vêtements de circonstance en Ombre et allons passer deux heures au country club. Plus intéressant qu'un raid dans un frigo, non ?

— Bonne idée. J'avais eu l'intention de prendre des vacances, et c'est probablement ce qui peut s'en approcher le plus. »

Je renouvelai ma garde-robe en Ombre, égalisai ma barbe, pris une douche et me vêtis. Puis nous gagnâmes le club en voiture et dînâmes sur la terrasse, en prenant notre temps. C'était une nuit magnifique, embaumée et constellée d'étoiles, baignée par la clarté laiteuse de la lune. Par accord tacite, nous restâmes muets sur mes problèmes. Bill semblait connaître presque tout le monde, ici, et l'ambiance était amicale. Il y avait longtemps que je n'avais pas passé une soirée en étant aussi détendu. Ensuite, nous allâmes prendre un verre au bar, qui

avait dû être un des lieux favoris de mon père. De la musique de danse nous parvenait de la salle voisine.

« Oui, vous avez vraiment eu une excellente idée, lui dis-je. Merci.

— *De nada*. J'ai passé de bons moments, ici, avec votre père. Vous n'auriez pas par hasard...

— Non, aucune nouvelle de lui.

— Désolé.

— Je vous le ferai savoir, dès qu'il réapparaîtra.

— Bien sûr. Merci. »

Le retour s'effectua sans incident, et personne ne nous suivit. Nous arrivâmes peu après minuit et nous nous souhaitâmes une bonne nuit. Après avoir gagné directement ma chambre, je retirai ma veste neuve et l'accrochai dans le placard, me débarrassai de mes nouvelles chaussures et les laissai sur place. Quand je revins vers le lit, je notai un rectangle blanc sur l'oreiller.

Je m'en approchai en deux enjambées et pris la feuille, sur laquelle était écrit en lettres capitales :

DÉSOLÉ DE N'AVOIR PU VOUS JOINDRE, MAIS JE VOUS AI VU AU CLUB ET VOTRE DÉSIR DE SORTIR EST COMPRÉHENSIBLE. CELA M'A DONNÉ UNE IDÉE. RETROUVONS-NOUS AU BAR DU CLUB. DEMAIN SOIR, À DIX HEURES. JE ME SENTIRAI PLUS TRANQUILLE AVEC DU MONDE AUTOUR DE NOUS, MAIS LOIN DES OREILLES INDISCRÈTES.

Merde ! Je voulus aller en informer Bill, puis pensai que cela ne changerait rien à la situation et lui ferait perdre inutilement quelques instants de repos, alors qu'il en avait certainement plus besoin que moi. Aussi repliai-je la note et la glissai-je dans la poche de ma chemise, avant de suspendre cette dernière.

Pas même un cauchemar pour animer mon sommeil. Je dormis profondément, détendu, sachant que Frakir m'éveillerait en cas de danger. Je fis même la grasse matinée et trouvai cela agréable. C'était une journée ensoleillée, et les oiseaux chantaient.

Je descendis au rez-de-chaussée et gagnai la cuisine après m'être humidifié le visage et peigné, et avoir effectué un raid en Ombre pour me procurer un pantalon neuf et une chemise. Je trouvai un message sur la table de la cuisine, un de plus. Mais je reconnus l'écriture de Bill. Il m'annonçait qu'il avait dû se rendre à son bureau et que je devais me débrouiller avec tout ce qui semblait pouvoir convenir à un petit déjeuner. Il rentrerait un peu plus tard.

Je regardai dans le réfrigérateur et y pris des petits pains, une tranche de melon et un verre de jus d'orange. Le café fut prêt peu après, et je sortis sur la véranda avec une tasse.

Assis à l'extérieur de la maison, je me demandai si je n'aurais pas mieux fait de laisser à mon tour un message et de quitter les lieux. Mon correspondant mystérieux (probablement F) avait téléphoné puis pénétré chez Bill. La façon dont il avait appris que je me trouvais ici était sans importance. Si je n'avais guère de scrupules à faire partager certains de mes problèmes à mes amis, je refusais par contre de les exposer au moindre danger. Cependant, il faisait jour, et notre rendez-vous était fixé pour ce soir. Dans quelques heures je saurais à quoi m'en tenir, et il eût été stupide de disparaître à présent. Il était en fait préférable que je reste chez Bill jusqu'à cette rencontre. Je pourrais monter la garde, et le protéger en cas de besoin...

Brusquement, je m'imaginai Bill écrivant ce message sous la menace d'une arme, puis suivant mon interlocuteur mystérieux qui le prenait comme otage pour me contraindre à répondre à ses questions.

Je me précipitai dans la cuisine et composai l'indicatif du bureau de Bill. Horace Crayper, son secrétaire, décrocha à la seconde sonnerie.

« Bonjour, ici Merle Corey. Mr. Roth est-il arrivé ?

— Oui, mais il se trouve avec un client. Dois-je lui demander de vous rappeler ?

— Non. C'est sans importance. Inutile de le déranger. Merci. »

Je me servis une deuxième tasse de café et regagnai la véranda. Ce genre de situation mettait mes nerfs à rude

épreuve. Je décidai de partir le soir même, si tout n'était pas réglé.

Une silhouette apparut à l'angle de la maison.

« Salut, Merle. »

C'était George Hansen. Frakir se contracta légèrement, comme si elle avait voulu me donner un avertissement puis était revenue sur sa décision. Réaction ambiguë. Inhabituelle.

« Salut, George. Comment allez-vous ?

— Très bien, merci. Mr. Roth est-il là ?

— Non, il a dû se rendre en ville. Il rentrera probablement vers midi, ou un peu plus tard.

— Oh ! il y a quelques jours, il m'a demandé de passer dès que je serais libre ! Il avait un travail à me confier. »

Il approcha, mit un pied sur la marche.

« Désolé, mais je ne peux rien vous dire. Il ne m'en a pas parlé. Il faudra revenir plus tard. »

Il hocha la tête, prit son paquet de cigarettes, en sortit une et l'alluma, puis replaça le paquet dans son T-shirt. Un Pink Floyd, cette fois.

« Comment se présente votre séjour ? demanda-t-il.

— Très bien. Une tasse de café vous tente ?

— Je l'accepterai avec plaisir. »

Je me levai et entrai.

« Avec un peu de crème et du sucre », ajouta-t-il.

Je la lui préparai et, à mon retour sur la véranda, il était assis dans l'autre fauteuil.

« Merci. »

Il but une gorgée de café, puis ajouta :

« Au fait, je sais que votre père s'appelait Cari et non Sam, comme l'a dit Mr. Roth. Je n'ai pas voulu le reprendre. Il doit avoir des problèmes de mémoire.

— Ou de prononciation. »

Il sourit.

Qu'avait donc de particulier sa façon de parler ? Sa voix aurait pu être celle entendue la veille au téléphone, mais mon correspondant anonyme avait articulé lentement chaque mot, posément, afin d'en supprimer toute intonation. Ce n'était pas cette comparaison qui me troublait.

« Votre père était un militaire retraité, pas vrai ? Et une sorte de conseiller du gouvernement ?

— Exact.

— Où est-il, à présent ?

— Il se déplace beaucoup... à l'étranger.

— Vous comptez passer lui rendre visite, au cours de votre propre voyage ?

— J'espère pouvoir le faire.

— Vous le saluerez de ma part. »

Il tira sur sa cigarette et avala la fumée, puis une gorgée de café.

« Ah ! C'est bon ! » fit-il avant d'ajouter brusquement : « Mais je ne me souviens pas vous avoir déjà vu. Vous n'avez jamais vécu avec lui, pas vrai ?

— Non. J'ai été élevé par ma mère, et d'autres parents.

— Loin d'ici, hein ?

— Au-delà des mers.

— Comment s'appelle-t-elle ? »

Je faillis le lui dire. Je ne sais pourquoi. Mais je changeai son prénom en « Dorothy », au moment de le prononcer.

Je le regardai et le vis faire une moue. Il m'avait dévisagé pendant que je répondais.

« Pourquoi cette question ?

— Rien de spécial. Curiosité héréditaire. *Ma* mère colportait tous les ragots, ici. »

Il rit et but du café.

« Vous comptez rester longtemps ?

— Difficile à dire. Mais je ne pense pas.

— Eh bien, je vous souhaite en tout cas une fin de séjour agréable. »

Il termina son café, posa la tasse sur la balustrade, se leva, s'étira et ajouta :

« J'ai été heureux de pouvoir bavarder avec vous. »

Au milieu des marches, il s'arrêta et pivota vers moi.

« J'ai l'impression que vous irez loin, me dit-il. Bonne chance.

— Vous aussi, peut-être. Vous savez jongler avec les mots.

— Merci pour le café. À plus tard.

— Oui. »

Il disparut à l'angle de la maison. Je ne savais quoi penser de lui, et dus renoncer à me faire une opinion sur son compte après plusieurs tentatives. Quand l'inspiration fait défaut, la raison se lasse rapidement.

Je me préparais un sandwich, quand Bill revint. J'en fis un second pendant qu'il allait se changer.

« Je suis censé être en congé, ce mois-ci. Mais il s'agissait d'un vieux client et ses affaires étaient pressantes, alors, j'ai dû y aller, me dit-il. Que diriez-vous de suivre la rivière dans l'autre direction, cet après-midi ?

— Volontiers. »

Alors que nous traversions le champ, je lui parlai de la visite de George.

« Non, je ne lui ai jamais dit que j'avais un travail à lui confier, fit-il.

— En d'autres mots...

— C'est vous qu'il voulait rencontrer. Il m'a probablement vu partir.

— J'aimerais bien savoir ce qu'il me voulait.

— Si c'est important, il reviendra vous le demander.

— Mais le temps presse. J'ai décidé de vous quitter demain matin, peut-être même ce soir.

— Pourquoi ? »

Pendant que nous suivions la berge du cours d'eau, vers l'aval, je lui parlai du message trouvé sur l'oreiller et du rendez-vous prévu pour ce soir. Je lui avouai également mes craintes de l'exposer à des balles perdues, ou lui étant destinées.

« Il ne faut pas dramatiser la situation..., commença-t-il.

— Ma décision est prise, Bill. Je regrette de partir si vite, surtout après que nous soyons restés si longtemps sans nous voir, mais je n'avais pas prévu ces complications. Et si je m'éloigne, ce mystérieux personnage fera de même.

— C'est probable, mais... »

Nous poursuivîmes cette discussion en longeant la rivière, puis changeâmes finalement de sujet de conversation et passâmes inutilement en revue mes casse-tête. Tout en marchant, je lançais des regards derrière nous, sans voir

personne. J'entendais parfois des bruissements dans les buissons de l'autre berge, mais sans doute s'agissait-il d'animaux dérangés par nos voix.

Nous marchions depuis un peu plus d'une heure, lorsque j'eus la prémonition que quelqu'un prenait mon Atout. Je me figeai.

Bill s'immobilisa et pivota vers moi.

Je levai la main.

« Communication interurbaine », annonçai-je.

Un instant plus tard, je perçus le premier contact. J'entendis également des bruits dans les buissons, de l'autre côté du cours d'eau.

« Merlin. »

C'était la voix de Random. Il m'appelait. Je le vis, quelques secondes plus tard, assis à un bureau, dans la bibliothèque d'Ambre.

« Oui ? » répondis-je.

L'image acquit de la substance, de la réalité, comme si nous nous trouvions dans deux pièces mitoyennes. Je voyais toujours mon environnement, cependant, et j'aperçus George Hansen qui se redressait dans les buissons de l'autre berge.

« Tu dois rentrer en Ambre sur-le-champ », déclara Random.

George avança, pénétra dans le cours d'eau.

Random me tendit la main.

« Traverse. »

Mes contours commençaient sans doute à miroiter, car j'entendis George crier :

« Arrêtez ! Attendez ! Je dois vous... »

Je me penchai et saisis Bill par l'épaule.

« Je ne peux pas vous laisser avec ce dingue. Venez ! »

Mon autre main se referma sur celle de Random.

« J'arrive, lui dis-je, en m'avancant.

— Arrêtez ! hurla George.

— Va te faire foutre ! »

Ses doigts se refermèrent sur un arc-en-ciel.

7.

Visiblement surpris de voir deux personnages faire leur apparition dans la bibliothèque, Random se leva. Il resta cependant plus petit que moi ou Bill, sur lequel il reporta son attention.

« Qui est-ce, Merlin ? demanda-t-il.

— Votre conseiller juridique, Bill Roth, lui dis-je. Vous avez eu affaire à lui par personnes interposées, et j'ai pensé que vous seriez... »

Bill s'agenouilla avec un « Votre Majesté » au bout des lèvres, mais Random le prit par les épaules.

« Pas de ces foutaises protocolaires. Nous ne sommes pas à la Cour. »

Il lui serra la main, puis ajouta :

« Appelez-moi Random. J'ai toujours désiré vous remercier personnellement pour votre étude du traité, mais l'occasion ne s'en est jamais présentée. Je suis heureux de vous rencontrer. »

Je n'avais encore jamais vu Bill à court de mots, mais il se contentait d'ouvrir de grands yeux pour regarder Random, la salle, une tour lointaine visible par la fenêtre.

Finalement, il murmura :

« Je ne rêve pas...

— N'ai-je point vu quelqu'un bondir dans votre direction ? » me demanda Random, tout en passant la main dans ses cheveux bruns rebelles. « Au fait, j'espère que tes dernières paroles ne m'étaient pas adressées ?

— Nous avons un petit problème. C'est la véritable raison pour laquelle j'ai emmené Bill avec moi. Quelqu'un tente de m'assassiner et... »

Random leva la main, pour m'interrompre.

« Épargne-moi les détails ; pour l'instant, tout au moins. Je dois en prendre connaissance, mais... cela peut attendre... Il se trame plus d'actes perfides qu'à l'accoutumée, Merlin, et peut-être existe-t-il un rapport avec ce qui t'est survenu. Mais laisse-moi reprendre haleine. »

Je notai à cet instant quelques rides précoces sur son visage autrement juvénile, et pris conscience de sa tension nerveuse.

« Que se passe-t-il ? m'enquis-je.

— Caine est mort. Il a été assassiné. Ce matin.

— Dans quelles circonstances ?

— Il était parti pour l'ombre Deiga... un port lointain avec lequel nous pratiquons quelques échanges. Il se trouvait avec Gérard pour renouveler un vieil accord commercial. Il a été atteint en plein cœur. Une mort instantanée.

— A-t-on arrêté cet archer ?

— Archer ? Enfer ! Cet homme avait un fusil, et il s'était embusqué sur un toit. Il est parvenu à s'enfuir.

— Je croyais que la poudre n'avait pas de propriétés explosives, ici. »

Il leva rapidement les paumes.

« Deiga se trouve peut-être assez loin en Ombre pour que les armes à feu puissent y fonctionner. Nul n'a jamais tenté l'expérience. Et n'oublions pas que ton père nous a autrefois apporté un mélange détonant qui était efficace même en Ambre.

— C'est vrai. J'avais oublié.

— Les funérailles auront lieu demain...

— Bill ! Merlin ! »

Ma tante Flora (qui avait refusé les propositions de Rossetti, dont celle de lui servir de modèle) venait d'entrer dans la pièce. Grande, élancée et élégante, elle se dirigea rapidement vers Bill et déposa un baiser sur sa joue, ce qui me permit pour la première fois de voir cet homme rougir. Elle m'embrassa à mon tour, mais j'en fus moins ému.

« Quand êtes-vous arrivés ? »

Sa voix était charmante, elle aussi.

« À l'instant », répondis-je.

Elle nous prit immédiatement par le bras et tenta de nous emmener.

« Nous avons tant de choses à nous raconter, commença-t-elle.

— Flora ! »

C'était Random.

« Oui, mon frère ?

— Tu es libre de faire le tour du propriétaire avec Mr. Roth, mais je désire rester avec Merlin quelques instants. »

Elle eut une moue, puis me lâcha le bras.

« Voici un parfait exemple de monarchie absolue, dit-elle à Bill. La démonstration de la corruption qu'engendre le pouvoir.

— J'étais corrompu bien avant de coiffer ma couronne, rétorqua Random. Je t'autorise à nous laisser, ma sœur. »

Elle renifla et guida Bill hors de la salle.

« Notre existence est toujours plus paisible lorsqu'elle se découvre un petit ami quelque part en Ombre, fit remarquer Random. Malheureusement, voilà près d'un an qu'elle ne s'est pas absentée. »

Je fis claquer ma langue.

Il me désigna un fauteuil. Je m'y assis, et il gagna un placard.

« Du vin ?

— Volontiers. »

Il versa le breuvage ambré dans deux verres et m'en apporta un, avant de prendre place dans un autre fauteuil, à ma gauche. Une petite table nous séparait.

« Quelqu'un a également tiré sur Bleys, cet après-midi, dans une autre ombre. S'il a été touché, lui aussi, sa blessure n'est heureusement que superficielle. Le tireur s'est enfui. Bleys était en mission diplomatique auprès d'un royaume ami.

— Vous pensez qu'il s'agit du même agresseur ?

— Evidemment. Nous n'avions encore jamais entendu parler d'un tireur embusqué armé d'un fusil, et deux apparaîtraient brusquement le même jour ? Non, il s'agit du même individu, ou du même complot.

— Des indices ? »

Il secoua la tête, et but une gorgée.

« Je voulais te parler sans témoins, avant les autres. Il y a deux choses que tu dois savoir. »

Je goûtai au vin et attendis.

« La première, c'est que cela m'inquiète vraiment. Compte tenu du coup de feu tiré sur Bleys, l'assassinat de Caine n'a pas pour mobile une vengeance personnelle. Quelqu'un en veut à notre famille... ou tout au moins à certains de ses membres. Et tu m'as dit qu'on avait également voulu attenter à tes jours.

— Je ne sais s'il existe le moindre rapport...

— Moi non plus, mais je n'aime guère ce qui se prépare. Je redoute plus que tout qu'un de nous soit derrière tout cela, ou plusieurs membres de notre famille.

— Pourquoi ? »

Il porta sur sa coupe un regard menaçant.

« Pendant des siècles, nous avons réglé nos différends par l'intrigue dans le but d'embarrasser, désavantager, estropier notre adversaire, ou de provoquer son exil et rehausser ainsi notre propre statut. Si de tels agissements n'aboutissaient pas systématiquement à un crime, l'assassinat restait toujours une possibilité. Cela a atteint son paroxysme lors des luttes de succession. J'ai cru cependant que la question serait réglée quand j'ai pris la couronne, sans rechercher les honneurs. Je n'avais pas d'intérêts personnels à servir, et j'ai tenté d'être juste. Je suis conscient de la susceptibilité de chacun, ici. Je ne pense pas être en cause, pas plus que mon titre. Je n'ai perçu aucune mauvaise vibration. Sans doute ont-ils estimé qu'entre plusieurs maux il fallait choisir le moindre, et font-ils leur possible pour que cela dure. Non, je ne crois pas que quelqu'un veuille ma couronne. Depuis que le problème de la succession a été réglé, tous font preuve de bonne volonté. Mais je me demande par contre si certains n'ont pas repris leurs vieilles habitudes... s'ils n'ont pas décidé de recourir aux anciennes méthodes pour régler leurs différends personnels. Je ne veux pas d'un retour au passé... avec ses soupçons, ses précautions, ses insinuations, sa méfiance et sa fausseté. Nous en serions affaiblis, et nous ne sommes pas à l'abri d'une menace contre laquelle nous devons présenter un front uni. J'ai eu un entretien en privé avec chacun d'entre vous. Naturellement, nul n'a entendu parler de cabale, d'intrigues et de vengeance, mais je constate que tous commencent à se méfier les uns des autres. C'est devenu un mode de pensée. Il ne leur a pas été difficile de

déterrer de vieilles rancunes pour expliquer l'assassinat de Caine, bien qu'il nous ait tous sauvés en nous débarrassant de Brand. Il en va de même pour Bleys... tous découvrent des motivations aux autres.

— Vous voulez donc trouver rapidement l'assassin afin de mettre un terme à ce climat de suspicion ?

— Certainement. Je ne veux plus qu'on médise ou qu'on recherche de vieux griefs. Rien n'a encore été oublié et, si nous n'agissons pas immédiatement, il est probable que nous verrons sous peu se multiplier complots, intrigues et vendettas. À moins que ce ne soit déjà fait. Et le moindre malentendu provoquerait la réapparition de la violence.

— Vous avez donc des soupçons ?

— Que le diable m'emporte ! Je suis comme les autres, suspicieux par nature. Mais je ne dispose pas du moindre commencement de preuve.

— De qui pourrait-il s'agir, si les membres de notre famille ne sont pas en cause ? »

Il croisa les jambes, les décroisa, but une gorgée de vin.

« Enfer ! Nos ennemis sont légion. Mais la plupart n'auraient pas le courage de passer aux actes. Tous savent quelles représailles nous exercerions à leur encontre. »

Il croisa les mains derrière sa nuque et parcourut les rangées de livres du regard.

« Je ne sais comment te le dire, fit-il après un long silence. Il le faut, pourtant. »

J'attendis à nouveau. Puis il déclara rapidement :

« Certains pensent à Corwin, mais je ne partage pas leur opinion.

— Non, fis-je à voix basse.

— N'ai-je point dit que je n'y crois pas ? J'ai toujours eu beaucoup d'estime pour ton père.

— Comment peut-on croire de telles rumeurs ?

— On raconte qu'il serait devenu fou. Mais tu le sais déjà. Certains se demandent s'il ne se croit pas revenu dans le passé, à l'époque où ses rapports avec Caine et Bleys étaient loin d'être amicaux... de même qu'avec n'importe lequel d'entre nous, d'ailleurs.

— C'est absurde !

— Je voulais simplement que tu saches ce que l'on murmure.

— Nul n'a intérêt à *me* le murmurer. »

Il soupira.

« Ne commence pas. Je t'en prie. Ils sont bouleversés. Ne cherche pas les ennuis. »

Je bus une gorgée de vin.

« Oui, vous avez raison.

— Maintenant, raconte-moi ton histoire. Vas-y, augmente mes soucis.

— Entendu. Au moins n'ai-je encore rien oublié. »

Je lui fis un résumé des événements, et la nuit tombait lorsque j'achevai mon récit. Il ne m'avait interrompu qu'à une ou deux reprises, pour me demander quelques précisions. Contrairement à Bill, il ne s'était pas permis de faire des commentaires.

Il se leva et alluma quelques lampes. Je pouvais presque l'entendre réfléchir.

« Non, ce Luke ne me fait penser à personne, dit-il finalement. La femme à la piqure m'inquiète un peu, cependant. Il me semble avoir déjà entendu parler de telles personnes, mais je ne me souviens plus en quelles circonstances. Ça me reviendra. Bien, fournis-moi quelques précisions sur ta Roue spectrale. Quelque chose me trouble, à son sujet.

— Certainement. Mais je voudrais au préalable réparer une omission.

— Laquelle ?

— Je vous ai répété ce que j'ai dit à Bill, mais il y a une chose que je lui ai tue pour la simple raison qu'elle ne m'a pas paru importante sur l'instant. Peut-être même l'aurais-je oubliée si vous ne m'aviez pas parlé de ce tireur embusqué... et rappelé ensuite que mon père avait trouvé un produit détonant pouvant remplacer la poudre.

— Tout le monde s'en est souvenu, crois-moi.

— J'ai trouvé deux cartouches provenant des ruines du bâtiment où vivait Melman.

— Qu'ont-elles de particulier ?

— Elles ne sont pas chargées avec de la poudre ordinaire. Elles contiennent à la place une substance rose pulvérulente. Elle est même incombustible... tout au moins sur l'ombre Terre... »

J'en sortis une de ma poche.

« On dirait du 30.30, fit-il.

— C'est aussi mon avis. »

Random se leva et tira sur un cordon tressé, à côté d'une des bibliothèques.

Il n'avait pas regagné son fauteuil qu'on frappa à la porte.

« Entre. »

Un serviteur en livrée pénétra dans la salle.

« Quelle célérité », commenta Random.

Le jeune homme blond parut déconcerté.

« Je ne comprends pas, Votre Majesté...

— Qu'y a-t-il à comprendre ? Je sonne, et tu entres aussitôt.

— Sire, je ne suis pas de service pour vos appartements. On m'a envoyé vous annoncer que le dîner est prêt et que nous n'attendons que votre bon plaisir pour le servir.

— Oh ! Tu peux aller dire que j'arriverai bientôt. Dès que j'aurai parlé à la personne que je viens de sonner.

— À vos ordres, Sire. »

Le valet repartit à reculons, après une rapide révérence.

« Je me disais bien que c'était trop beau pour être vrai », marmonna Random.

Peu après, un personnage plus âgé et vêtu avec moins d'élégance fit son entrée.

« Rolf, cours à l'armurerie et demande à la personne de garde de chercher un fusil calibre 30.30 en bon état, dans les armes que Corwin a ramenées à Kolvir, le jour de la mort d'Eric. Dis-lui de le nettoyer et de te le remettre. Nous allons descendre dîner. Tu n'auras qu'à le laisser dans cet angle, là-bas.

— 30.30, Sire ?

— C'est ça. »

Rolf sortit. Random se leva et s'étira. Il glissa dans sa poche la cartouche que je venais de lui remettre et désigna la porte.

« Allons dîner.

— Excellente idée. »

Nous étions huit à table : Random, Gérard, Flora, Bill, Martin – rappelé en Ambre un peu plus tôt le même jour –, Julian – qui revenait d'Arden –, Fiona – de retour d'une contrée lointaine –, et moi-même.

Benedict devait arriver le matin suivant, et Llewella un peu plus tard.

Je pris place à gauche de Random, Martin à sa droite. Je n'avais pas vu ce dernier depuis longtemps et étais curieux d'apprendre ce qu'il avait fait. Mais l'atmosphère n'était pas propice aux conversations. Dès que quelqu'un prenait la parole, tous les autres témoignaient d'une attention qui dépassait de beaucoup les règles de la simple courtoisie. Je trouvais cela éprouvant pour les nerfs. Je ne devais pas être le seul, car Random fit mander Droppa MaPantz, le bouffon, afin qu'il meublât les lourds silences.

Droppa eut tout d'abord fort à faire pour détendre l'atmosphère. Il commença par jongler avec la nourriture, la happant au passage, puis il s'essuya la bouche avec une serviette empruntée et invectiva contre chacun de nous, à tour de rôle. Ensuite, il effectua ses pitreries habituelles, que je trouvai très drôles.

À ma gauche, Bill me déclara à voix basse :

« Je connais suffisamment le thari pour comprendre presque tout, et il a un sacré talent ! Comment...

— Oh ! dès que le répertoire de Droppa commence à sentir le réchauffé, Random l'envoie se recycler dans diverses boîtes de nuit d'Ombre, afin qu'il se mette au goût du jour. Je crois savoir qu'il est un habitué de Las Vegas. Il arrive même à Random de l'accompagner, pour faire quelques parties de poker. »

Des rires commencèrent à fuser, ce qui dissipa quelque peu la tension. Et lorsque Droppa interrompit son numéro pour se désaltérer, il fut possible de discuter sans devenir le point de mire de tous les regards. Des conversations s'engagèrent. Un bras passa derrière Bill et une main s'abattit sur mon épaule. Gérard se penchait vers moi, son siège dangereusement incliné en arrière.

« Heureux de te revoir. Merlin, me dit-il. Dès que tu auras un moment de libre, j'aimerais avoir une discussion avec toi, en privé.

— Naturellement. Mais je dois m'entretenir avec Random, après le dîner.

— Quand tu en auras l'occasion. »

J'acquiesçai d'un hochement de tête.

Quelques instants plus tard, j'eus l'impression qu'on tentait de me joindre par l'entremise de mon Atout.

« *Merlin !* »

C'était Fiona. Mais elle était assise à l'autre bout de la table...

Son image devint nette, et je lui répondis : « Oui ? » puis portai le regard vers elle et vis qu'elle regardait dans son mouchoir. Elle releva les yeux vers moi, sourit, hocha la tête.

Son image mentale se superposait à celle réelle, et je l'entendis dire :

« Je ne tiens pas à ce que les autres m'entendent, pour un certain nombre de raisons. Je sais que Random t'emmènera dès la fin du repas, et je voulais simplement te proposer une promenade, un tour de barque sur les étangs, un saut en Cabra en utilisant les Atouts, ou une descente jusqu'à la Marelle. Comprends-tu ?

— Je comprends, répondis-je. Je vous ferai signe.

— *Parfait.* »

Le contact fut rompu et, quand je regardai dans sa direction, elle repliait le mouchoir et étudiait son assiette.

Random ne perdit pas de temps. Sitôt après avoir terminé son dessert, il souhaita une bonne nuit aux autres, se tourna vers Martin et moi, et nous fit signe de l'accompagner.

Julian se rapprocha alors que je sortais. Il tentait de paraître un peu moins sinistre qu'à l'accoutumée, et y parvenait presque.

« Il est indispensable que nous fassions une promenade équestre en Arden, tous les deux, me dit-il. Le plus tôt possible.

— Bonne idée. Je vous ferai signe. »

Nous sortîmes de la salle à manger. Flora m'aborda dans le vestibule, toujours en compagnie de Bill.

« Passe dans mes appartements boire un dernier verre, me dit-elle. Ou viens prendre le thé demain.

— Merci. Nous nous verrons. Tout dépend des événements, et du moment. »

Elle inclina la tête et m'adressa son sourire qui avait provoqué tant de duels et de crises balkaniques par le passé. Puis elle s'éloigna et nous fîmes de même.

Nous gravissions l'escalier menant à la bibliothèque, quand Random demanda :

« Il ne manque personne ?

— Que voulez-vous dire ?

— T'ont-ils tous déjà fixé un rendez-vous ?

— Eh bien, rien de précis, mais oui. »

Il eut un rire.

« Je savais qu'ils ne perdraient pas de temps. Tu vas t'attirer la méfiance de tous, en agissant ainsi. Tu ferais mieux de les réunir. Il est probable qu'ils cherchent également à se faire des alliés... et tu sembles représenter un choix assez sûr.

— Je veux m'entretenir avec chacun d'eux. Il est simplement regrettable que ce soit de cette façon. »

Nous atteignîmes le haut des marches, primes le couloir et nous dirigeâmes vers la bibliothèque.

« Qu'allons-nous faire ? » s'enquit Martin.

S'il ressemblait à Random, Martin était plus grand que lui et paraissait plus décidé, sans être pour autant intimidant.

« Chercher un fusil, lui répondit Random.

— Oh ? Pourquoi ?

— Je veux tester une munition que Merlin a rapportée de l'ombre Terre. Si l'arme fonctionne, la liste de nos soucis s'allongera encore. »

Nous entrâmes dans la bibliothèque. Les lampes brûlaient toujours et le fusil était posé dans un angle. Random alla le prendre, sortit la cartouche de sa poche et chargea l'arme.

« Bon. Sur quoi allons-nous l'essayer ? » se demanda-t-il.

Il regagna le couloir et regarda autour de lui.

« Ah ! Voilà ! »

Il épaula le fusil, visa une armure et pressa la détente. Il s'ensuivit une détonation sèche et le tintement du métal. L'armure vibra.

« Sainte merde ! s'exclama Random. Ça marche ! Pourquoi, Licorne ? J'aspirais à un règne paisible.

— Puis-je l'essayer. Père ? demanda Martin. J'en ai toujours eu envie.

— Pourquoi pas ? fit Random. As-tu l'autre munition, Merlin ?

— Oui », dis-je, avant de fouiller dans ma poche et d'en sortir deux cartouches que je remis à Random. « L'une d'elles ne devrait être efficace que sur l'ombre Terre, cependant, et je ne sais plus laquelle.

— Nous serons bientôt fixés. »

Il prit les deux munitions et en plaça une dans la culasse du fusil, qu'il tendit à Martin avant de lui expliquer comment procéder. J'entendis donner l'alarme dans le lointain.

« Tous les gardes du palais vont fondre sur nous, fis-je remarquer.

— C'est parfait », répondit Random pendant que Martin épaulait l'arme. « Un exercice d'alerte de temps en temps ne peut que leur être bénéfique. »

Le fusil gronda et l'armure vibra une deuxième fois. Martin parut impressionné et rendit rapidement l'arme à son père. Random jeta un coup d'œil à la dernière munition qu'il tenait à la main, s'exclama : « Que diable ! », rechargea le fusil, et tira sans viser.

Il y eut une troisième détonation, suivie par un bruit de ricochet, à l'instant où les gardes atteignaient le haut des marches.

« Sans doute ai-je mené une vie dissolue », marmonna Random.

Il remercia les gardes pour leur prompt intervention lors de cet exercice d'entraînement, et j'entendis murmurer que le roi devait être ivre, puis nous regagnâmes la bibliothèque et il me posa la question que j'attendais.

« J'ai trouvé la troisième dans la poche du treillis de Luke », répondis-je.

Puis j'entrepris d'expliquer les circonstances de cette découverte.

« Je ne peux *plus* me permettre d'ignorer qui est ce Luke Raynard, déclara-t-il finalement. Dis-moi comment tu interprètes ce qui vient de se passer.

— L'immeuble qui a brûlé abritait l'atelier d'artiste et l'appartement de Melman, cet homme qui voulait m'offrir en sacrifice à son maître, ainsi que la Brutus Storage Company. Tout laisse supposer qu'on trouvait dans cet entrepôt un stock de munitions de ce genre. Luke a reconnu qu'il connaissait Melman. J'ignorais qu'il existait un rapport entre la Brutus et ces cartouches, mais le fait que ce gosse les ait trouvées dans le même immeuble est une coïncidence de trop.

— S'il en existe de telles quantités qu'il est nécessaire de les stocker dans un entrepôt, la situation est très grave, déclara Random. Je veux connaître l'identité du propriétaire de cet immeuble... et de celui qui possédait cette société, s'il s'agit d'une autre personne.

— Il ne devrait pas être très difficile de l'apprendre.

— Qui pourrais-je envoyer se renseigner ? »

Il fit claquer ses doigts, et sourit.

« Flora va effectuer une mission de la plus haute importance pour la Couronne.

— Un choix judicieux », commentai-je.

Martin sourit, puis secoua la tête.

« Je crains de ne pas comprendre ce qui se passe, nous dit-il. Et j'aimerais combler cette lacune.

— Merlin, résume-lui la situation pendant que je vais informer Flora de ma décision, me dit Random. Elle partira sitôt après les funérailles.

— Entendu », dis-je alors qu'il s'éloignait.

J'entrepris de répéter une fois de plus mon histoire, y pratiquant des coupes afin de l'abréger.

Martin n'avait aucune idée ou information nouvelle. Je ne m'y étais d'ailleurs pas attendu. J'appris qu'il avait passé ces dernières années dans un milieu plus pastoral, et eus l'impression qu'il préférait de beaucoup la campagne aux cités.

« Merlin, me dit-il. Tu aurais dû nous avertir plus tôt. Nous sommes tous concernés. »

Et les Cours du Chaos ? me demandai-je. Ce fusil eût-il également tiré, là-bas ? Cependant, c'étaient Caine et Bleys qui avaient servi de cible, et aucun de mes parents du côté maternel ne m'avait contacté pour me parler du moindre incident. Cependant... peut-être aurais-je dû les avertir également.

« Il y a seulement quelques jours, la situation était bien moins préoccupante, rétorquai-je à Martin. Et lorsqu'elle s'est brusquement dégradée, j'ai eu trop à faire pour regagner Ambre.

— Ça dure depuis des années... ces tentatives d'assassinat...

— Je n'ameute pas tout le monde chaque fois qu'on me marche sur les pieds. Les autres non plus, d'ailleurs. Je ne pouvais établir le moindre rapport avec Ambre, à l'époque. »

Mais je savais qu'il avait raison, et moi tort. Heureusement, Random revint.

« Je ne suis pas parvenu à la convaincre que c'était un honneur, fit-il. Mais elle accomplira cette mission. »

Nous parlâmes alors de choses et d'autres, surtout de ce qui s'était passé au cours des dernières années. Je me remémorai la curiosité manifestée par Random au sujet de la Roue spectrale, et mentionnai ce sujet. Il changea aussitôt de conversation, me donnant l'impression qu'il préférait en parler en privé avec moi. Finalement, Martin bâilla, et ce fut contagieux. Random nous souhaita une bonne nuit, sonna un serviteur et le chargea de me conduire à ma chambre.

Je demandai à Dik, l'homme qui m'avait guidé jusqu'à mes appartements, d'aller me chercher de quoi dessiner. Une dizaine de minutes plus tard, je disposais de tout ce qui me serait nécessaire.

La route du retour s'annonçait longue et difficile, et j'étais épuisé. Je m'assis à la table et me mis à dessiner un Atout représentant le bar du country club, où Bill m'avait emmené le soir précédent. Je travaillai une vingtaine de minutes, avant de m'estimer satisfait.

Seul le problème posé par le décalage temporel subsistait. L'écart était sujet à des variations, le rapport 2,5 à 1 n'étant qu'une approximation entre Ambre et l'ombre où j'avais

récemment vécu. Je risquais de rater mon rendez-vous avec le spécialiste de l'effraction inconnu.

Je rangeai tout, à l'exception de l'Atout, puis me levai.

On frappa à la porte. Je fus tenté de ne pas répondre, mais ma curiosité l'emporta. Je traversai la chambre, déverrouillai le battant, et l'ouvris.

Fiona se tenait devant moi. Elle avait laissé tomber librement ses cheveux et portait une ravissante robe de soirée verte ornée d'une petite broche aux pierres assorties à sa chevelure.

« Bonsoir, Fi, dis-je. Qu'est-ce qui me vaut votre visite ?

— Je t'ai senti œuvrer sur certaines forces, dit-elle, et je ne tenais pas à ce que quelque chose t'arrive avant que nous ayons eu un entretien. Puis-je entrer ?

— Naturellement, répondis-je en m'écartant. Je suis malheureusement assez pressé.

— Je sais, mais peut-être pourrai-je t'aider.

— Comment ? » m'enquis-je, en repoussant la porte.

Elle regarda autour d'elle et nota l'Atout que je venais d'achever. Elle poussa le verrou et gagna la table pour étudier mon dessin.

« Très joli. Voilà donc où tu veux te rendre ? Où est-ce ?

— Le bar du country club, près de chez Bill. Je suis censé y retrouver un inconnu à dix heures, heure locale. J'espère obtenir des renseignements sur la personne qui a essayé de me tuer, ses motivations, et peut-être même combler mon ignorance dans d'autres domaines qui me préoccupent.

— Va, et laisse ton Atout. Je pourrai l'utiliser pour surveiller ce qui se passe et voler à ton secours le cas échéant. »

Je me penchai et posai ma main sur la sienne, pour la serrer. Puis je me plaçai à côté de la table et me concentrai sur la carte.

Quelques instants plus tard, la scène acquit de la profondeur et des couleurs. Je plongeai dans les textures émergentes, et tout s'avança vers moi en grossissant, pour occuper mon environnement immédiat. Je cherchai du regard la pendule murale que j'avais remarquée sur la droite du comptoir...

9 h 48. Je n'aurais pu espérer mieux.

Je voyais à présent les clients, entendais leurs voix. Je choisis le meilleur point d'arrivée. Personne, à l'extrémité droite du bar, près de la pendule. D'accord...

J'apparus et tentai de donner l'impression que je me trouvais là depuis un moment. Trois clients m'adressèrent des regards. Je souris et les saluai de la tête. Bill m'avait présenté à un de ces hommes, la veille, et j'en avais vu un autre sans lui adresser la parole. Tous deux me retournèrent mon salut, ce qui parut convaincre le troisième que j'étais bien réel, car il reporta aussitôt son attention sur la femme qui l'accompagnait.

Le barman se rapprocha bientôt. Il se souvenait lui aussi de moi, car il me demanda si j'étais avec Bill.

Je commandai une bière et gagnai avec ma chope la table la plus écartée, où je m'assis dos au mur, jetant parfois un regard à la pendule et surveillant entretemps les deux entrées de la salle. Lorsque je me concentraï, je percevais la présence de Fiona.

Dix heures arrivèrent et passèrent. De même que quelques clients. Aucun d'eux ne sembla s'intéresser à moi, mais mon attention fut attirée par une jeune femme seule, aux cheveux blonds et au profil de camée, même s'il est rare que les camées sourient alors qu'elle le fit lorsqu'elle porta sur moi le regard, juste avant de détourner les yeux. Je fus irrité de me trouver ici pour régler une question de vie ou de mort. En toute autre circonstance, ou presque, j'aurais terminé ma bière, serais allé en commander une autre, et aurais échangé avec elle quelques propos avant de lui proposer de se joindre à moi. En fait...

Je regardai la pendule.

10 h 20.

Combien de temps devais-je encore accorder à l'homme mystérieux ? S'agissait-il de George Hansen, et avait-il tiré un trait sur ce rendez-vous après m'avoir vu me dissoudre dans les airs ? Pendant combien de temps cette femme resterait-elle encore au bar ?

Je grommelai. Je n'étais pas là pour m'amuser. J'étudiai sa taille fine, les renflements de ses hanches, les courbes de ses épaules...

10 h 25.

Je notai que ma chope était vide et allai la faire remplir. Sagement, je gardais les yeux rivés sur la mousse qui s'élevait, quand je l'entendis déclarer : « Je vous ai vu à cette table, là-bas. Vous attendez quelqu'un ? »

Je notai la fragrance entêtante de son étrange parfum.

« Oui. Mais je commence à perdre espoir.

— J'ai le même problème. »

Je pivotai vers elle, pour la voir sourire.

« Nous pourrions nous tenir compagnie, conclut-elle.

— Venez à ma table. Il sera plus agréable d'attendre à deux. »

Elle prit son verre et me suivit.

« Je m'appelle Merle Corey, lui dis-je dès que nous fûmes assis.

— Moi, c'est Meg Devlin. Je ne vous avais jamais vu, au club.

— Je suis de passage. Ce n'est pas votre cas, je parie ?

— Hélas, non. J'habite cette nouvelle résidence, à trois kilomètres d'ici, sur la route. »

J'acquiesçai d'un hochement de tête, comme si je connaissais l'immeuble dont elle parlait.

« D'où venez-vous ? voulut-elle savoir.

— Du centre de l'univers », répondis-je, avant d'ajouter rapidement : « San Francisco.

— Oh ! j'y ai vécu longtemps ! Que faites-vous ? »

Je résistai au brusque désir de lui répondre que j'exerçais la profession de sorcier, et lui parlai de mon ex-emploi à la Grand Design. J'appris alors qu'elle avait été successivement mannequin, responsable des achats pour un grand magasin et finalement directrice d'une boutique de mode.

Je regardai la pendule. 10 h 45. Elle le nota.

« Je crois qu'on nous a posé un lapin, dit-elle.

— C'est probable, mais soyons corrects et accordons-leur jusqu'à onze heures.

— Entendu.

— Avez-vous dîné ?

— Il y a longtemps.

— Faim ?

— Un peu, oui. Et vous ?

— Uh-uh. J'ai noté qu'ils servaient à manger, tout à l'heure. Je vais voir. »

J'appris que nous pouvions avoir des sandwiches, et j'en pris deux, avec une garniture de salade.

« J'espère que vous n'étiez pas invitée à souper, dis-je brusquement.

— Ce n'était pas précisé, et je m'en fiche », répondit-elle en mordant dans son sandwich.

Onze heures arrivèrent et passèrent. J'avais fini ma bière et n'avais plus soif.

« Enfin, cette soirée n'a pas été un bide total », fit-elle.

Elle roula en boule sa serviette en papier et la posa de côté.

J'observai ses cils, les trouvant agréables à contempler. Elle avait très peu de maquillage, à moins qu'il ne fût très pâle. C'était sans aucune importance. J'allais me pencher et poser ma main sur la sienne, quand elle me prit de vitesse.

« Quel était votre programme, pour ce soir ? lui demandai-je.

— Oh ! danser, boire quelques verres, et peut-être terminer par une promenade au clair de lune ! Des occupations stupides de ce genre.

— J'ai entendu de la musique, dans la salle voisine. Nous pourrions y aller.

— Oui, pourquoi pas ? »

Nous quittions le bar, quand j'entendis Fiona, comme un murmure. « *Merlin ! Si tu quittes la scène représentée par l'Atout, tu sortiras de mon champ de perception.* »

« Une minute, dis-je.

— Oui ?

— Heu... je dois faire un saut aux toilettes.

— Bonne idée. Je vais vous imiter. On se retrouve dans le hall, d'ici deux minutes. »

Les lieux étaient déserts, mais je m'enfermai dans un box, au cas où quelqu'un entrerait, et cherchai l'Atout de Fiona dans le jeu d'Ambre. Un instant plus tard, je la joignis.

« Écoutez, Fi. Tout semble indiquer que personne ne viendra, mais le reste de la soirée s'annonce prometteur et je

ferais aussi bien de prendre un peu de bon temps, puisque je suis là. Merci pour votre aide. Je rentrerai plus tard.

— *Je ne sais pas, fit-elle. Je n'aime guère te savoir avec une étrangère, compte tenu des circonstances. Un danger te guette peut-être, quelque part.*

— Non. Je dispose d'un détecteur de mauvaises intentions, et il n'a pas réagi en sa présence. En outre, je suis certain que c'est un homme que je devais rencontrer, et qu'il a renoncé quand je me suis servi de l'Atout pour regagner Ambre. Je ne risque rien.

— *Ça ne me plaît guère.*

— Je suis un grand garçon. Je peux me débrouiller seul.

— *C'est possible. Appelle-moi immédiatement, en cas de problème.*

— Il n'y en aura pas. Vous pouvez aller vous coucher.

— *Et contacte-moi quand tu seras sur le point de rentrer. N'aie pas peur de me réveiller Je tiens à t'accueillir personnellement.*

— Entendu. Je n'y manquerai pas. Bonne nuit.

— *Sois sur tes gardes.*

— Je le reste toujours.

— *Alors, bonne nuit. »*

Elle rompit le contact.

Quelques minutes plus tard, nous étions sur la piste de danse. Nous tournions, écoutions, nous caressions. Je pensais même à être prudent par instants, mais je n'avais autour de moi rien de plus menaçant que la musique et quelques rires.

À onze heures et demie, nous regagnâmes le bar. Plusieurs couples, mais pas son ami. Et personne ne me salua. Nous retournâmes dans l'autre salle.

Nous revînmes peu après minuit, avec un résultat identique. Nous nous assîmes et commandâmes une dernière consommation.

« Eh bien, ce fut une soirée agréable », dit-elle en rapprochant sa main afin que je puisse la couvrir avec la mienne.

Je le fis.

« Oui. J'aimerais pouvoir remettre ça, mais je dois partir demain.

- Pour quelle destination ?
- Le centre de l'univers.
- Dommage. Vous voulez profiter de ma voiture ?
- J'irai où vous irez. »

Elle sourit, et ses doigts se refermèrent sur ma main.

« Entendu. Accompagnez-moi, et je vous ferai une tasse de café. »

Nous terminâmes nos verres et nous dirigeâmes vers le parking, nous arrêtant en chemin pour échanger quelques baisers. Je tentai d'être à nouveau sur mes gardes, mais nous étions apparemment seuls. Sa voiture était une jolie petite Porsche rouge décapotée.

« Et voilà. Tu prends le volant ? me demanda-t-elle.

— Non, vas-y, et je veillerai aux cavaliers décapités.

— Quoi ?

— La nuit est magnifique et j'ai toujours souhaité avoir un chauffeur qui te ressemble. »

Nous nous assîmes, et elle démarra. Elle roulait vite, naturellement. Nous étions seuls sur cette route, et je connus une brusque joie de vivre. Je levai la main droite et pris un cigare allumé en Ombre. Je tirai quelques bouffées et le jetai, alors que la voiture franchissait un pont en rugissant. Je regardai des constellations devenues familières au cours de ces huit dernières années et pris une profonde inspiration, puis expirai profondément. Je tentai d'analyser ce que je ressentais et compris que j'étais heureux. Je n'avais rien éprouvé de semblable depuis longtemps.

Des lumières apparurent derrière les arbres, devant nous. Une minute plus tard, nous franchissions une courbe et je découvris un petit immeuble d'habitation, loin sur la droite. Elle ralentit et pénétra dans le parking, lorsque nous arrivâmes à sa hauteur.

Elle gara sa voiture, puis nous suivîmes une allée bordée de buissons vers l'entrée du bâtiment. Elle ouvrit la porte et nous traversâmes le vestibule, en direction des cabines d'ascenseur. La montée s'acheva trop rapidement à mon goût et, une fois dans son appartement, elle prépara vraiment du café.

Ce qui me convenait parfaitement. Le café était bon, et nous nous assîmes pour le boire. J'avais tout mon temps.

Une chose conduisant à une autre, nous nous retrouvâmes un peu plus tard dans sa chambre, avec nos vêtements sur une chaise, et j'étais heureux que l'inconnu ne fût pas venu au rendez-vous. Elle était douce, satinée, et chaude, juste assez rembourrée aux bons endroits. Un étau de velours, avec du miel... la fragrance de son parfum...

Bien plus tard, nous étions allongés et connaissions cette douce lassitude passagère sur laquelle je ne m'étendrai pas en métaphores. Je caressais ses cheveux quand elle s'étira, tourna légèrement la tête, et m'étudia, les yeux mi-clos.

« Dis-moi une chose, fit-elle.

— Oui ?

— Comment s'appelle ta mère ? »

J'eus l'impression qu'une pelote d'épingles roulait le long de ma colonne vertébrale. Mais je désirais savoir où elle voulait en venir.

« Dara.

— Et ton père ?

— Corwin. »

Elle sourit.

« C'est bien ce que je pensais, mais je devais m'en assurer.

— Puis-je poser également quelques questions, ou cet interrogatoire est-il à sens unique ?

— Je vais t'épargner cette peine. Tu veux savoir pourquoi je t'ai demandé cela.

— Belle présence d'esprit.

— Désolée.

— Je présume que leurs noms ne te sont pas inconnus ?

— Tu es Merlin, duc de Kolvir et Prince du Chaos.

— Merde ! Tous les habitants de cette ombre semblent savoir qui je suis ! Vous faites partie d'un club, ou quoi ?

— Qui d'autre le sait ? demanda-t-elle rapidement, les yeux brusquement écarquillés.

— Luke Raynard, feu Dan Martinez, et très probablement un type du coin répondant au nom de George Hansen... J'allais

oublier un autre personnage décédé : Victor Melman... Pourquoi ? Ces noms te disent quelque chose ?

— Oui, tu dois te méfier de Luke Raynard. Je t'ai fait venir ici pour te mettre en garde contre lui, si tu étais celui que je cherchais.

— Que veux-tu dire ?

— Si tu étais... le fils de Dara.

— Alors, vas-y. Mets-moi en garde.

— C'est chose faite. Méfie-toi de lui. »

Je m'assis et remontai l'oreiller dans mon dos.

« Que veut-il ? Ma collection de timbres ? Mes traveller's checks ? Tu ne pourrais pas être un peu plus précise ?

— Il a tenté à plusieurs reprises de te tuer, au cours de ces dernières années...

— Quoi ? Comment ?

— La première fois, c'est un camion qui a failli t'écraser. Un an plus tard...

— Seigneur ! Tu sais cela ! À quelles dates, à quelles dates a-t-il tenté de me tuer ?

— Le 30 avril, toujours le 30 avril.

— Pourquoi ? En connais-tu la raison ?

— Non.

— Merde. Comment l'as-tu appris ?

— J'étais là. Je surveillais.

— Pourquoi n'es-tu pas intervenue ?

— Impossible. J'ignorais qui était qui.

— Madame, j'avoue être complètement perdu. Qui diable es-tu, et quel est ton rôle ?

— Comme Luke, je ne suis pas ce que je parais être, commença-t-elle.

Un bourdonnement s'éleva dans la pièce voisine.

« Oh ! seigneur ! » s'exclama-t-elle en se levant d'un bond.

Je la suivis, et arrivai dans le vestibule alors qu'elle pressait un bouton à côté d'une petite grille et disait :

« Oui ?

— Chérie, c'est moi. J'ai pu rentrer un jour plus tôt que prévu. Ouvre-moi, tu veux ? J'ai un tas de bagages. »

Oh-oh.

Elle lâcha le bouton et en pressa un autre, tout en pivotant vers moi.

« Mon mari, fit-elle, le souffle coupé. Tu dois partir. Je t'en prie ! Passe par l'escalier !

— Mais, tu ne m'as encore rien appris !

— C'est suffisant. Sois gentil, ne m'attire pas d'ennuis !

— Entendu. »

Je regagnai rapidement la chambre, enfilai mon pantalon, glissai mes pieds dans mes mocassins.

Je fourrai mes chaussettes et mes sous-vêtements dans ma poche, puis passai ma chemise.

« Je ne m'estime pas satisfait, déclarai-je. Tu connais d'autres choses, et je veux savoir quoi.

— Est-ce tout ce que tu désires ? »

Je déposai rapidement un baiser sur sa joue.

« Pas vraiment. Je reviendrai.

— Non. Ce serait différent. Nous nous reverrons, mais quand le moment sera venu. »

Je me dirigeai vers la porte.

« Ça ne me suffit pas, dis-je en ouvrant le battant.

— Il faudra pourtant que tu t'en contentes.

— Nous verrons. »

Je courus dans le couloir et ouvris une porte surmontée par une plaque : SORTIE. Je reboutonnai ma chemise et la rentrai dans le pantalon tout en descendant les marches. Je m'arrêtai au bas de l'escalier pour remettre mes chaussettes, puis je fis passer ma main dans mes cheveux et ouvris la porte donnant sur l'entrée.

Personne en vue. Parfait.

Je quittai l'immeuble. Je suivais l'allée, quand une conduite intérieure noire s'arrêta devant moi. J'entendis le bourdonnement du lève-glace électrique et vis une tache rouge.

« Monte, Merlin, me dit une voix familière.

— Fiona ! »

J'ouvris la portière et me glissai dans le véhicule. Elle redémarra immédiatement.

« Alors, c'était elle ? me demanda Fiona.

— Elle, quoi ?

— Celle que tu devais rencontrer à ce club. »
Je n'avais pas considéré les choses sous cet angle, jusqu'à cet instant.

« C'est possible. »

Elle repartit dans la direction d'où nous étions arrivés.

« À quoi joue-t-elle ? s'enquit Fiona.

— J'aimerais bien le savoir.

— Parle-m'en. Tu es libre de censurer certains passages.

— Bon, d'accord. »

Nous étions de retour à mon point de départ avant que j'eusse terminé.

« Pourquoi être revenus au club ? demandai-je.

— C'est sur ce parking que j'ai emprunté cette voiture. Elle appartient peut-être à un ami de Bill. J'ai estimé plus correct de la ramener.

— Vous avez utilisé l'Atout que j'avais dessiné pour gagner le bar ?

— Oui, juste après que tu sois allé danser. Je vous ai surveillés pendant près d'une heure, depuis la terrasse. Et je t'avais dit d'être prudent.

— Désolé, j'étais sous son charme.

— J'avais oublié qu'ils ne servent pas d'absinthe, ici. J'ai dû me contenter d'un margarita.

— À nouveau désolé. Vous avez volé cette voiture pour nous suivre, quand nous sommes partis ?

— Oui. J'ai attendu dans le parking de l'immeuble, en gardant un vague contact avec toi par ton Atout. Je serais accourue à ton secours, en cas de danger.

— Merci. Vague, dans quelle mesure ?

— Le voyeurisme n'est pas mon genre, si c'est ce que tu veux dire. Et puis, il faut bien vivre avec son temps.

— Cette histoire ne se résume pas à ce dernier épisode.

— Garde ça pour toi, pour l'instant. Il n'y a qu'une seule chose qui m'intrigue. Aurais-tu par hasard une photo de ce Luke Raynard ?

— Possible. Oui, je crois. »

J'allumai le plafonnier, pris mon portefeuille, l'ouvris. Fiona se pencha vers moi et posa sa main sur mon bras. Finalement, je

trouvai une photo de Luke et de moi, sur une plage. Il y avait également Julia et une dénommée Gail, avec qui Luke sortait à l'époque.

Je sentis les doigts de Fiona serrer mon bras et l'entendis prendre une brève inspiration.

« Que se passe-t-il ? lui demandai-je. Vous le connaissez ? »

Elle secoua la tête, un peu trop énergiquement pour être sincère.

« Non, non. Je ne l'ai jamais vu de ma vie.

— Vous êtes une sacrée menteuse, ma tante. Qui est-ce ?

— Je l'ignore.

— Allons ! Vous avez failli me broyer le bras en le voyant.

— Ne me bouscule pas.

— Ma vie est en jeu.

— Plus que ta vie, je crois.

— Alors ?

— Laissons ça de côté, pour l'instant.

— Je crains de devoir insister. »

Elle se tourna vers moi et leva ses deux mains entre nous. De la fumée commença à monter de ses ongles manucurés. Frakir palpita à mon poignet, m'indiquant que ma tante était assez en colère pour employer la force contre moi.

Je fis un geste de protection et décidai de laisser tomber.

« Entendu, ça suffit pour aujourd'hui. Rentrons à la maison. »

Elle fléchit ses doigts et la fumée disparut. Frakir se calma. Elle sortit un jeu d'Atouts de son sac et prit celui d'Ambre.

« Mais tôt ou tard, je le saurai, ajoutai-je.

— Tard », fit-elle comme l'image d'Ambre grandissait devant nous.

C'est une chose que j'ai toujours appréciée chez Fiona. Elle ne croit pas utile de dissimuler ses sentiments.

Je levai la main et éteignis le plafonnier, alors qu'Ambre se matérialisait autour de nous.

8.

Mes idées n'ont probablement rien d'original, lors de funérailles. Tel Bloom, dans *Ulysse*, il ne me vient à l'esprit que des banalités au sujet du défunt et de la cérémonie en cours. Le reste du temps, mes pensées vagabondent.

Sur la large plage qui s'étend au sud du Kolvir se dresse une petite chapelle consacrée à la Licorne, une parmi toutes celles qui ont été bâties là où fut aperçue cette créature magique. Celle-ci semblait tout particulièrement convenir à ce service funèbre, car Caine (comme Gérard) avait autrefois exprimé le désir de reposer dans une des grottes du pied de la montagne, face à cette mer sur laquelle il avait navigué si souvent, et si longuement. Une caverne avait été aménagée pour le recevoir, et sitôt la cérémonie terminée une procession se formerait pour l'accompagner à sa dernière demeure. La matinée était fraîche et brumeuse, et nous ne pouvions voir les voiles que des rares bateaux qui gagnaient ou quittaient le port, à une demi-lieue de l'endroit où nous nous trouvions.

Normalement, Random aurait dû célébrer cet office, étant donné que le monarque est également le grand prêtre du royaume. Mais il se contenta de lire des passages d'introduction et de clôture du Départ des Princes, extrait du Livre de la Licorne, et laissa à Gérard le soin d'officier à sa place. Caine était en effet resté plus longtemps avec lui qu'avec tout autre membre de la famille. C'est ainsi que la voix de Gérard se réverbérait dans la petite chapelle de pierre. Il lisait de longs paragraphes où il était question de la mer et de la mutabilité. On dit que Dworkin a écrit ce livre à une époque où il était sain d'esprit, et que certains chapitres lui ont été dictés par la Licorne elle-même. J'ignore si c'est vrai. Je n'étais pas présent.

On raconte encore que nous serions les descendants de Dworkin et de la Licorne, ce qui incite à imaginer des scènes peu banales. Les origines de chaque chose sombrent dans l'oubli et sont remplacées par le mythe. Qui peut savoir ? Je n'étais pas né, à l'époque.

« ... Et tout retournera à la mer », psalmodiait Gérard.

Je regardai autour de moi. Outre les membres de la famille, il y avait quarante ou cinquante autres personnes appartenant pour la plupart à la noblesse de la ville, quelques marchands avec qui Caine avait entretenu des rapports amicaux, des représentants de royaumes des diverses ombres adjacentes où il avait résidé pour des raisons personnelles ou officielles, et, naturellement, Vinta Bayle. Bill avait exprimé le désir d'être présent, et je l'avais à ma gauche, avec Martin à ma droite. Ni Fiona ni Bleys n'étaient présents. Saisissant le prétexte de sa blessure, Bleys avait demandé à être dispensé d'assister à l'office. Fiona avait tout simplement disparu, et Random n'était pas parvenu à la localiser. Julian nous laissa en cours de cérémonie pour aller voir les gardes qu'il avait postés le long de la grève. Quelqu'un avait fait remarquer qu'un éventuel tireur embusqué pourrait réaliser un beau tableau de chasse, alors que nous étions tous regroupés. En conséquence, Julian avait disséminé ses forestiers armés de glaives, de dagues, d'arcs et de lances, en des points stratégiques, tout autour de nous... et par instants nous entendions les aboiements d'un de ses cerbères, auquel les autres répondaient presque instantanément ; un son plaintif, effrayant, avec en contrepoint le bruit des vagues et du vent, et des considérations sur la mort. Où était-elle allée ? me demandai-je. Fiona ? Peur d'un piège ? Sa disparition soudaine n'avait-elle pas plutôt un rapport avec les événements de la nuit précédente ? Et Benedict... il avait transmis ses condoléances et mentionné une affaire pressante qui l'empêcherait de rentrer à temps pour la cérémonie. Llewella s'était tout simplement abstenue d'arriver, et ne pouvait être jointe par l'entremise des Atouts. Flora se tenait devant moi, sur ma gauche, consciente d'être ravissante avec sa robe sombre. Peut-être suis-je injuste à son égard. C'est possible. Mais elle semblait plus impatiente que recueillie.

À la fin du service, quatre marins soulevèrent le cercueil de Caine, et nous formâmes une procession qui nous conduirait jusqu'à la grotte et son sarcophage. Un certain nombre de soldats de Julian vinrent nous fournir une escorte armée.

Nous marchions, quand Bill me poussa du coude et me désigna les hauteurs du Kolvir de la tête. Je regardai dans cette direction et vis un personnage dressé sur une corniche, dans l'ombre d'une saillie rocheuse. Il portait une cape noire dont le capuchon dissimulait ses traits. Bill se pencha vers moi afin que je puisse l'entendre malgré les instruments à vent et à corde qui jouaient désormais.

« Est-ce un élément de la cérémonie ?

— Pas que je sache », lui répondis-je.

Je quittai ma place et m'avançai. Nous passerions juste au-dessous de ce personnage dans approximativement une minute.

Je rattrapai Random et posai ma main sur son épaule. Lorsqu'il se tourna vers moi, je lui désignai les hauteurs. Il s'arrêta et regarda, en cillant.

Sa main droite remonta vers sa poitrine et la Pierre du Jugement, qu'il portait à chaque cérémonie officielle. Le vent se leva aussitôt.

« Halte ! cria Random. Arrêtez la procession ! Restez tous à vos places ! »

L'inconnu se déplaça légèrement, tournant la tête comme pour dévisager Random. Dans le ciel, comme par un trucage photographique, un nuage se matérialisa et s'enfla au-dessus du Kolvir. Un rayon rouge jaillit de la Pierre.

Brusquement, l'inconnu regarda vers le ciel. Sa main sortit de sous son manteau et lança un petit objet noir, qui parut demeurer en suspension dans les airs, puis entama sa descente.

« Couchez-vous ! » hurla Gérard.

Tous se jetèrent sur le sol, à l'exception de Random. Il resta debout, pour regarder, alors que la foudre jaillissait du nuage et s'abattait sur la falaise.

Le grondement de tonnerre qui s'ensuivit coïncida presque exactement avec la déflagration qui se produisit loin au-dessus de nos têtes. La distance était plus importante que prévu. La bombe avait explosé avant de nous atteindre... mais elle eût

probablement fait de nombreuses victimes si nous ne nous étions pas arrêtés et étions passés sous la corniche, d'où l'inconnu aurait pu la lâcher directement sur nous. Quand les points de lumière cessèrent de danser devant mes yeux, je regardai à nouveau la falaise. Le personnage noir avait disparu.

« L'avez-vous atteint ? » demandai-je à Random.

Il haussa les épaules, puis leva la main. La Pierre était redevenue un joyau ordinaire.

« Tout le monde debout ! cria-t-il. Finissons-en avec ces funérailles ! »

Ce que nous fîmes. Il n'y eut pas d'autres incidents, et tout se déroula comme prévu.

Tous avaient sans doute les mêmes pensées que moi, pendant que le cercueil était installé dans le caveau. L'agresseur pouvait-il être un de nos parents absents ? Et en ce cas, lequel ? Quelles raisons eût trouvé chacun d'eux pour commettre un tel acte ? Où étaient-ils, à présent ? Avaient-ils des alibis ? S'agissait-il d'une conjuration ? Était-ce un étranger ? Auquel cas, comment avait-il eu accès à l'arsenal d'explosifs local ? À moins que cette bombe n'eût été fabriquée ailleurs ? Un Ambrien avait-il découvert la bonne formule ? S'il s'agissait d'un étranger à notre famille, quels étaient ses mobiles et d'où venait-il ? L'un de nous avait-il engagé un tueur à gages ? Pour quelles raisons ?

Quand nous défilâmes devant le caveau, j'eus une brève pensée pour Caine, mais plus en tant qu'élément de cet imbroglio qu'individu. Je l'avais peu connu. Mais nombreux étaient ceux qui me l'avaient décrit comme un homme difficile à vivre, dur, cynique et voire même cruel. S'il s'était fait un bon nombre d'ennemis, au fil des ans, il semblait en avoir tiré une certaine fierté. Il s'était toujours conduit avec civilité avec moi, mais il est vrai que nous n'avions jamais eu la moindre raison de nous opposer. C'est pourquoi mes sentiments à son égard n'étaient pas aussi profonds que pour la plupart des autres. Julian était un personnage de sa trempe, mais plus policé en surface. Et nul ne pouvait savoir ce qui se dissimulait au-dessous. Caine... j'aurais aimé mieux vous connaître. Votre

mort, en des circonstances que je ne parviens pas à comprendre, me rabaisse.

Nous quittâmes sa sépulture et regagnâmes le palais pour boire et manger, et je me demandai, une fois de plus, quel lien pouvait exister entre mes problèmes et ceux des autres. Car je sentais qu'il y avait un rapport. Je n'attache guère d'importance aux petites coïncidences, mais ne puis ignorer autant d'exceptions au calcul des probabilités.

Et Meg Devlin ? Disposait-elle de renseignements sur cet attentat ? Ce n'était pas impossible. Je décidai de la revoir au plus tôt, sans faire cas de son mari.

Plus tard, dans la grande salle à manger, au sein du bourdonnement des conversations et des tintements des couverts et de la vaisselle, une vague possibilité me vint à l'esprit, et je résolus d'approfondir la question sans perdre de temps. Prenant congé de la compagnie glaciale de Vinta Bayle, troisième fille d'un homme appartenant à la petite noblesse et dernière maîtresse de Caine, je me dirigeai vers l'autre extrémité de la salle et le petit groupe de personnes entourant Random. Je me tenais là depuis plusieurs minutes et me demandais toujours comment attirer son attention, lorsqu'il me remarqua. Il s'excusa aussitôt, vint vers moi et me prit par la manche.

« Merlin, je n'ai pas de temps à te consacrer maintenant, mais sache que je tiens à poursuivre notre conversation. Je te verrai plus tard, cet après-midi ou ce soir... dès que je pourrai me libérer. Alors, ne t'éloigne pas, d'accord ? »

J'acquiesçai d'un hochement de tête.

« Une seule question, dis-je, alors qu'il se détournait déjà.

— Oui ?

— Des Ambriens résident-ils actuellement sur l'ombre Terre... des agents ?

— Aucun à mon service. Ni à celui des autres membres de notre famille, probablement. Je garde un certain nombre de correspondants, là-bas, mais ils sont tous originaires de cette ombre... comme Bill. »

Il ferma les yeux à demi.

« Du nouveau ? » ajouta-t-il.

Je hochai la tête.

« Sérieux ?

— C'est possible.

— J'aimerais avoir du temps à te consacrer, mais nous devons attendre.

— Je comprends.

— Je t'enverrai chercher. »

Il retourna auprès de ses compagnons.

Cela réduisait à néant l'unique explication que j'avais pu trouver au sujet de Meg Devlin, et m'interdisait d'aller la voir dès la fin de cette réunion.

Je reportai mon attention sur la nourriture. Un peu plus tard, Flora entra dans la salle, étudia chaque groupe, puis se fraya un chemin au sein de la foule pour venir s'asseoir à côté de moi.

« Impossible de parler à Random sans témoins, pour l'instant, déclara-t-elle.

— C'est exact. Voulez-vous que j'aille vous chercher à manger ou à boire ?

— Pas maintenant. Peut-être pourras-tu être utile. Tu es un sorcier. »

Je n'aimais guère le tour que prenait la conversation, mais je m'enquis : « Quel est le problème ?

— Je me suis rendue dans les appartements de Bleys, pour lui demander s'il ne désirait pas descendre se joindre à nous. Il ne s'y trouvait pas.

— Sa porte n'était donc pas verrouillée ? La plupart des gens s'enferment, ici.

— Si, de l'intérieur. Il avait dû utiliser un Atout. Je me suis permis de forcer la porte en constatant qu'il ne répondait pas, étant donné qu'on avait un peu plus tôt tenté de le tuer.

— Et en quoi les services d'un sorcier pourraient-ils être utiles ?

— Es-tu capable de retrouver sa trace ?

— Les Atouts ne laissent aucune indication derrière eux. Et en admettant que ce soit le cas, j'hésiterais à intervenir. Bleys sait ce qu'il fait, et il est évident qu'il recherche la solitude.

— Et s'il était impliqué dans cette affaire ? Lui et Caine se sont toujours dressés l'un contre l'autre, par le passé.

— S'il est mêlé à quelque chose de dangereux, vous devriez être heureuse de le voir disparaître.

— Tu ne peux pas m'aider... ou tu t'y refuses ?

— Les deux, sans doute. C'est à Random de décider si nous devons le rechercher, ne croyez-vous pas ?

— Peut-être.

— Et je vous conseille de n'en parler à personne avant que Random soit au courant. Nous n'avons déjà que trop tendance à échafauder des hypothèses. Je puis le lui dire, si vous préférez. Je dois avoir un entretien avec lui, un peu plus tard.

— À quel sujet ? »

Ouch.

« Je l'ignore. Quelque chose qu'il veut me dire, ou me demander. »

Elle m'étudia attentivement, puis déclara : « Nous n'avons pas encore eu notre petite discussion en privé.

— N'est-ce pas ce que nous sommes en train de faire ?

— D'accord. Veux-tu venir m'exposer tes problèmes dans une de mes ombres favorites ?

— Pourquoi pas ici ? »

Je fis un autre résumé de cette maudite histoire, en ayant cependant l'impression que c'était le dernier. Dès que Flora saurait ce qui m'était arrivé, elle s'empresserait d'en colporter le récit à ma place.

Elle n'avait sur cette affaire aucune information qu'elle jugea utile de me communiquer. Nous bavardâmes alors de choses et d'autres, puis elle se découvrit brusquement de l'appétit et partit en direction du buffet. Elle ne revint pas.

Je trouvai d'autres interlocuteurs et nous discutâmes... de Caine et de mon père... mais je n'appris rien de nouveau. Je fus présenté à un bon nombre de personnes et je mémorisai des noms et des liens de parenté, faute d'avoir mieux à faire.

Puis la réunion tira à sa fin et je surveillai Random. Je parvins à prendre congé presque en même temps que lui.

« Plus tard », fit-il en passant près de moi.

Il s'éloigna en compagnie de deux personnes avec lesquelles il conversait.

Aussi regagnai-je mes appartements et m'allongeai-je sur le lit. Quand la situation risque de dégénérer à tout instant, il convient de prendre du repos à la moindre occasion.

Un moment plus tard, je m'endormis et rêvai...

Je marchais dans le jardin à la française, derrière le palais. Quelqu'un m'accompagnait, mais j'ignorais son identité. Ce détail semblait sans importance. J'entendais un hurlement familier quand des grondements s'élevèrent brusquement à proximité. Je regardai autour de moi et ne vis rien. Soudain, elles furent là... trois énormes créatures canines, semblables à celle que j'avais tuée dans l'appartement de Julia. Elles couraient vers moi, dans le jardin. Le hurlement se poursuivait, mais il n'émanait pas de leurs gorges. Les bêtes se contentaient de gronder et de baver, en se ruant dans ma direction. Tout aussi brusquement, je pris conscience qu'il s'agissait d'un rêve que j'avais fait d'innombrables fois, pour l'oublier à mon réveil. De savoir que je faisais un cauchemar ne diminuait pas pour autant l'impression de danger, alors qu'elles fondaient sur moi. Toutes trois étaient nimbées d'une sorte de clarté... pâle, déformante. Au-delà de ces créatures, à travers leur halo, je ne vis plus le jardin mais une forêt. Lorsqu'elles furent proches et bondirent pour attaquer, ce fut comme si elles, venaient de heurter une paroi de verre. Elles retombèrent en arrière, se relevèrent, sautèrent vers moi, pour être à nouveau stoppées par un obstacle invisible. Elles bondissaient, grondaient, gémissaient, me chargeaient encore. J'avais l'impression de me trouver sous une cloche de cristal, ou à l'intérieur d'un cercle magique, et elles ne pouvaient m'atteindre. Puis le hurlement s'amplifia, sa source se rapprocha, et les monstres m'oublièrent pour reporter sur elle leur attention.

« Wow ! fit Random. Tu devrais me rémunérer pour t'avoir tiré de ce cauchemar. »

... J'étais éveillé, allongé sur mon lit, et je voyais les ténèbres par la fenêtre... Je compris que Random avait utilisé mon Atout et s'était accordé sur mon rêve en établissant le contact.

Je bâillai et pensai ma réponse : *Merci.*

« Achève de t'éveiller et viens me rejoindre.

— Entendu. Où êtes-vous ?

— En bas, dans le petit salon, près de la grande salle. Je prends un café. Personne ne viendra nous déranger.

— J'y serai dans cinq minutes.

— Parfait. »

L'image de Random s'estompa. Je m'assis, posai les pieds par terre, me levai. Je gagnai la fenêtre, ouvris les croisées, et inhalai l'air frais d'une soirée d'automne. Le printemps, sur l'ombre Terre ; l'automne, ici en Ambre... mes deux saisons préférées. J'aurais dû me sentir encouragé, grandi. Au lieu de cela (un tour de la nuit, les vestiges du rêve) il me sembla pendant un instant entendre la note finale de ce hurlement. Je frissonnai et refermai la fenêtre. Nos cauchemars nous accompagnent trop longtemps.

Je gagnai le petit salon et m'assis sur un des sofas. Random me laissa boire la moitié d'une tasse de café, avant de dire :

« Parle-moi de la Roue spectrale.

— C'est une sorte de... de banque de données et de système de surveillance parapsychique. »

Il posa sa tasse et inclina la tête, pour me dévisager.

« Ne pourrais-tu être plus précis ?

— Eh bien, c'est en travaillant sur des ordinateurs que j'ai pensé que le principe de traitement des données devrait permettre d'obtenir des résultats intéressants dans un environnement où ces appareils ne pouvaient fonctionner, commençai-je. En d'autres termes, je devais trouver une ombre où les opérations resteraient pratiquement identiques, mais où le matériel, les périphériques, les techniques de programmation et l'alimentation seraient d'une nature différente.

— Heu, Merlin, je suis complètement perdu.

— J'ai conçu et fabriqué un appareil de traitement des données dans une ombre où aucun ordinateur de conception classique ne pourrait fonctionner. J'ai fait appel pour cela à des techniques, une source d'alimentation et des matériaux totalement nouveaux. J'ai également jeté mon dévolu sur un lieu où les lois de la physique sont différentes, afin d'ouvrir à cet appareil d'autres voies. Il m'a alors été possible d'écrire des

programmes inutilisables sur l'ombre Terre où je vivais. Je crois que j'ai créé une chose absolument unique en son genre. Je l'ai baptisée Roue spectrale à cause de son aspect.

— Ce serait une banque de données et un système de surveillance, as-tu dit ?

— Elle feuillette l'Ombre comme les pages d'un livre. Il suffit de la programmer sur ce que l'on désire trouver, et elle le fait à notre place. Je désirais vous en faire la surprise. On peut, par exemple, l'utiliser pour apprendre si n'importe lequel de nos ennemis potentiels se mobilise, suivre les déplacements des tempêtes d'Ombre, ou encore...

— Une minute. Comment ? Comment ton appareil peut-il feuilleter ainsi les ombres ? Sur quel principe fonctionne-t-il ?

— On pourrait dire qu'il crée simultanément l'équivalent d'un nombre infini d'Atouts, puis...

— Stop. Arrête. Marche arrière. Tu aurais écrit un programme permettant de fabriquer des Atouts ? Je croyais que seules les personnes ayant subi l'initiation de la Marelle ou du Logrus en étaient capables ?

— En l'occurrence, cette machine entre dans la catégorie des objets magiques, comme Grayswandir, l'épée de Père. J'ai incorporé dans sa conception des éléments de la Marelle elle-même.

— Et tu m'en réservais la surprise ?

— J'attendais qu'elle fût prête.

— Quand le sera-t-elle ?

— Je ne sais pas. Il est nécessaire qu'elle ait rassemblé un certain nombre de données pour être pleinement efficace. La collecte d'informations a commencé voici quelque temps, et je n'ai pas encore eu l'occasion de vérifier où en était le processus. »

Random resservit du café, en but une gorgée.

« J'avoue douter qu'elle nous épargne du temps et des efforts, dit-il un peu plus tard. En admettant que je veuille savoir ce qui se passe en Ombre, je m'y rends et j'enquête, ou j'envoie un émissaire. Si je préfère utiliser cet appareil pour m'en assurer, il faut malgré tout que je me rende là où il se trouve.

— Non. Il suffit d'évoquer un terminal.

— Evoquer ? Un terminal ?

— Exact. »

Je pris mon jeu d'Atouts d'Ambre et sortis celui du dessous du paquet. On y voyait une roue argentée sur un fond noir ? Je le tendis à Random, qui l'étudia.

« Comment l'utilises-tu ?

— Comme les autres. Vous voulez la faire apparaître ?

— Je t'en laisse le soin. Je me contenterai d'être un simple témoin.

— Entendu. Mais elle continue de collecter des données en Ombre, et à ce stade ses possibilités sont encore restreintes.

— Je désire moins m'en servir que la voir. »

Je levai la carte et la fixai, avec mon œil mental. Le contact eut lieu un instant plus tard. Je l'appelai vers moi.

Il s'ensuivit un petit crépitement et une ionisation de l'air ambiant, alors qu'une roue incandescente d'approximativement deux mètres cinquante de diamètre se matérialisait devant moi.

« Réduction du terminal », ordonnai-je.

Sa taille diminua. Lorsqu'elle fut au tiers de celle initiale, je lui ordonnai de se stabiliser. La roue faisait penser à un cadre de tableau que parcouraient par instants des étincelles. La vision de l'autre côté de la pièce ondulait constamment, vue au cœur de cet anneau.

Random alla pour tendre la main.

« Non, lui dis-je. Vous recevriez une décharge. Je n'ai pas encore corrigé tous les défauts.

— Pourrait-elle servir à transmettre de l'énergie ?

— Rien ne s'y opposerait. De faible intensité, cependant.

— Cette fonction est-elle prévue ?

— Naturellement. Elle doit alimenter ce terminal, et ses sondes en Ombre.

— Je veux dire, peut-elle provoquer une décharge électrique à cette extrémité ?

— Si je lui ordonnais d'accumuler de l'énergie, puis de la libérer. Oui.

— Quelles sont ses limites ?

— Tout ce qu'elle a à sa disposition.

- Et qu'a-t-elle à sa disposition ?
- Eh bien, en théorie, toute une planète. Mais...
- En supposant que tu lui ordonnes d'apparaître à côté de quelqu'un, d'accumuler une charge électrique importante, et de la décharger sur la personne en question. Cette dernière serait-elle électrocutée ?
- Probablement. Rien ne s'y opposerait. Mais ce n'est pas le tout de...
- Pour une surprise, c'est une surprise, Merlin. Je ne suis cependant pas certain de l'apprécier.
- Nous n'avons rien à redouter, expliquai-je. Personne ne sait sur quelle ombre elle se trouve. Nul ne s'y rend jamais. Il n'existe qu'un seul Atout. Je suis le seul à pouvoir l'atteindre. Je comptais faire une seconde carte, uniquement pour vous, puis vous montrer comment utiliser la Roue lorsqu'elle sera prête.
- Je dois y réfléchir...
- Spectre, cherche dans cinq mille voiles d'Ombre... combien de tempêtes d'Ombre y dénombre-t-on en cet instant ? »
- La réponse nous parvint du centre du cerveau :
- « Dix-sept.
- On dirait...
- Je lui ai donné ma voix, expliquai-je. Spectre, montre-nous la plus importante. »
- Une scène de fureur chaotique apparut dans le cercle.
- « Je viens de penser à une autre possibilité, déclara Random. Ta roue peut-elle servir de moyen de transfert ?
- Evidemment, comme n'importe quel Atout.
- Son diamètre, lors de son apparition... est-ce sa dimension maximale ?
- Non, nous pouvons l'agrandir, si vous le désirez.
- Je n'y tiens pas. Mais en supposant que tu le fasses... puis que tu lui dises de transmettre cette tempête jusqu'à nous... pourrait-elle exécuter ton ordre ?
- Wow ! Je l'ignore. Elle essaierait, et ce serait probablement comparable à l'ouverture d'une grande fenêtre.
- Merlin, arrête ça, c'est dangereux.

— Personne ne sait où elle se trouve, moi excepté, et le seul autre moyen de l'atteindre et de...

— Je sais, je sais. Dis-moi, n'importe quelle personne ayant cet Atout, ou découvrant par hasard la machine, pourrait-elle s'en servir ?

— Eh bien, oui. Je n'ai pas jugé utile d'y inclure des codes de sécurité en raison de son inaccessibilité.

— Cette chose est une arme épouvantable, mon garçon. Arrête-la. Tout de suite.

— Impossible.

— Que veux-tu dire ?

— On ne peut effacer sa mémoire ou couper son alimentation à partir d'un terminal. Il faut pour cela se rendre sur place.

— Alors, je te suggère de partir sur-le-champ. Je veux qu'elle soit arrêtée tant que tu n'y auras pas ajouté un bon nombre de sécurités. Et même alors... eh bien, nous verrons. Je redoute une telle puissance, quand je n'ai rien pour m'en protéger. Elle pourrait nous frapper sans avertissement. À quoi pensais-tu, quand tu as construit cette chose ?

— Au traitement des données. Ecoutez, nous sommes les seuls...

— Il est toujours possible qu'une autre personne apprenne l'existence de cet appareil et trouve un moyen de l'atteindre. Je sais, je sais... c'est ton œuvre, et tu l'aimes... et j'apprécie tes intentions. Mais cela doit disparaître.

— Je n'ai rien fait pouvant vous offenser. »

C'était ma voix, mais elle nous parvenait de la Roue.

Random la fixa, me regarda, reporta les yeux sur elle.

« Heu... là n'est pas la question, lui dit-il. Ce sont vos pouvoirs qui m'inquiètent.

« Merlin, coupe la liaison !

— Fin de transmission, dis-je. Retrait du terminal. »

La Roue vacilla, puis disparut.

« Avais-tu prévu son commentaire ? me demanda Random.

— Non. J'en ai été surpris.

— Je commence à ne plus aimer les surprises. Il est possible que l'ombre environnement où elle se trouve l'ait altérée de façon subtile. Tu connais mon désir. Mets-la au repos. »

J'inclinai la tête.

« À vos ordres, Sire.

— Pas de ça avec moi. Et ne joue pas au martyr. Fais-le, tout simplement.

— Je maintiens qu'il suffirait d'installer quelques sécurités. Il est sans objet d'annuler tout ce projet.

— Si la situation était plus calme, j'accepterais peut-être. Mais nous avons déjà trop de problèmes avec ces tireurs embusqués, ce lanceur de bombe, et tout ce que tu m'as raconté. Le moment est mal choisi pour ajouter à nos soucis. »

Je me levai.

« Entendu. Merci pour le café. Je vous contacterai dès que ce sera chose faite. »

Il hocha la tête.

« Bonne nuit, Merlin.

— Bonne nuit. »

Je traversais le grand hall d'entrée quand je vis Julian. Il portait une robe de chambre verte et parlait avec deux de ses hommes. Sur le sol, entre eux, gisait le cadavre d'un gros animal. Je m'arrêtai et regardai. La bête était en tout point identique aux canidés dont je venais de rêver, à la créature qui avait tué Julia.

Je m'approchai.

« Bonsoir, Julian. De quoi s'agit-il ? demandai-je en désignant le corps.

— Je l'ignore. Mais mes cerbères viennent d'en tuer trois, en Arden. J'ai utilisé un Atout pour faire venir ces hommes avec une des carcasses. Je désire la montrer à Random. Tu ne saurais pas où il se trouve, par hasard ? »

Je tendis le pouce par-dessus mon épaule.

« Dans le salon. »

Julian s'éloigna dans cette direction. Je me rapprochai de l'animal et le poussai du pied. Devais-je retourner auprès de Random pour lui dire que j'avais déjà vu un de ces animaux ?

À quoi bon, me dis-je. Je ne voyais pas en quoi cette information pourrait lui être utile.

Je regagnai mes appartements, me lavai et changeai de vêtements. Puis je fis un détour par les cuisines pour emplir

mon sac à dos de provisions. Je ne me sentais pas d'humeur à faire mes adieux à quiconque, aussi sortis-je par l'arrière du palais pour gagner les jardins.

Ténèbres. Etoiles. Fraîcheur. Je frissonnai en approchant du point où les molosses avaient fait leur apparition, dans mon rêve.

Ni hurlements ni grondements. Rien. Je poursuivis mon chemin dans le parc bien entretenu, vers l'intersection de plusieurs chemins qui s'éloignaient au sein d'un paysage plus naturel. Je pris le second sur la gauche. J'avais le choix entre deux routes, et jetai mon dévolu sur la plus longue (qui rejoignait d'ailleurs l'autre un peu plus loin) pour la simple raison qu'elle était plus facile à suivre en pleine nuit. Je ne m'étais pas encore suffisamment familiarisé avec les embûches du chemin le plus direct.

Je marchai sur la crête du Kolvir pendant près d'une heure, avant de repérer le sentier descendant. Je m'arrêtai, bus un peu d'eau, puis me reposai quelques minutes supplémentaires avant de repartir.

Il est pratiquement impossible de se déplacer en Ombre, sur le Kolvir. Il est indispensable pour ce faire de s'éloigner suffisamment d'Ambre. Je devais pour l'instant me contenter de marcher... ce qui me convenait parfaitement, car la nuit était belle.

Je descendais depuis un long moment, quand la lune franchit un des épaulements du Kolvir et baigna de sa pâle clarté le sentier tortueux, me permettant de presser le pas. Je tenais à quitter les montagnes avant l'aube.

Que Random ne m'eût pas laissé l'opportunité de justifier mon travail m'emplissait de colère. Il avait été prématuré de lui en parler. S'il n'y avait eu les funérailles de Caine, je ne serais pas rentré en Ambre avant d'avoir achevé mon œuvre. Et je n'aurais même pas parlé de la Roue spectrale si elle n'avait tenu une place marginale dans le mystère qui entourait les événements de ces derniers temps, et si Random ne m'avait pas demandé des précisions afin d'avoir une vue d'ensemble de la situation. D'accord. Ce qu'il avait vu ne lui plaisait guère, mais l'avant-première avait eu lieu trop tôt. Le fait d'arrêter la Roue,

ainsi qu'il l'avait ordonné, rendrait inutile tout le travail effectué depuis quelque temps. La Roue spectrale était toujours dans une phase de sondage en Ombre, d'accumulation de données. Enfin, j'aurais dû, quoi qu'il en soit, me rendre sur place pour effectuer un contrôle et corriger tous les défauts apparents du système.

Je réfléchissais à cela et la pente devenait plus raide, s'incurvant vers la face ouest du Kolvir. Random ne m'avait pas ordonné d'effacer la mémoire de la Roue, mais simplement de l'arrêter. En considérant les choses sous cet angle, celui qui me convenait le mieux, il me laissait toute latitude pour décider de la marche à suivre. Avant d'arrêter l'appareil, je pourrais effectuer une vérification générale, revoir les systèmes de fonctions, améliorer les programmes, puis sauvegarder les données. Ainsi, la mémoire de la Roue serait intacte lorsque viendrait le moment de l'utiliser à nouveau.

Ou encore...

Pourquoi ne pas y inclure quelques protections inutiles (à mes yeux) afin de rassurer Random, le contacter, lui démontrer qu'il n'existait plus aucun danger, et lui demander s'il s'estimait satisfait ? En cas de réponse négative, il serait toujours temps d'arrêter l'appareil. Mais peut-être reviendrait-il sur sa décision. Etudier cette possibilité semblait en valoir la peine...

Je m'imaginai des conversations hypothétiques avec Random, jusqu'au moment où la lune se retrouva sur ma gauche. J'avais atteint la moitié inférieure de la pente du Kolvir et ma progression était de plus en plus facile. Je sentais déjà décroître l'influence de la Marelle.

Je m'arrêtai à deux autres reprises pour boire de l'eau et manger un sandwich. Plus j'y réfléchissais, plus j'étais convaincu que Random n'écouterait mes arguments que d'une oreille distraite, et qu'agir de la sorte provoquerait sa colère. Mais j'étais ulcéré par sa décision.

Cependant, le voyage serait long, car il existait peu de raccourcis. J'aurais bien le temps d'y réfléchir.

Le ciel s'éclaircissait, lorsque je descendis la dernière pente rocailleuse pour atteindre la large piste du nord-ouest, au pied

du Kolvir. Je regardai un bosquet, de l'autre côté de la route, un gros arbre portant une marque familière...

Au sein d'un éclair aveuglant et crépitant, accompagné par un grondement assourdissant, le tronc se fendit à moins d'une centaine de mètres de moi. J'avais levé les deux mains pour protéger mes yeux, mais j'entendais encore le bois craquer et la réverbération de la déflagration plusieurs secondes plus tard.

Puis une voix cria :

« Demi-tour ! »

Supposant que c'était à moi que s'adressait cet ordre, je demandai :

« Pourrions-nous en discuter ? »

Pas de réponse.

Je plongeai dans une dépression peu profonde, à côté de la piste, puis rampai vers un point où je serais plus à couvert. J'écoutais et observais, espérant que la personne qui avait tenté de m'intimider trahirait sa position d'une façon ou d'une autre.

Rien ne se produisit, mais pendant les trente secondes qui suivirent j'étudiai le bosquet et le bas de la pente que je venais de descendre. Et j'eus brusquement une inspiration.

J'évoquai l'image du Logras, et deux de ses lignes devinrent mes bras. Je les tendis, non en Ombre mais vers le haut de la pente où un rocher de bonne taille conservait un équilibre précaire, au sommet d'un éboulis.

Je le saisis et tirai. Constatant qu'il était trop lourd pour moi, j'entrepris de le secouer. Tout d'abord lentement. Finalement, il bascula et se mit à rouler. Je me reculai, alors que les pierres se heurtaient et s'entraînaient mutuellement dans leur chute. Plusieurs gros rochers se détachèrent de la pente. Une ligne de fracture céda lorsqu'ils tombèrent sur son rebord. Elle gémit et craqua, commença à glisser.

Je sentais le sol vibrer tout en battant en retraite. Je n'avais pas pensé déclencher un éboulement aussi spectaculaire. Les rochers bondissaient, roulaient, pleuvaient sur le bosquet. Les arbres oscillaient, quelques-uns s'abattirent, broyés, martelés, brisés.

J'attendis une demi-minute après le retour du silence. L'atmosphère était saturée de poussière et la moitié des arbres

avaient été rasés. Je me levai. Frakir pendait de ma main gauche, et j'avancai vers le bosquet.

Je regardai de toute part, mais ne vis personne. Je grimpai sur le tronc d'un arbre abattu.

« Je répète ma demande : Pouvons-nous discuter ? » criai-je.
Pas de réponse.

« D'accord, comme vous voudrez », déclarai-je.
Et je repartis vers le nord, en Arden.

Je m'enfonçais dans l'ancienne forêt et entendais par instant des chevaux. Si ces cavaliers me suivaient, ils ne semblaient pas désirer se rapprocher de moi. Il était plus probable qu'une des patrouilles de Julian passait à proximité.

Ce qui n'avait d'ailleurs pas la moindre importance. Je trouvai bientôt une piste et fis le nécessaire pour m'éloigner en Ombre.

Des nuances plus claires, dans les bruns et les jaunes, et des arbres moins grands... des percées dans la voûte du feuillage... d'étranges chants d'oiseaux, d'étranges champignons...

Graduellement, les caractéristiques des bois se modifièrent. Et plus je m'éloignais d'Ambre, plus mon déplacement était aisé.

Je commençais à traverser des clairières ensoleillées. Le ciel devint d'un bleu plus pâle... Tous les arbres étaient verts, désormais, et très jeunes.

Je me mis à courir, à petites foulées.

Des masses de nuages apparurent, la terre spongieuse devint plus ferme, moins humide...

Je pressai le pas, me dirigeant vers le bas d'une colline. Les arbres formaient à présent des bosquets, des îles dans une mer d'herbe agitée. Mon regard portait plus loin. Un rideau de perles voltigeait loin sur la droite ; la pluie.

Le grondement du tonnerre me parvint, mais le soleil continuait d'éclairer mon chemin. Je prenais de profondes inspirations d'air humide et pur, et courais.

L'herbe disparut, le sol se fissura, le ciel s'obscurcit... L'eau s'engouffrait dans les canyons et les arroyos, tout autour de moi... Un déluge s'abattait sur le terrain rocailleux...

Je commençais à glisser. Je lâchais un juron chaque fois que je me relevais, maudissant mon impatience.

Les nuages s'ouvrirent comme un rideau de théâtre, et un soleil citron déversa sur moi sa chaleur et sa lumière, depuis un ciel saumon. Le tonnerre s'interrompit en plein milieu d'un grondement et le vent se leva...

Je gravis une colline, abaissai le regard sur les ruines d'un village. Abandonné depuis longtemps, en partie envahi par la végétation. D'étranges monticules bordaient sa rue principale défoncée.

Je la suivis sous un ciel couleur d'ardoise, choisis précautionneusement mon chemin sur un étang glacé. Les visages des personnes captives de la gangue de glace regardaient dans toutes les directions sans rien voir...

Le ciel était strié de suie, la neige formait des congères, mon haleine se changeait en panaches de vapeur alors que je pénétrais dans un bois squelettique où nichaient des oiseaux gelés : une eau-forte.

Glissant vers le bas de la colline, roulant, dérapant dans la neige fondue et les sources... À nouveau du mouvement, autour de moi... Sol boueux et touffes de verdure... Véhicules bizarres sur une route éloignée...

Un dépotoir, puant, suintant, rouillant, fumant... Me frayant un chemin au cœur d'hectares de tas d'ordures... des rats courant de toutes parts...

Loin... Déplacement plus rapide, respiration plus difficile... Horizon recouvert d'un linceul de brouillard... Fond d'un delta... Rivage... Pylônes d'or le long d'une route... Paysage pointillé de lacs... Herbe brune sous un ciel vert...

Ralentir... Prairies ondulées, rivières et lac... Ralentir... Brise et herbe, comme la mer... Essuyer mon front avec ma manche... Inspirer... Marcher, à présent...

Je traversai la prairie lentement, préférant reprendre mon souffle là où mon regard portait très loin. Les herbes bruissaient sous la caresse du vent. Le lac le plus proche avait une couleur citron soutenue. Je notai une douce fragrance.

Je crus entrevoir un éclair loin sur ma droite, mais lorsque je regardai dans cette direction je ne remarquai rien d'inquiétant.

Un peu plus tard, j'eus la certitude d'entendre galoper dans le lointain. Mais, à nouveau, je ne vis rien. C'est le problème, dans les ombres... on ignore ce qui est naturel et ce qui représente un danger.

Plusieurs minutes s'écoulèrent, puis je sentis son odeur avant de la voir.

De la fumée.

Les flammes s'élevèrent brusquement, un long rideau de feu qui se dressait devant moi.

Et à nouveau cette voix :

« Je t'avais dit de faire demi-tour ! »

Le vent poussait les flammes dans ma direction. Je pivotai pour rebrousser chemin, quand je vis que l'incendie se propageait déjà sur les côtés. Se déplacer en Ombre nécessite un certain état d'esprit impossible à retrouver rapidement, après une pause comme celle que je venais de faire.

Je me mis à courir.

La barrière ignée s'incurvait autour de moi, décrivant un cercle parfait. Je ne m'arrêtai pas pour admirer sa précision, car je sentais désormais sa chaleur et la fumée devenait de plus en plus dense.

Je crus entendre au sein des crépitements des flammes un martèlement de sabots. Des larmes brouillaient mon champ de vision, encore réduit par les colonnes de fumée. La personne qui m'avait tendu ce piège restait invisible.

Cependant, le sol vibrait, ébranlé par des sabots. Les flammes s'élevaient encore, se rapprochaient. Le cercle allait se refermer.

Je me demandais quelle nouvelle menace pesait sur moi, quand un cavalier apparut dans l'unique percée du mur de feu. Il serra la bride à sa monture, mais cette dernière (un alezan) était rendue nerveuse par la proximité du brasier. L'animal découvrit ses dents, mordit son mors, voulut se cabrer.

« Vite ! Derrière moi ! » cria l'inconnu.

Je m'empressai d'obéir.

Et je découvris qu'il s'agissait d'une femme aux cheveux bruns, dont je ne fis qu'entrevoir les traits. Elle parvint à faire tourner bride au cheval, et piqua des deux. L'alezan s'élança,

puis se cabra brusquement et je ne parvins que de justesse à ne pas me laisser désarçonner.

Lorsque ses fers antérieurs touchèrent le sol, la bête pirouetta et bondit vers les flammes. Nous avions presque atteint le rideau de feu, quand elle fit à nouveau volte-face.

« Malédiction ! » s'exclama la cavalière en serrant frénétiquement la bride de sa monture.

Le cheval hennit et pivota. De l'écume ensanglantée ruisselait de sa bouche.

À présent, le cercle s'était refermé, la fumée était dense et la fournaise très proche. Je ne pouvais aider la femme autrement qu'en donnant des coups de talon dans les flancs de l'animal, lorsqu'il repartit au galop.

Le cheval plongea dans les flammes, presque en hurlant. J'ignorais quelle était la largeur de la bande de feu, en cet endroit. Je perçus sa brûlure sur mes jambes, et sentis une odeur de poils grillés.

Puis notre monture se déroba à nouveau, et la cavalière lui hurla quelque chose. Je découvris que je lâchais prise. Je glissai en arrière à l'instant où nous franchissions le cercle de feu pour atteindre une zone calcinée et fumante, derrière le rideau de flammes. Je tombai sur un sol noir brûlant, au sein d'un nuage de cendres. Je roulai sur ma gauche, toussai et fermai les yeux pour les protéger de la suie qui assaillait mon visage.

J'entendis la femme hurler et me redressai, en me frottant les yeux. Ma vision redevint nette et je vis l'alezan se relever et prendre la fuite, pour disparaître au sein des nappes de fumée. Il était tombé sur sa cavalière, qui restait immobile, et je me précipitai vers elle. Je m'agenouillai, chassai des braises de ses vêtements, et vérifiai sa respiration et son pouls. Je n'avais pas terminé que ses yeux s'ouvrirent.

« Fracture de... la colonne vertébrale... je crois, fit-elle en toussant. Je ne... sens rien... Fuyez... si vous le pouvez... Laissez-moi... Je vais mourir... de toute façon.

— Non, rétorquai-je. J'ai cru apercevoir un lac, non loin d'ici. »

Je dénouai le manteau attaché autour de ma taille et l'étendis sur le sol. Puis j'y allongeai la femme, le plus

doucement possible, rabattis les pans du manteau pour la protéger des flammes, et entrepris de la tirer dans ce que j'espérais être la bonne direction.

J'avancais au sein d'un patchwork mouvant de feu et de fumée. Ma gorge était irritée, mes yeux pleuraient, des flammèches s'élevaient de mon pantalon, quand je fis un grand pas en avant et sentis mon talon s'enfoncer dans la boue. Je n'interrompis pas ma progression.

Finalement, j'eus de l'eau jusqu'à la taille. Tenant l'inconnue dans mes bras, je me penchai et écartai le manteau de son visage. Ses yeux, toujours ouverts, étaient aveugles. Je n'eus cependant pas le temps de toucher sa carotide qu'elle libéra un sifflement, puis murmura mon nom, d'une voix rauque.

« Merlin. Je... regrette...

— Vous m'avez sauvé, et je ne puis rien pour vous. C'est moi qui regrette.

— Désolée... je n'ai pas résisté... très longtemps. Pas assez... bonne cavalière. Ils... vous poursuivent.

— Qui ?

— Rappelé... les chiens. Mais le... feu... c'est... quelqu'un d'autre.

— De qui parlez-vous ? »

Je pris de l'eau et humectai ses joues, afin de les rafraîchir. Maculée de suie et avec ses cheveux ébouriffés et grillés, il était difficile de juger de son apparence.

« Quelqu'un... derrière vous, fit-elle d'une voix de plus en plus faible. Quelqu'un... devant... aussi. Je ne savais pas... pour... celui-là. Désolée.

— Qui ? demandai-je à nouveau. Et qui êtes-vous ? Comment me connaissez-vous ? Pourquoi... ? »

Elle eut un semblant de sourire.

« ... Coucher avec vous. Impossible, maintenant. Je vais... »

Ses yeux se fermèrent.

« Non ! »

Son visage se crispa. Elle prit une dernière inspiration, puis expira et utilisa l'air pour porter son murmure :

« Laissez-moi... simplement... couler. Adieu... »

Son visage me fut dissimulé par un nuage de fumée, puis par un tourbillon opaque qui me contraignit à retenir ma respiration et à fermer les yeux.

Quand je les rouvris, elle avait cessé de vivre. Plus de respiration, de pouls, de battements de cœur. Nous étions cernés par un sol qui se consumait toujours ou était marécageux, et je ne pouvais même pas tenter de pratiquer sur elle la respiration artificielle.

Je ramenai mon manteau sur son corps et couvris son visage, fermant ce linceul improvisé avec son agrafe. Puis je m'avançai vers le centre du lac, dans des eaux plus profondes. « Laissez-moi simplement couler. »

Parfois, les cadavres s'enfoncent immédiatement ; parfois, ils flottent...

« Adieu, belle Dame, murmurai-je. J'aurais aimé connaître votre nom. À nouveau, merci. »

Je la lâchai. Un tourbillon. Elle avait disparu. Un moment plus tard, je détournai les yeux et m'éloignai. Trop de questions et aucune réponse.

J'entendais dans le lointain hennir un cheval fou de terreur...

9.

Après bien des heures et bien des ombres, je décidai de prendre du repos en un lieu où les cieux étaient limpides et les matières combustibles rares. Je me baignai dans une rivière peu profonde, puis me procurai de nouveaux vêtements en Ombre. Propre et sec, je m'assis sur la berge afin de me sustenter.

Il me semblait désormais que chaque jour était le 30 avril et que toutes les personnes se trouvant sur mon chemin me connaissaient, pratiquaient un double jeu compliqué. Autour de moi, les gens tombaient comme des mouches et les catastrophes étaient devenues choses communes. Je commençais à avoir l'impression d'être un personnage de jeu vidéo. Que se produirait-il ensuite ? me demandai-je. Une pluie de météorites ?

Il devait exister une explication. La dame sans nom qui s'était sacrifiée pour me sauver des flammes avait précisé que j'étais suivi, et également attendu. Que signifiaient ses paroles ? Devais-je attendre que mon poursuivant m'eût rattrapé, pour demander à cet homme, cette femme, ou cette créature, la signification de tout ceci ? N'eût-il pas été préférable de me hâter afin de rejoindre l'autre et tenter d'obtenir de lui des éclaircissements ? Tous deux m'auraient-ils fourni la même réponse ; leurs motivations étaient-elles différentes ? S'il s'agissait d'une question d'honneur pouvant être réglée par un duel, alors je me battrais. Si des intérêts personnels étaient en jeu, alors je délierais ma bourse. Tout ce que je voulais, c'était avoir une explication et pouvoir connaître le repos et la tranquillité. J'eus un petit rire. Tout cela rappelait un peu trop la définition de la mort... même si je doutais qu'un trépassé obtînt plus que ces deux dernières choses.

« Merde ! » m'exclamai-je, sans m'adresser à personne en particulier.

Je lançai un galet dans le cours d'eau.

Je me levai et traversai la rivière. Les mots DEMI-TOUR avaient été écrits dans le sable, sur l'autre berge. Je marchai sur ces lettres et me mis à courir.

Le monde tournoyait autour de moi alors que je passais d'une ombre à l'autre. La végétation disparaissait. Les pierres devinrent des rochers translucides scintillants...

Je courais dans une vallée de prismes, sous un ciel pourpre majestueux... Le vent chantait parmi les pierres arc-en-ciel. Une musique éolienne...

Vêtements fouettés par les bourrasques... En haut, de pourpre à lavande... Des cris perçants mêlés aux accords mélodieux... les craquements de la terre...

Plus vite...

Je suis un géant. Un paysage inchangé, mais à présent infinitésimal... Être cyclopéen, je broie sous mes pieds les gemmes aux mille feux... Poussière d'arc-en-ciel sur mes bottes, minuscules nuages à hauteur des épaules.

Atmosphère qui s'épaissit, s'épaissit, devient presque liquide et verte... tourbillonnante... mouvement ralenti malgré tous mes efforts...

Je nage au sein de ce nouvel environnement... Des châteaux convenant pour des aquariums... Des missiles lumineux comme des lucioles m'assaillent... Je ne sens rien...

De vert à bleu... Dilution, dilution... Fumée bleutée et fragrance de l'encens... La réverbération d'un million de gongs invisibles, incessante... Je serre les dents.

Plus vite.

De bleu à rose, pointillé d'étincelles... Une au bout du nez... Une autre... Flammèches froides qui ondulent telles des plantes aquatiques... Plus haut, de plus en plus haut... Des murs de feu se gauchissent et crépitent...

Des bruits de pas, derrière moi.

Ne regarde pas. Change d'ombre.

Le ciel se déchire en deux, près du soleil passe une comète... Brève apparition... Encore. Encore. Trois journées en trois

battements de cœur... J'inspire une atmosphère épicée... Les feux tourbillonnent, descendent vers un sol purpurin... Prismes dans le ciel... Je cours sur le lit d'une rivière miroitante qui traverse un champ de champignons spongieux couleur de sang... Spores qui se transmutent en bijoux, tombent comme du plomb...

La nuit, sur une plaine d'airain, bruits de pas réverbérés dans l'éternité... Plantes couvertes de protubérances et semblables à des machines, pétales de métal qui se rétractent dans des tiges de métal, les tiges dans des consoles... Clank, clank, soupir... Seulement des échos, derrière moi ?

Je pivote brusquement.

Est-ce une silhouette sombre qui vient de disparaître derrière un arbre moulin à vent, ou seulement la danse des ombres dans mes yeux qui voient se succéder les ombres ?

Devant. Verre et papier abrasif, glace orangée, paysage de chair exsangue...

Il n'y a pas de soleil, seulement une pâle luminescence... Il n'y a pas de sol, seulement des ponts filiformes et des îles en suspension dans les airs... Le monde est une matrice de cristal...

Dessus, dessous, autour... Par un trou dans les airs et vers le bas d'un toboggan...

Je glisse... En direction d'une plage de cobalt sur le rivage d'une mer de cuivre... Crépuscule sans étoiles... Vague clarté de toutes parts... Mort, mort ce monde...

Roches bleutées... Statues brisées d'êtres humains... Rien ne bouge...

Stop.

Je traçai un cercle magique autour de moi, dans le sable, et l'investis des forces du Chaos. Puis j'étais mon nouveau manteau en son centre, m'y allongeai et m'endormis. Je rêvai que la marée montait et effaçait une section du cercle, et qu'un être vert écailleux, à la chevelure cramoisie et aux dents tranchantes, sortait en rampant de la mer et venait vers moi pour boire mon sang.

À mon éveil, je vis que le cercle était en partie effacé et qu'un être vert écailleux, à la chevelure cramoisie et aux dents tranchantes, gisait sans vie sur la plage, à une demi-douzaine de

mètres de moi. Frakir était serrée autour de sa gorge et le sable piétiné tout autour. Mon sommeil avait été profond.

J'allai reprendre mon lacet d'étrangleur et franchis un autre pont enjambant l'infini.

Au cours de l'étape suivante de mon voyage, je faillis être emporté par une crue soudaine dès que je pris du repos. Mais j'étais sur mes gardes, et je parvins à courir assez longtemps devant les flots pour changer d'ombre. Je reçus un autre avertissement (en lettres de feu sur le flanc d'une montagne d'obsidienne) me conseillant de faire demi-tour, de renoncer, de rentrer chez moi. Nul ne répondit à mon cri d'invitation à des pourparlers.

Je passai d'une ombre à l'autre jusqu'au moment où j'eus à nouveau sommeil, et je m'arrêtai dans les Terres Noires... silencieuses, grises, moisies et brumeuses. Je trouvai dans une falaise une anfractuosité aisée à défendre, installai des protections et m'endormis.

Plus tard (j'ignore après combien de temps) je fus tiré d'un sommeil sans rêve par les pulsations de Frakir, à mon poignet.

Je m'  veillai aussitôt et m'interrogeai sur les causes de cette mise en garde, car je n'entendais et ne voyais rien dans mon champ de perception limité. Mais, sans être pour autant fiable à cent pour cent, Frakir avait toujours une raison pour donner l'alarme. J'attendis, et me remémorai mon image du Logrus. Lorsqu'elle fut entièrement reconstituée devant moi, j'y plongeai les mains comme dans des gants et tendis les bras...

Il m'arrive rarement de porter une arme blanche plus longue qu'une dague. Je n'aime guère avoir plusieurs pieds d'acier qui pendent au côté, battent la cuisse, s'accrochent dans les taillis et font parfois même trébucher leur porteur. Mon père, et la plupart des nobles d'Ambre et des Cours, ne jurent que par ces armes pesantes et encombrantes, mais sans doute sont-ils différents de moi. Je n'ai rien à reprocher aux épées. J'aime l'escrime et m'y suis longuement entraîné. J'estime simplement qu'elles représentent une entrave à la liberté de mouvement. Le battement du fourreau finit même par provoquer une irritation sur la cuisse, au bout d'un moment. C'est pour toutes ces

raisons que je préfère habituellement Frakir et l'improvisation. Cependant...

Le moment était peut-être venu de m'armer d'une rapière, car j'entendais des sifflements comparables à ceux d'un soufflet de forge et des bruits de mouvement provenant d'un point situé hors de l'anfractuosité, sur ma gauche.

Je m'étais en Ombre, en quête d'une épée. Je m'étais, m'étais...

Malédiction. Je me trouvais trop loin d'une civilisation d'êtres à l'anatomie appropriée, et ayant atteint l'âge des métaux au cours de son évolution.

Je continuais de me tendre, et des gouttes de sueur perlaient sur mon front. Loin, très loin. Et les sons devenaient plus proches, plus forts, plus rapides.

Des cliquetis, des piétinements, un rugissement.

Contact !

Je sentis la poignée de l'arme dans ma main. Je la saisis, et la tirai avec tant de force que je fus projeté en arrière contre la paroi rocheuse. Je restai un moment immobile avant de la sortir du fourreau dans lequel elle se trouvait. Au même instant, tout devint silencieux.

J'attendis dix secondes. Quinze. Une demi-minute...

Rien.

Je m'essuyai les paumes sur mon pantalon, tendant toujours l'oreille. Finalement, j'avancai.

Il n'y avait rien, en face de l'ouverture, à l'exception d'une légère brume. Mon champ de vision s'élargit. Toujours rien...

Un autre pas...

Rien.

Un autre.

J'avais atteint le seuil de mon abri. Je me penchai en avant et regardai rapidement des deux côtés.

Oui. Quelque chose sur la gauche... une forme sombre, basse, immobile, estompée par la brume. Accroupie ? Prête à bondir sur moi ?

J'ignorais la nature de ce que je voyais, mais cela ne bougeait pas et restait silencieux. Je fis de même. Je discernai bientôt une seconde silhouette aux contours identiques, au-delà... et

sans doute également une troisième, encore plus loin. Aucune d'elles ne semblait désireuse de reprendre le tapage que j'entendais deux minutes plus tôt.

Je continuai de monter la garde.

Plusieurs minutes durent s'écouler, puis je sortis. Mon mouvement ne provoqua aucune réaction de leur part. Je fis un autre pas, et attendis. Puis un autre.

Finalement, j'approchai lentement de la première créature. Une bête horrible, couverte d'écailles de la couleur du sang séché, qui devait peser une centaine de kilos, allongée et sinueuse... Avec des crocs redoutables, notai-je lorsque je lui entrouvris la bouche de la pointe de mon épée. Je savais que c'était sans danger, car sa tête avait été presque entièrement sectionnée du reste de son corps. Une entaille très nette. Un liquide jaune orangé coulait toujours de la blessure.

Du point où je me tenais, je pus constater que les deux autres silhouettes appartenaient à des créatures identiques. En tout point. Elles étaient mortes, elles aussi. La deuxième que j'allai examiner avait été transpercée en plusieurs endroits et avait perdu une patte. La troisième était débitée en morceaux. Le fluide vital qui suintait de tous les corps avait une légère odeur de clou de girofle.

J'étudiai le sol piétiné. Mêlées à ce sang peu commun et à la rosée, je discernai des empreintes partielles de bottes. Je cherchai plus loin et en trouvai une intacte. Elle était orientée dans la direction de l'anfractuosité où j'avais pris du repos.

Mon poursuivant ? F, peut-être ? Celui qui avait rappelé les chiens ? Venu me prêter main-forte ?

Je secouai la tête, las de chercher une signification à ce qui n'en avait pas. Je regardai encore, mais ne trouvai aucune autre trace complète. Je regagnai la fissure et récupérai le fourreau de mon épée. J'y glissai l'arme et l'accrochai à mon ceinturon, que je suspendis à mon épaule. La poignée de la rapière dépasserait juste au-dessus de mon sac à dos, une fois que j'aurais mis ce dernier. Je ne voyais pas comment il me serait possible de courir avec cet objet battant contre ma cuisse.

Je mangeai un peu de pain et ce qui me restait de viande, bus un peu d'eau et une gorgée de vin, puis repris mon voyage.

Je courus presque tout le jour suivant... bien que « jour » soit un terme inapproprié sous des deux invariables pointillés, à damier, éclairés par des soleils pyrotechniques et des cascades de lumière. Je courus jusqu'à l'épuisement, me reposai, et courus encore. Je rationnai ma nourriture, afin de ne pas avoir à aller en chercher en Ombre, car cela coûte de l'énergie. Je ne prenais plus de raccourcis, la course-éclair d'une ombre à l'autre prélevant également un lourd tribut sur le corps, et je ne tenais pas à être épuisé à mon arrivée. Je regardais souvent derrière moi, sans rien noter d'inquiétant. Parfois, cependant, je crus entrevoir un poursuivant dans le lointain. Mais d'autres explications étaient possibles, compte tenu des tours que peuvent jouer les ombres.

Je courus jusqu'au moment où je sus que j'étais finalement arrivé à proximité de mon but. Mais il ne se produisit aucune nouvelle catastrophe et nul ne m'intima de faire demi-tour. Je me demandai si c'était bon signe, où si le pire restait à arriver. Quoi qu'il en soit, je savais que seul un nouveau somme et moins d'une journée de marche me séparaient de ma destination. Si je faisais preuve d'un peu de prudence et prenais quelques précautions, j'avais peut-être même des raisons d'être optimiste.

Je courus dans une vaste forêt d'arbres de cristal. J'ignore toujours s'il s'agissait de végétaux ou de minéraux. Ils distordaient les perspectives et rendaient les changements d'ombres difficiles. Cependant, il n'y avait aucune trace d'être vivant en ce lieu glacé, vitreux, et je décidai d'y installer mon dernier camp.

Je brisai des branches et les plantai dans le sol rose, à la consistance du mastic à moitié sec. Quand j'eus dressé autour de moi une palissade circulaire m'arrivant à hauteur d'épaule, je déroulai Frakir de mon poignet puis lui ordonnai de monter la garde et la posai au sommet de ce rempart rudimentaire et miroitant.

Frakir s'étira pour devenir aussi fine qu'un fil et s'entrelaça aux rameaux de verre. J'étais en sécurité. Rien ne pourrait franchir cet obstacle sans être étranglé.

J'étendis mon manteau sur le sol, m'y allongeai et dormis. J'ignore pendant combien de temps. Et je ne me souviens d'aucun rêve. Il n'y eut pas non plus le moindre bruit.

À mon éveil, je regardai de tous côtés, mais de partout la vision était identique. Hormis sous mes pieds, je ne voyais que des branches de cristal entrelacées. Je me relevai lentement et exerçai une pression sur elles. Solides. Ma palissade s'était métamorphosée en cage de verre.

S'il m'était possible de rompre les plus petits rameaux, ces derniers se trouvaient surtout au-dessus de moi et cela ne m'avancait guère. Les branches que j'avais plantées dans le sol s'étaient enracinées et ce n'était pas à coups de pied que je parviendrais à les briser, compte tenu de leur taille actuelle.

Cela me rendit furieux. J'abattis mon épée, et des éclats de cristal volèrent de toutes parts. Je ramenai un pan de mon manteau sur mon visage, afin de le protéger, et frappai les barreaux de ma prison. Puis je notai de l'humidité sur ma main, portai sur elle mon regard, et vis qu'elle était ensanglantée. Certains de ces éclats étaient aussi tranchants que des lames de rasoir : Je remis l'épée au fourreau et donnai de nouveaux coups de pied à ma prison. Le mur tintait et craquait, mais refusait de céder.

Je ne suis pas claustrophobe, et ma vie n'était pas en danger immédiat, mais le fait de m'être laissé prendre à ce piège de cristal m'inspirait une colère sans commune mesure avec les circonstances. Je rageai pendant une dizaine de minutes avant de prendre sur moi-même pour me calmer, afin d'étudier posément la situation.

J'étudiai l'enchevêtrement miroitant et y trouvai la couleur uniforme et la texture de Frakir. Je posai le bout de mes doigts sur elle et lui donnai un ordre. Son éclat augmenta et elle passa par toutes les couleurs du spectre, avant de se stabiliser sur un rougeoiement sombre. J'entendis le premier grincement quelques secondes plus tard.

Je reculai rapidement vers le centre de l'enclos et m'enveloppai entièrement du manteau. Conscient que, si je m'accroupissais, les fragments de la voûte tomberaient de plus haut et m'atteindraient avec plus de violence, je restai debout et

complétai la protection offerte par mon manteau en plaçant mes bras et mes mains sur ma tête et mon cou.

Les crissements se changèrent en craquements, puis en tapements, claquements, éclatements. Un choc brutal m'ébranla l'épaule et faillit me faire tomber.

En vibrant et tintant, la cage s'effondra. Je restai debout, malgré la pluie de cristal.

Quand le silence revint et que je regardai autour de moi, la voûte avait disparu et je m'enfonçais jusqu'à mi-mollets dans un enchevêtrement de rameaux brisés de cette matière dure et corallienne. Plusieurs troncs avaient été rompus au ras du sol, d'autres étaient inclinés et quelques coups de pied bien placés suffirent pour les abattre.

Mon manteau était déchiré en maints endroits. Frakir se lova autour de ma cheville gauche et entama l'ascension de mon corps en direction du poignet. Je repartis, en broyant le cristal sous mes pieds.

Je secouai mon manteau et m'époussetai. Je marchai ensuite pendant une demi-heure, et attendis d'avoir laissé ce lieu loin derrière moi pour faire une halte et me sustenter. Je me trouvais dans une vallée chaude et morne, à la légère odeur de soufre.

Je terminais mon repas quand j'entendis un bruit fracassant. Une créature cramoisie, cornue et armée de défenses, courait le long de la crête située sur ma droite, poursuivie par un fauve au cuir orangé et dépourvu de poils, avec de longues griffes et une queue fourchue. Les deux êtres rugissaient dans des tonalités différentes.

Je hochai la tête. C'était seulement une monstruosité après l'autre.

Je traversai des contrées gelées et des contrées torrides, sous des cieux déchaînés ou paisibles. Des heures plus tard, j'aperçus finalement des collines sombres derrière lesquelles se déployait une aurore boréale. J'étais arrivé. Il ne me restait qu'à gagner ces éminences et les franchir, et je verrais mon but au-delà du dernier obstacle, le plus redoutable de tous.

Je repartis. J'étais impatient d'en finir et de consacrer mon temps à des choses plus importantes. Un Atout me permettrait de regagner Ambre en m'épargnant bien des déboires. Il eût cependant été impossible d'en utiliser un pour atteindre ma destination, car ce lieu ne pouvait être représenté sur une carte.

Je courais à petites foulées, et je crus tout d'abord que les vibrations étaient celles de mes propres pas. Je pris conscience de mon erreur quand de petits cailloux se mirent à rouler sur le sol, devant moi.

Pourquoi pas ?

J'avais déjà dû affronter presque tout le reste, et c'était comme si la Némésis qui s'acharnait contre moi suivait une liste et venait d'arriver à « Secousse tellurique ». D'accord. En ce lieu dégagé, rien ne risquait de s'effondrer sur moi.

« Amuse-toi bien, fils de pute ! criai-je. Un jour, tu trouveras ça moins drôle ! »

Comme en réponse, les vibrations s'amplifièrent et je dus m'arrêter pour ne pas tomber. Le sol commençait à s'affaisser par endroits, à s'incliner en d'autres. Je regardai rapidement autour de moi, hésitant entre avancer, reculer, ou rester sur place. De petites fissures apparaissaient de tous côtés et j'entendais un son grinçant.

Brusquement, le sol s'enfonça sous mes pieds d'une quinzaine de centimètres et la crevasse la plus proche s'élargit. Je pivotai et repartis en courant dans la direction d'où j'étais venu. Le sol semblait plus stable, là-bas.

Une erreur, peut-être. Une vibration extrêmement violente me projeta à terre. Je n'eus pas le temps de me relever qu'une large crevasse s'ouvrit à moins d'un mètre de moi. Je me relevai, la franchis d'un bond, titubai, me redressai et vis les lèvres d'un autre gouffre s'entrouvrir... et s'élargir encore plus rapidement que celles de la fissure précédente.

Je sautai à nouveau, vers une plate-forme inclinée. La plaine, déchirée de toutes parts par les éclairs sombres des crevasses, se soulevait et s'ouvrait avec des gémissements et des grincements terrifiants. D'énormes blocs de terre basculaient dans les abîmes, et mon petit îlot commençait à glisser.

Je bondis encore, et encore, tentant de gagner ce qui me semblait être une zone plus stable.

J'échouai de peu. Mon saut fut trop court et je tombai. Mais je parvins à saisir le rebord, demeurai un moment suspendu, puis entrepris de me hisser. La terre s'effritait. J'y plantai mes doigts, découvris une nouvelle prise, et me balançai à nouveau dans le vide en toussant et en jurant.

Il n'y avait pas la moindre aspérité dans la paroi argileuse contre laquelle je me trouvais. À coups de pied, j'y creusai de petites cavités et y calai le bout de mes bottes, en cillant pour chasser la terre de mes yeux, cherchant à tâtons une prise plus solide au-dessus de moi. Je sentis Frakir se dérouler et former un petit nœud coulant autour de mon poignet, puis s'étirer en quête d'un point où elle pourrait s'amarrer.

Trop tard. Le sol céda sous ma main gauche. Je me retins avec la droite et cherchai une autre prise. De la terre chut autour de moi, comme j'échouais. Le rebord commençait à s'émietter sous ma main droite.

Une ombre au-dessus de moi, à travers la poussière et les larmes.

Ma dernière prise céda à son tour. D'une poussée des jambes, j'effectuai une ultime tentative.

Et des doigts se refermèrent autour de mon poignet droit, que je tendais vers le haut. Un instant plus tard, d'autres vinrent les rejoindre et je fus hissé rapidement. Je me retrouvai sur le sol et me relevai aussitôt. On lâcha ma main. Je m'essuyai les yeux.

« Luke ! »

Il était vêtu de vert et ne devait pas trouver le port d'une épée aussi gênant que moi, car une rapière de belle taille pendait à son côté. Il avait enroulé son manteau en guise de sac à dos, et portait son fermoir sur sa poitrine telle une décoration... un bijou ouvragé, un oiseau d'or d'une étrange espèce.

« Par ici », fit-il en pivotant.

Je lui emboîtai le pas.

Il emprunta un parcours tangentiel à celui que j'avais suivi pour arriver. Le sol devint progressivement plus stable et nous

gravâmes finalement une colline basse qui semblait se trouver à l'extérieur de la zone du séisme. Une fois là, nous nous arrê tâmes pour regarder derrière nous.

« N'allez pas plus loin ! tonna une voix provenant de cette direction.

— Merci, Luke, haletai-je. J'ignore comment ou pourquoi tu es venu ici, mais... »

Il leva la main.

« Je veux savoir une chose. »

Il grattait une courte barbe qui semblait avoir poussé en un laps de temps incroyablement bref, et je notai à son annulaire la bague ornée d'une pierre bleue.

« Demande, lui dis-je.

— Comment se fait-il que la voix que nous venons d'entendre soit la tienne ?

— Oh-oh. Je me disais bien qu'elle m'était familière.

— Allons ! Tu dois le savoir. Chaque fois que tu es menacé et que tu reçois un avertissement, c'est ta propre voix qui s'élève... comme un écho.

— Depuis combien de temps me suis-tu ?

— Longtemps.

— Les cadavres de ces monstres que j'ai trouvés en sortant de la fissure où j'avais dormi...

— Je me suis permis de t'en débarrasser. Quelle est ta destination, et quelle est cette chose ?

— Pour l'instant, je ne puis faire que des hypothèses, et c'est une longue histoire. Mais la réponse doit se trouver derrière ces collines. »

Je tendis le bras vers l'aurore boréale.

Il regarda dans cette direction, puis hocha la tête.

« Alors, en route, dit-il.

— Tu oublies le tremblement de terre.

— Il semble circonscrit à cette vallée. Nous pouvons contourner la zone instable et poursuivre notre route.

— Pour nous retrouver probablement dans la même situation.

— Je ne crois pas. Ton adversaire semble épuisé par chaque tentative et un certain temps lui est nécessaire pour recouvrer des forces lui permettant de recommencer.

— Mais ses attaques sont de plus en plus rapprochées et spectaculaires.

— Parce que nous nous trouvons près de leur source ?

— C'est possible.

— En ce cas, ne perdons pas de temps. »

Nous descendîmes le versant opposé de cette colline, puis en franchîmes une autre. Les secousses se réduisirent à de simples vibrations, qui s'interrompirent bientôt.

Nous atteignîmes une autre vallée et nous y engageâmes. Nous dûmes pendant un certain temps obliquer sur la droite, loin de notre but, puis nous revînmes progressivement dans la bonne direction, vers les dernières collines dénudées derrière lesquelles une bande de nuages blancs reflétait des lumières, sous un ciel passant du mauve au violet. Aucun danger surnaturel ne paraissait nous menacer.

« Luke, demandai-je. Que s'est-il passé sur cette montagne du Nouveau-Mexique, l'autre nuit ?

— Je devais partir... et vite.

— Qu'est devenu le corps de Dan Martinez ?

— J'ai préféré l'emporter avec moi.

— Pourquoi ?

— Inutile de laisser traîner le corps du délit.

— Tes explications ne m'avancent guère.

— Je sais. »

Il pressa le pas.

Je l'imitai.

« Et tu connaissais mon identité, ajoutai-je.

— C'est exact.

— Comment ?

— Plus tard. Plus tard.

— Dis-moi au moins pourquoi tu m'as suivi.

— Si je n'avais pas été là, tu y aurais laissé ta peau.

— Ouais, et tu as droit à toute ma reconnaissance. Mais tu n'as toujours pas répondu à ma question.

— On fait la course jusqu'à ce rocher incliné. »

Sur ces mots, il se mit à courir.

Je fis de même et le rattrapai. Malgré tous mes efforts, je ne parvins cependant pas à le dépasser. Et nous ne pouvions pas gaspiller notre souffle à poser des questions, ou y répondre.

Je fis un effort et courus plus vite. Il m'imita, restant à ma hauteur. Le rocher incliné se trouvait toujours loin de nous. Nous restions côte à côte, et je ménageais mes forces pour le sprint final. C'était ridicule, mais j'avais couru contre lui trop de fois et c'était devenu une sorte d'habitude. Cela, et l'éternelle interrogation. Était-il un peu plus rapide qu'auparavant ? Avais-je fait des progrès ?

Mes pieds martelaient le sol. Je contrôlais ma respiration pour lui conserver un rythme approprié. Je pris une légère avance, et il ne me remonta pas. Le rocher était brusquement bien plus proche.

Nous conservâmes cet écart pendant peut-être une demi-minute, puis il effectua un sprint. Il était à ma hauteur. Il se trouvait devant moi. Le moment était venu.

J'accélérai la cadence de mes pas. Le sang me battait dans les tempes. J'inspirais profondément et consacrais toute mon énergie à courir. L'écart se réduisait. Le rocher incliné était de plus en plus gros...

Je rattrapai Luke avant que nous l'eussions atteint, mais malgré tous mes efforts je ne pus le distancer. Nous restâmes côte à côte, et nous effondrâmes en même temps.

« Photo, haletai-je.

— Ex æquo. Tu me surprendras toujours... jusqu'au bout. »

Je pris ma gourde et la lui tendis. Il but une gorgée d'eau puis me la rendit. Nous la vidâmes ainsi, tour à tour.

« Allons voir ce qu'il y a derrière ces collines », fit-il alors, en se relevant lentement.

Je l'imitai, et nous repartîmes.

Lorsque ma respiration fut redevenue normale, je lui déclarai : « Tu sembles savoir bien plus de choses sur mon compte que moi sur le tien.

— Effectivement. Et crois bien que je le regrette.

— Que veux-tu dire ?

— Pas maintenant. Plus tard. Tu n'as donc pas mis tes pauses-café à profit pour lire *Guerre et Paix* ?

— Je ne comprends pas.

— Le temps. Soit nous en avons à revendre, soit nous en manquons. Actuellement, nous n'avons pas une seconde à gaspiller.

— Tu m'as perdu.

— J'aimerais que ce soit effectivement le cas. »

Les collines étaient plus proches, et le sol restait ferme sous nos pieds. Nous marchions d'un pas lourd et régulier.

Je me remémorai les suppositions de Bill, les soupçons de Random, la mise en garde de Meg Devlin. Je pensai également à l'étrange munition que j'avais trouvée dans la poche de son treillis.

« Cette chose vers laquelle nous allons, fit-il avant que je puisse lui poser moi-même une question. C'est ta Roue spectrale, pas vrai ?

— Oui. »

Il eut un rire.

« Tu m'as donc dit la vérité, en m'affirmant qu'il lui fallait un environnement différent pour fonctionner. Ce que tu as par contre omis de préciser, c'est que tu avais trouvé le cadre idéal et fabriqué cet appareil. »

Je hochai la tête, et lui demandai : « Et tes projets industriels ?

— Simples prétextes pour aborder ce sujet.

— Et Dan Martinez... ce qu'il m'a raconté ?

— Je ne sais pas. Je ne connaissais pas ce type et j'ignore toujours ce qu'il cherchait, ou pourquoi il a tiré sur nous.

— Et toi, Luke, que veux-tu ?

— Pour l'instant, voir ta foutue machine. Est-ce que le fait de l'avoir construite ici lui donne des propriétés spéciales ?

— Oui.

— Dans quel domaine ?

— Un domaine auquel je n'avais malheureusement pas pensé.

— Donne un exemple.

— Désolé. Le jeu des questions et des réponses ne doit pas être à sens unique.

— Hé, aurais-tu oublié que je viens de te tirer d'un mauvais pas ?

— Non, mais je n'ai pas non plus oublié que tu as également tenté de m'éliminer tous les 30 avril.

— C'est le passé. Juré.

— Tu avoues donc ?

— Eh bien... oui. Mais j'avais mes raisons. C'est une longue histoire et...

— Bon Dieu, Luke ! Pourquoi ? Qu'est-ce que je t'ai fait ?

— Ce n'est pas aussi simple. »

Nous atteignîmes la première colline et entreprîmes de la gravir.

« Non, lui dis-je. Ne va pas plus loin. »

Il s'arrêta.

« Pourquoi ?

— Il n'y a plus d'atmosphère, une dizaine de mètres plus haut.

— Tu plaisantes.

— Non, et c'est encore pire de l'autre côté. Nous devons prendre un passage. Il en existe un, sur notre gauche. »

Je pivotai et allai dans cette direction. Peu après, j'entendis ses pas.

« Tu lui as donc donné ta voix, fit-il.

— Et alors ?

— Alors, je devine ce que tu es venu faire ici et ce qui s'est passé. Cette machine est devenue vivante sous l'influence du milieu où tu l'as construite, mais elle a sombré dans la folie et tu dois l'arrêter. Elle le sait, et elle a les moyens de tenter de t'en empêcher. C'est ta Roue spectrale qui a essayé de te faire rebrousser chemin, pas vrai ?

— Probablement.

— Il aurait été plus simple d'utiliser un Atout, pour venir jusqu'ici.

— On ne peut faire l'Atout d'un lieu en perpétuel changement. Et que sais-tu sur les Atouts, quoi qu'il en soit ?

— Un certain nombre de choses. »

Je vis le passage que je cherchais, plus haut devant moi.

Je m'en approchai, mais m'arrêtai avant d'y pénétrer.

« Luke, lui dis-je. J'ignore ce que tu veux et comment tu es venu ici, et tu ne sembles pas disposé à fournir la moindre explication. Je vais malgré tout te dire une chose, sans rien exiger en échange. Ça risque d'être très dangereux. Il serait préférable que tu retournes d'où tu viens, et que tu me laisses régler seul cette affaire. Il n'existe aucune raison pour que tu mettes ta vie en danger.

— Je crois que si. En outre, je pourrai peut-être t'aider.

— Comment ? »

Il se contenta de hausser les épaules.

« Allons-y, Merlin. Je veux voir cette chose.

— D'accord. En route. »

Je passai le premier dans l'étroit passage ouvert dans la roche.

10.

Le défilé était long, obscur, resserré par endroits, et le froid devenait de plus en plus intense au fur et à mesure que nous avançons, mais nous atteignîmes finalement un large plateau rocheux, face à un cratère fumant. Une odeur d'ammoniac flottait dans l'air. Mes pieds étaient gelés et mon visage congestionné, comme toujours. Je cillai en étudiant les nouveaux contours du labyrinthe qu'estompaient les nappes de brouillard en déplacement constant. Tout était recouvert d'un linceul gris perle que traversaient par instants des éclairs orangés.

« Heu... où est-elle ? » me demanda Luke.

Je désignai le point d'origine de la dernière lueur.

« Là-bas. »

À cet instant, le brouillard se dissipa pour révéler d'innombrables arêtes noires et lisses, qui dessinaient des zigzags en direction d'une île-forteresse ceinte d'une muraille basse derrière laquelle se dressaient des structures métalliques.

« C'est... un labyrinthe, murmura-t-il. Allons-nous suivre les couloirs, ou marcher sur les murs ? »

Je souris, pendant qu'il étudiait la scène.

« Ça dépend du moment et du lieu.

— Alors, quelle direction faut-il prendre ?

— Je ne sais pas encore. Je dois l'étudier chaque fois, car il ne cesse de se métamorphoser.

— Se métamorphoser ?

— Oui. L'ensemble flotte sur un lac d'hydrogène liquide et d'hélium. Le labyrinthe s'y déplace sans cesse. Il est toujours différent. Il faut également tenir compte de l'atmosphère. Celui qui déciderait de marcher sur les murs se retrouverait en

plusieurs endroits au-dessus de la poche d'air respirable, et ne survivrait pas longtemps. Sans parler des températures qui passent d'un froid insoutenable à une chaleur suffisante pour rôtir un poulet, à seulement quelques dizaines de centimètres d'écart de hauteur. Connaître le chemin ne suffit pas... il est également indispensable de savoir à quel moment il convient de ramper, de grimper sur un mur ou de faire autre chose.

— À quoi t'en rends-tu compte ?

— Uh-uh. Je veux bien te servir de guide, mais pas te livrer mes secrets. »

La brume s'éleva à nouveau pour former de petits nuages.

« Je comprends pourquoi tu n'as pu reproduire cet endroit sur un Atout », fit-il.

Je continuai d'étudier le labyrinthe.

« Ça y est, déclarai-je. Par ici.

— Et si ta Roue nous attaque pendant que nous sommes à l'intérieur ?

— Rien ne t'oblige à m'accompagner.

— Je préfère rester avec toi. Tu vas vraiment arrêter cette machine ?

— Je ne sais pas encore. Viens. »

J'avancai de quelques pas, sur la droite. Un cercle de clarté apparut dans les airs, devant moi. Il devint plus lumineux, et je sentis la main de Luke se poser sur mon épaule.

« Que...

— Pas un pas de plus ! ordonna une voix qui était la mienne.

— Je suis certain que nous parviendrons à trouver un terrain d'entente, répondis-je. J'ai pensé à diverses solutions, et...

— Non ! J'ai entendu les propos de Random.

— Je suis prêt à lui désobéir, s'il existe une autre façon de régler la question.

— Tu espères me duper. Tu veux me débrancher.

— Tes démonstrations de puissance ne font que compliquer la situation. Je vais aller te rejoindre et nous...

— Non ! »

Une rafale de vent sortit du cercle et me cingla, me faisant trébucher. Je vis mes manches virer au brun, puis à l'orange. Elles commençaient à s'effiloche.

« Que fais-tu ? Je dois te parler, t'expliquer...

— Pas ici ! Pas maintenant ! Jamais ! »

Je fus projeté contre Luke, qui tomba à genoux mais parvint à me retenir. Un souffle arctique nous assaillit, et des cristaux de glace dansèrent devant mes yeux. Puis je fus en partie aveuglé par des éclairs colorés.

« Arrête ! » criai-je, inutilement.

Le sol parut s'incliner sous nos pieds. Brusquement, il disparut. Je n'avais cependant pas l'impression de tomber. C'était plutôt comme si nous restions en suspension au cœur d'un ouragan de lumière.

« Arrête ! » hurlai-je à nouveau.

Mais mes paroles furent emportées par le vent.

Le cercle de clarté décrût, paraissant s'éloigner à l'intérieur d'un long tunnel. Puis une avalanche d'informations sensorielles me fit prendre conscience que c'était Luke et moi qui étions emportés loin de sa source, que nous avions déjà été projetés à une distance importante. Nous aurions dû nous retrouver dans les collines, mais il n'y avait rien de solide autour de nous.

Un léger bourdonnement se fit entendre, et s'amplifia pour se changer en grondement sourd. Dans le lointain, je crus voir une minuscule locomotive à vapeur gravir le flanc d'une montagne selon un angle impensable, puis une cataracte inversée, un ciel sous des flots verts. Un banc public passa rapidement devant nous. Une femme à l'épiderme bleuté y était assise, agrippée au dossier, les traits déformés par la terreur.

Je plongeai frénétiquement ma main dans ma poche, conscient que nous risquions d'être tués d'un instant à l'autre.

« Qu'est-ce que c'est ? »

Luke avait hurlé ces mots contre mon oreille, et sa prise disloquait presque mon bras.

« Tempête d'Ombre ! Tiens bon ! »

Ce conseil était inutile.

Une créature qui me fit penser à un chiroptère s'écrasa sur mon visage, pour être emportée presque aussitôt. Elle laissa une entaille suintante sur ma joue. Quelque chose heurta violemment mon pied gauche.

Une chaîne de montagnes inversées défila devant nous, en s'arquant et ondulant. Le rugissement devint assourdissant. Des ondes de lumière de toutes les couleurs du spectre passaient près de nous, nous frôlant avec une force qui les faisait paraître matérielles. Ampoules de chaleur et carillons de vent...

J'entendis Luke crier, mais ne pus me tourner vers lui pour l'aider. Nous étions à présent dans une zone traversée par des éclairs comparables à ceux de la foudre. Mes cheveux se dressaient sur mon crâne et des décharges électriques parcouraient mon épiderme.

Mes doigts se refermèrent sur le paquet de cartes et le sortirent de ma poche. Nous commençons à tourner et je craignais de les laisser échapper. Je les serrai avec force, n'osant les trier, les tenant contre mon corps. Je les levai lentement, prudemment. La première du paquet serait obligatoirement notre porte de sortie.

Des bulles noires se matérialisaient puis éclataient autour de nous, libérant des gaz délétères.

Quand ma main apparut dans mon champ de vision, je découvris que mon épiderme était grisâtre et parcouru de tourbillons fluorescents. Les doigts de Luke, refermés sur mes épaules, étaient cadavériques. Lorsque je portai les yeux sur lui, ce fut une tête de mort souriante qui soutint mon regard.

Je reportai mon attention sur les cartes. Il était difficile de voir nettement l'Atout du dessus à travers la grisaille, et en raison d'un effet d'éloignement singulier, mais j'y parvins finalement. Je reconnus l'avancée de terrain herbue et le petit lac aux flots paisibles, avec une arête cristalline et brillante qui saillait loin sur la droite.

Je concentrai mon attention. Les sons qui me parvenaient par-dessus l'épaule m'indiquaient que Luke s'adressait à moi, mais je ne pouvais comprendre ses paroles. Je continuais de fixer l'Atout, et la scène acquit de la profondeur. Lentement, très lentement. Quelque chose heurta avec force mon flanc, sous ma cage thoracique. Je pris sur moi-même pour ignorer la douleur et me concentrer encore.

Finalement, la scène représentée sur la carte sembla venir vers moi, grandir. Je perçus une fraîcheur familière quand

l'image m'absorba. En ce lieu régnait un calme presque élégiaque.

L'herbe amortit ma chute. Mon cœur battait follement, mon flanc était parcouru d'élancements. Je haletais et je percevais toujours les mondes côtoyés, comme l'image d'une autoroute due à la persistance rétinienne lorsqu'on ferme les yeux à la fin d'un long trajet.

Je sentais la douce odeur de l'eau, quand je perdis connaissance.

J'avais la vague impression d'être tiré, porté. Je participai à l'effort, en trébuchant. Je sombrai ensuite dans une inconscience totale, qui se fondit dans le sommeil et les rêves.

... Je longuais les rues d'une Ambre en ruine, sous un ciel de plus en plus bas. Un ange estropié marchait dans les hauteurs qui me surplombaient, en abattant son glaive de feu de tous côtés. De la fumée, de la poussière et des flammes s'élevaient de tout ce que touchait la lame ignée. Son auréole était ma Roue spectrale, d'où se déversaient des vents puissants chevauchés par des abominations qui formaient en passant près de son visage un voile sombre et vivant, et engendraient chaos et désolation partout où elles tombaient. À côté du palais à moitié effondré se dressaient des gibets. Les membres de ma famille s'y balançaient et tournaient sur eux-mêmes sous l'assaut des rafales de vent. Avec une épée dans une main et Frakir qui pendait de l'autre, je montai à la rencontre de l'Ange exterminateur, pour l'affronter. Un pressentiment épouvantable m'envahit alors que je gravissais la pente rocailleuse, comme si mon échec imminent appartenait déjà au passé. Même ainsi, décidai-je, mon adversaire aurait des blessures à panser.

L'être nota ma présence pendant mon approche et pivota vers moi. Son visage m'était toujours dissimulé, lorsqu'il leva son glaive. Je courus à sa rencontre, regrettant seulement de ne pas avoir eu le temps d'empoisonner ma lame. Je virevoltai à deux reprises et feintai, pour le toucher à proximité du genou gauche.

Il s'ensuivit un éclair de lumière, et je tombai, tombai, entouré de flammèches, tel un phénix.

Je chus ainsi pendant ce qui sembla durer un siècle et demi, et me retrouvai couché sur le dos sur la grande table de pierre d'un cadran solaire, dont le style avait manqué de peu m'empaler... ce qui me parut absurde, même en rêve. Il n'existe pas de tels instruments de mesure du temps dans les Cours du Chaos, où nul soleil ne permettrait de les utiliser. Je me trouvais à la bordure d'un jardin, non loin d'une haute tour noire, et je ne pouvais me mouvoir et encore moins me lever. Depuis un balcon de cette tour, ma mère, Dara, belle et majestueuse, abaissait vers moi son regard.

« Mère ! criai-je. Libérez-moi !

— J'ai envoyé quelqu'un te secourir, répondit-elle.

— Qu'est devenue Ambre ?

— Je l'ignore.

— Et mon père ?

— Ne me parle pas des morts. »

Le style du cadran solaire pivota, vint se placer au-dessus de ma gorge, et entama une descente lente mais inexorable.

« Aidez-moi, hurlai-je. Vite !

— Où es-tu ? » cria-t-elle en portant le regard de tous côtés.

« Où es-tu passé ?

— Je suis toujours là !

— Où es-tu ? »

Je sentis le style me frôler le cou...

La scène se fragmenta et disparut.

Mes épaules reposaient contre un support solide et mes jambes étaient étendues devant moi. Quelqu'un venait de serrer mon épaule, et me toucher le cou.

« Merle, ça va ? Tu veux boire ? » me demandait une voix familière.

Je pris une profonde inspiration, la libérai. Je cillai, plusieurs fois. La clarté était bleutée, mon univers un ensemble de lignes et d'angles. Une louche apparut devant ma bouche.

« Tiens. »

C'était la voix de Luke.

Je bus l'eau.

« Encore ?

— Oui.

— Une minute. »

Je le sentis se déplacer, j'entendis ses pas s'éloigner. Je regardai la paroi nimbée d'une clarté diffuse, à deux mètres de moi. Je fis courir ma main sur le sol. Il semblait fait du même matériau.

Luke revint bientôt, en souriant, et me donna la louche. Je bus son contenu et la lui rendis.

« Encore ? demanda-t-il.

— Non. Où sommes-nous ?

— Dans une caverne... spacieuse et agréable.

— Où as-tu trouvé à boire ?

— Dans une salle latérale, là-bas. Il y a plusieurs barils d'eau et d'importantes réserves de nourriture. Tu veux manger quelque chose ?

— Pas encore. Tu n'as pas été blessé ?

— Je suis meurtri de toutes parts, mais intact. Tu sembles n'avoir rien de cassé, toi non plus, et l'entaille de ta joue ne saigne plus.

— C'est déjà quelque chose. »

Les ultimes réminiscences de mon rêve se dissolvaient. Je me relevai lentement, et notai que Luke s'était détourné et s'éloignait. Je fis plusieurs pas derrière lui, avant de penser à lui demander :

« Où vas-tu ?

— Là-dedans », dit-il en tendant la louche vers une ouverture dans la paroi.

Je le suivis et pénétrai dans une salle fraîche qui avait approximativement les dimensions du salon de mon ancien appartement. Luke accrocha la louche dans le plus proche de quatre gros barils de bois placés contre la paroi de gauche. En face de l'entrée, je vis des piles de cartons et de sacs.

« Conserves, annonça-t-il. Fruits, légumes, jambon, saumon, biscuits, confiseries. Plusieurs caisses de vin. Un réchaud à alcool et une bonne réserve de combustible. Et même une ou deux bouteilles de cognac. »

Il pivota et passa rapidement devant moi pour regagner l'autre salle.

« Hé, où vas-tu, à présent ? »

Mais il s'éloigna rapidement, sans répondre, et je dus presser le pas pour le rattraper. Nous passâmes devant plusieurs couloirs et ouvertures, puis il s'arrêta et m'annonça : « Voici les latrines. Un simple trou recouvert de quelques planches, mais fonctionnel.

— Où diable sommes-nous ? »

Il leva la main.

« Tu comprendras dans une minute. Par ici. »

Il disparut derrière un mur de saphir. Désorienté, je le suivis. Après plusieurs bifurcations et un retour en arrière, je ne savais plus où je me trouvais et Luke n'était visible nulle part.

Je m'arrêtai et tendis l'oreille. Pas un son, ma respiration exceptée.

« Luke, où es-tu ? »

— Là en haut. »

Sa voix paraissait provenir du plafond, sur ma droite. Je passai sous une voûte basse et entrai dans une salle lumineuse, du même cristal bleuté que le reste des lieux. Je notai un sac de couchage et un oreiller dans un angle. Un rai de lumière descendait d'une petite ouverture de la paroi, deux mètres cinquante au-dessus de ma tête.

« Luke ? »

— Ici. »

Je vins me placer sous le trou et regardai vers le haut. La clarté me fit ciller et je protégeai mes yeux avec ma main. La tête et les épaules de Luke se découpaient au-dessus de moi, sa chevelure dans laquelle se reflétait la clarté de l'aube ou du crépuscule le parait d'une auréole de flammes. Il souriait à nouveau.

« C'est la sortie, je présume ? »

— Une issue qui m'est réservée.

— Que veux-tu dire ? »

J'entendis un crissement, et le passage fut partiellement obstrué par un gros rocher.

« Que fais-tu ? »

— Je compte bloquer l'ouverture, puis caler le rocher avec quelques coins.

— Pourquoi ?

— Les petites fissures sont assez nombreuses pour que tu ne risques pas de suffoquer.

— Tu m'en vois ravi. Mais pourrais-tu m'expliquer ce que je fais ici ?

— Pas d'existentialisme, Merle. Nous ne sommes pas à un séminaire de philosophes.

— Luke ! Qu'est-ce qui se passe, bordel ?

— Tu aurais déjà dû comprendre que tu es mon prisonnier. Au fait, ce cristal est imperméable au pouvoir des Atouts, et il annihile la magie fondée sur des éléments extérieurs. Je devais te réduire à l'impuissance sans t'ôter la vie, tout en te gardant sous la main. »

J'étudiai l'ouverture et la paroi.

« N'essaie pas. J'ai l'avantage de la position.

— Ne crois-tu pas que tu me dois quelques explications ? »

Il m'observa un instant, puis hocha la tête.

« Je dois y retourner, et tenter d'obtenir le contrôle de ta Roue spectrale. Des suggestions ? »

J'eus un rire.

« Je ne suis plus en très bons termes avec elle, désormais. Je crains de ne pouvoir t'aider.

— Je devrai donc improviser. Seigneur, quelle arme ! Si j'échoue, je reviendrai te demander conseil. Réfléchis à la question, d'accord ?

— Ce ne sont pas les sujets de réflexion qui vont me manquer, Luke. Mais je crains que certaines de mes pensées ne te plaisent guère.

— Compte tenu de la situation, tu n'es pas dangereux.

— Pour l'instant. »

Il posa ses mains sur le rocher, entreprit de le déplacer.

« Luke ! »

Il s'arrêta, m'observa. Son expression changea. Je ne l'avais encore jamais vu ainsi.

« Ce n'est pas mon véritable nom, déclara-t-il un instant plus tard.

— Comment t'appelles-tu, alors ?

— Je suis Rinaldo, ton cousin. J'ai tué Caine, et j'ai failli de peu éliminer également Bleys. Mais j'ai raté mon coup avec la

bombe, lors des funérailles. Quelqu'un m'a vu. Je détruirai la Maison d'Ambre, avec ou sans ta Roue spectrale... même s'il est évident que ma tâche serait facilitée si je disposais de sa puissance.

— Que nous reproches-tu, Luke ?... Rinaldo. Pourquoi ce désir de vengeance ?

— J'ai exécuté Caine le premier, car c'est lui qui a tué mon père.

— Je... je l'ignorais. »

Je regardai le Phénix ornant sa poitrine.

« Je ne savais pas que Brand avait eu un fils, ajoutai-je finalement.

— Ce n'est plus le cas, à présent. Je ne tiens pas à ce que tu puisses avertir les autres, mon vieux, et c'est une raison supplémentaire pour t'empêcher de partir et te garder en un lieu tel que celui-ci.

— Tu échoueras. »

Il resta silencieux quelques secondes, puis haussa les épaules.

« Quelle que soit l'issue de cet affrontement, je ne puis reculer.

— Pourquoi le 30 avril ? lui demandai-je brusquement. Explique-moi.

— C'est un 30 avril, que j'ai appris la mort de Père. »

Il tira le rocher, qui recouvrit totalement le trou. Des coups sourds me parvinrent.

« Luke ! »

Il ne répondit pas. Je voyais son ombre au travers de la roche translucide. Finalement, il se redressa, puis disparut. Je n'entendais plus que ses pas, à l'extérieur.

« Rinaldo ! »

Il ne dit rien, et le bruit de bottes décrût.

Le cristal bleu qui s'assombrit puis s'éclaire me permet de compter les jours. Voici plus d'un mois que je suis captif, mais j'ignore quel est le décalage temporel entre cette ombre et les autres. J'ai exploré toutes les salles et les galeries de la caverne, sans trouver d'issue. Les cartes d'Ambre et du Chaos ne servent

à rien, ici, pas plus que les Atouts de la Vengeance. Mes pouvoirs de magicien sont également inutiles, ainsi limités par ces murs de la même couleur que la pierre de la bague de Luke. Il m'arrive même d'envier l'évasion qu'offre la folie temporaire, mais ma raison s'y refuse. Il me reste trop d'énigmes à élucider : Dan Martinez, Meg Devlin, ma Dame du lac... Pourquoi ? Et pourquoi Luke est-il resté si longtemps en ma compagnie ? Rinaldo, mon ennemi. Je dois trouver un moyen d'avertir les autres de ses projets. S'il parvient à utiliser ma Roue spectrale contre eux, alors le rêve de Brand (mon cauchemar de vengeance) deviendra réalité. Je suis désormais conscient d'avoir commis maintes erreurs... Pardonne-moi, Julia... Je vais parcourir à nouveau ma prison. Il doit exister quelque part une faille dans la logique glacée qui m'entoure et contre laquelle butent mes cris, mes rires amers, mon esprit. Dans cette salle, dans ce tunnel. Le bleu est omniprésent. Les ombres ne m'emporteront pas, car il n'en existe aucune en ce lieu. Je suis Merlin le captif, fils de Corwin l'égaré, et mon beau rêve s'est changé en cauchemar. J'erre dans ma prison tel mon propre spectre. Il ne faut pas que tout s'achève ainsi. Le prochain tunnel, peut-être... ou le suivant...

FIN TOME VI